

PL. 13.



MOCTETZOTHA XOCOTZIN.

*Dernier Empereur du Mexique, peint par ordre de
Fernand Cortez.*

London. Printed & Published by Engelmann and Gaudet & Co. 14, Abchurch Lane.

COSTUMES ET MŒURS

DE

MEXIQUE.

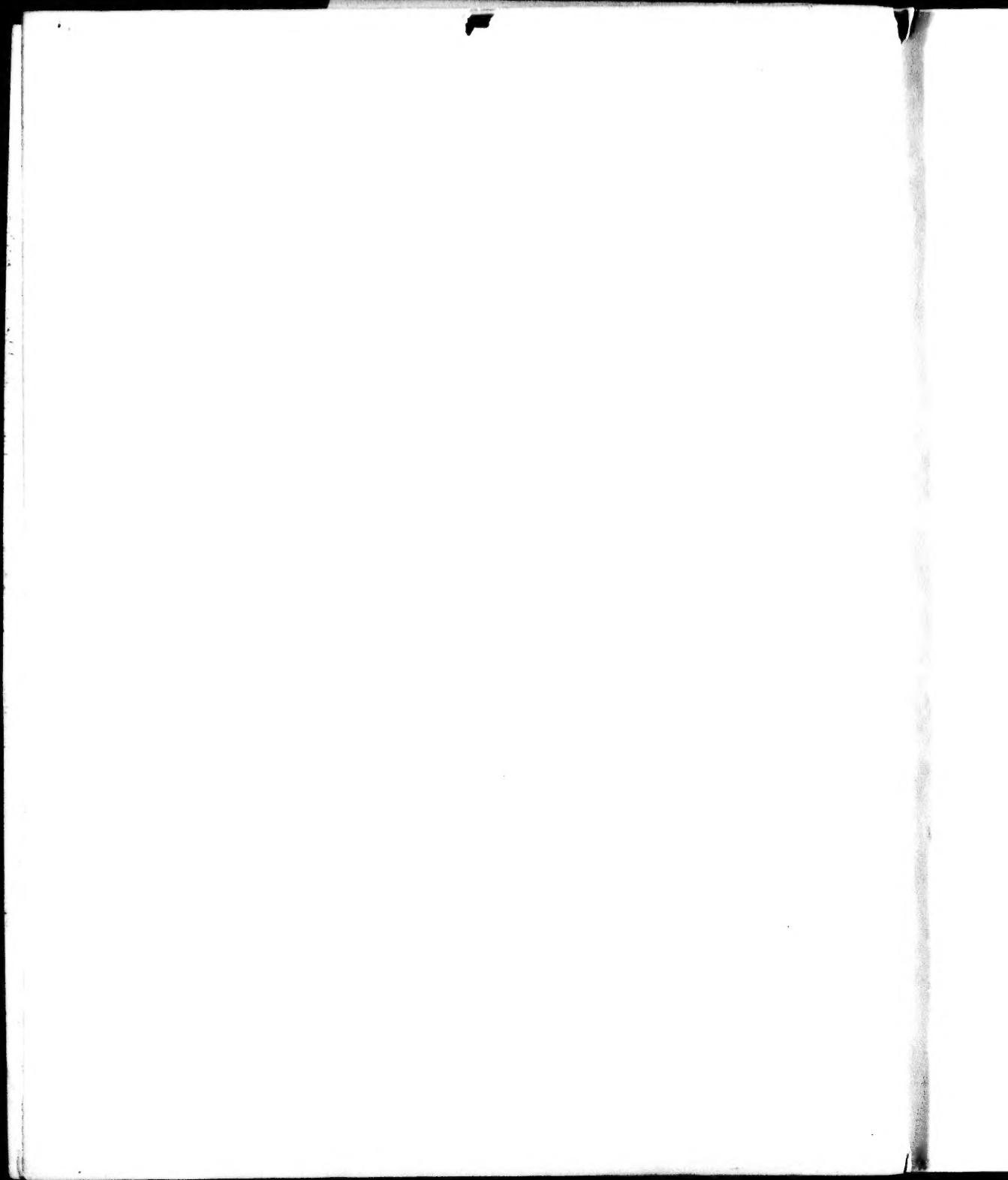
PAR LINATI.

UNE COLLECTION DE TRENTE TROIS PLANCHES.

LONDRES:

ENGELMANN, GRAF COINDET, & CIE.

M.DCCC.XXX.



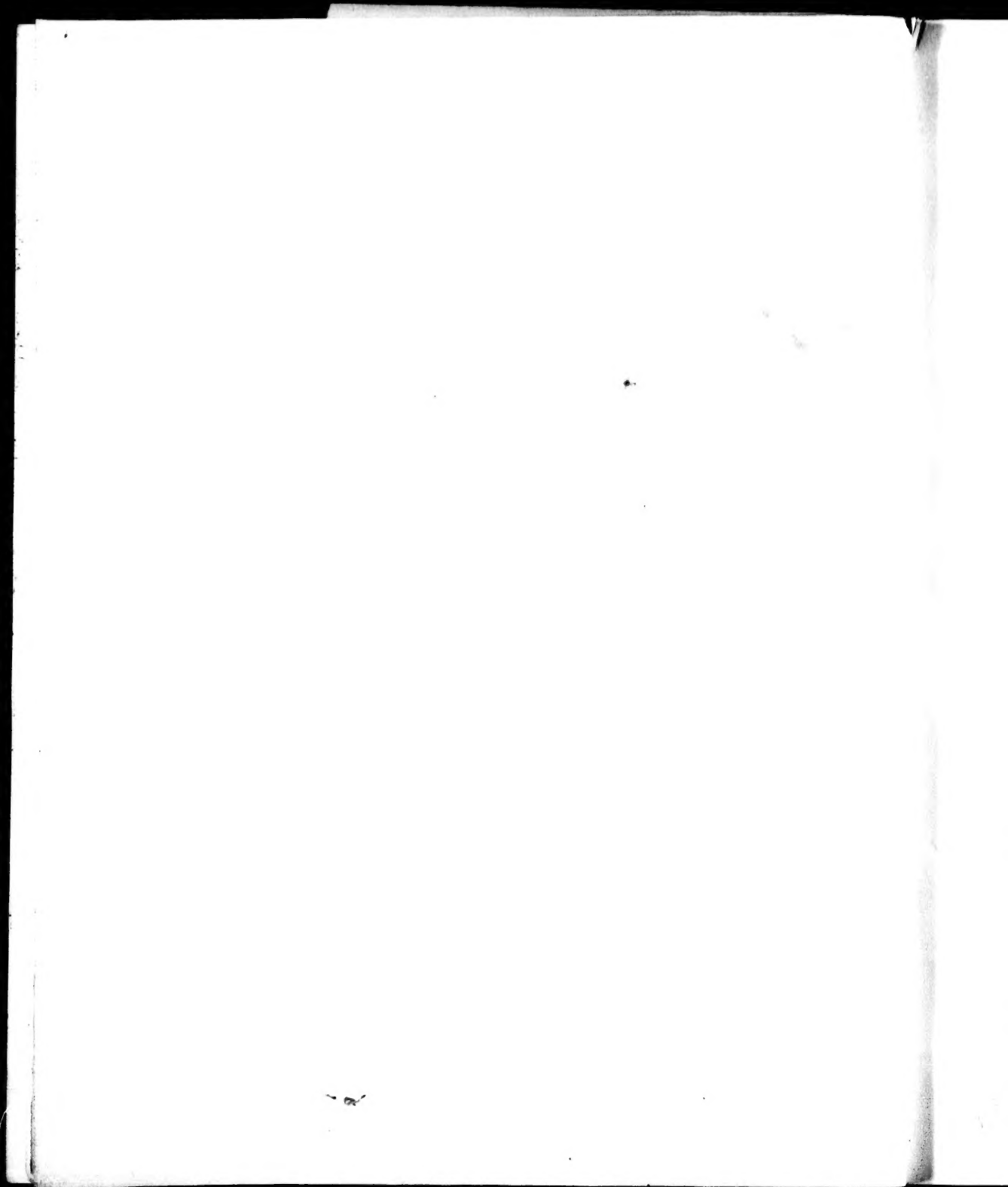
Frontispice.

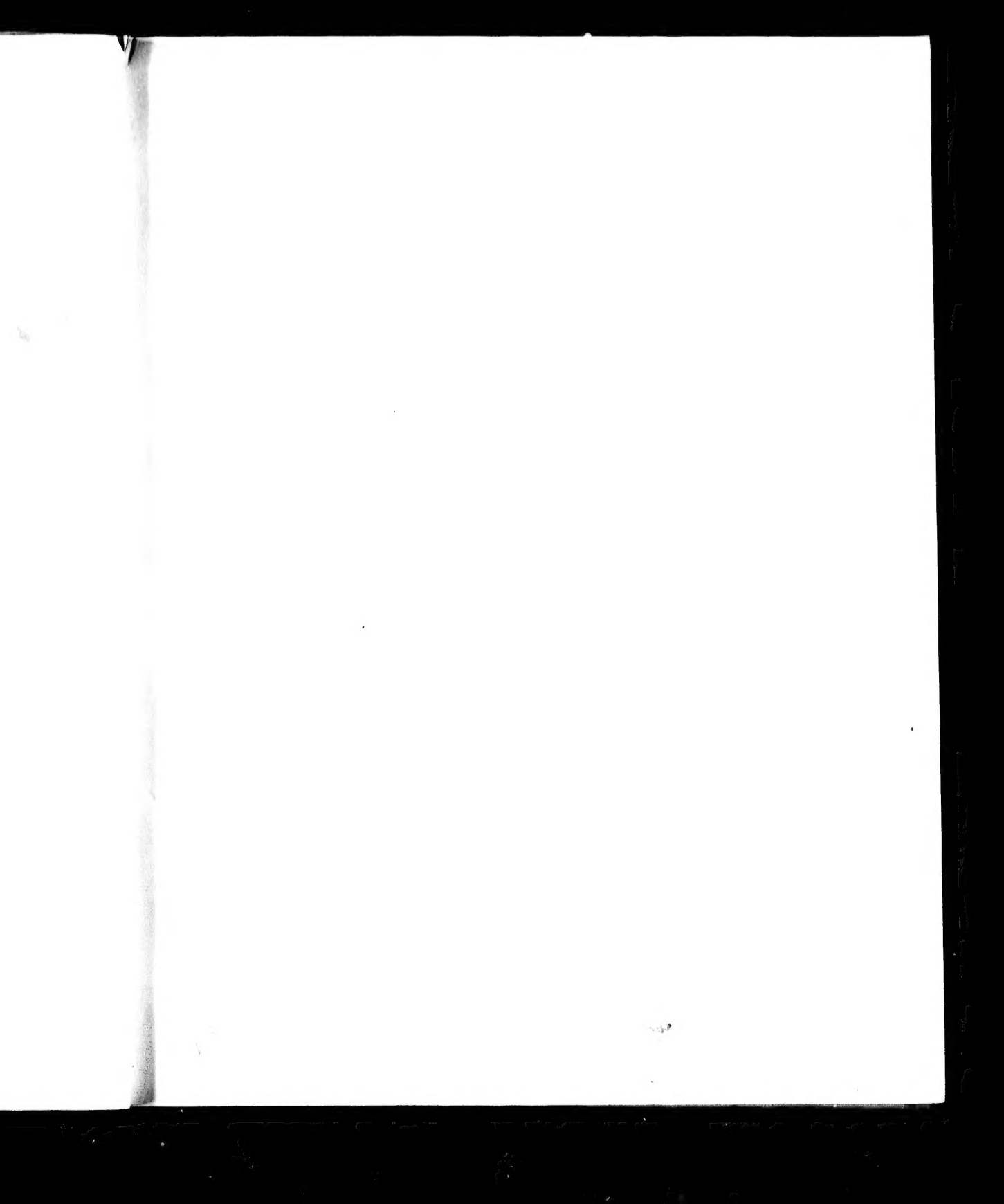
MOETETZOUMA.

Les destinées rapides de l'Amérique nous montrent, dans le cours de trois siècles, le chef d'un empire puissant mais à demi-sauvage, ordonnant d'innombrables sacrifices humains, puis détrôné par une poignée d'espagnols, expirer sur les ruines de son trône et sur l'autel écroulé de ses farouches divinités. L'Europe du quinzième siècle, avec son Évangile et son Inquisition, ses lois et sa féodalité, sa civilisation et son fanatisme, change la face d'un vaste continent, mais elle y végète stationnaire, tellement égal est la balance du bien et du mal qu'elle introduit dans sa nouvelle conquête.

Quinze millions d'indigènes sont réduits à six; une nouvelle race de conquérans et de conquis s'élève et grandit dans ces vastes contrées, sous une longue tutelle; mais les lumières y pénètrent. La vieille Europe s'ébranle, et l'incendie qui l'embrase lance ses étincelles au-delà de l'Atlantique. L'heure de l'émancipation sonne, et l'Amérique, sans passer par de longues épreuves, adopte les théories des peuples qui l'ont devancée dans la carrière des révolutions, se façonne tout-à-coup de nouvelles mœurs, et a une nouvelle existence politique. Le spectacle d'un pays qui garde encore le souvenir de ses rois indigènes, de ses écatombes humaines, qui jette encore des fleurs sur la pierre circulaire des sacrifices sanglans, qui fourmille de moines et de mendiants, qui conserve le vieux maintien castillan, ces jeux, ces mœurs, ces costumes qui nous transportent aux siècles et aux lieux des Guzman et des Rodrigo, mais qui en même temps emprunte à la France, à l'Angleterre, aux États-Unis, constitutions, modes, uniformes, etc., offre des contrastes bizarres, quoiqu'instructifs, qui réclament l'aide du crayon pour être saisis dans leur intérêt historique et pittoresque.

Voilà le but de ce Recueil et des notices qui l'accompagnent destinées à former un tableau de la population mexicaine. L'auteur n'a pas flatté ses portraits. Le Mexique est trop riche en espérances pour désirer de briller par ses antécédens coloniaux, et la terre qui enfante des Hidalgo et des Guerrero, peut bien permettre qu'on esquisse un Lépero paresseux.







COSTUMES MEXICAINS.

(Hacendado) Propriétaire.

Coat et pantalons de velours de l'Inde. - Mouchoir de soie. - Mantel de drap. - Botines en cuir.
sur la tête. - Relique.

London: Printed & Published by Thomas Agnew & Sons, Limited, 15, Abchurch Lane, in the City of London. 1887.

Planche Première.

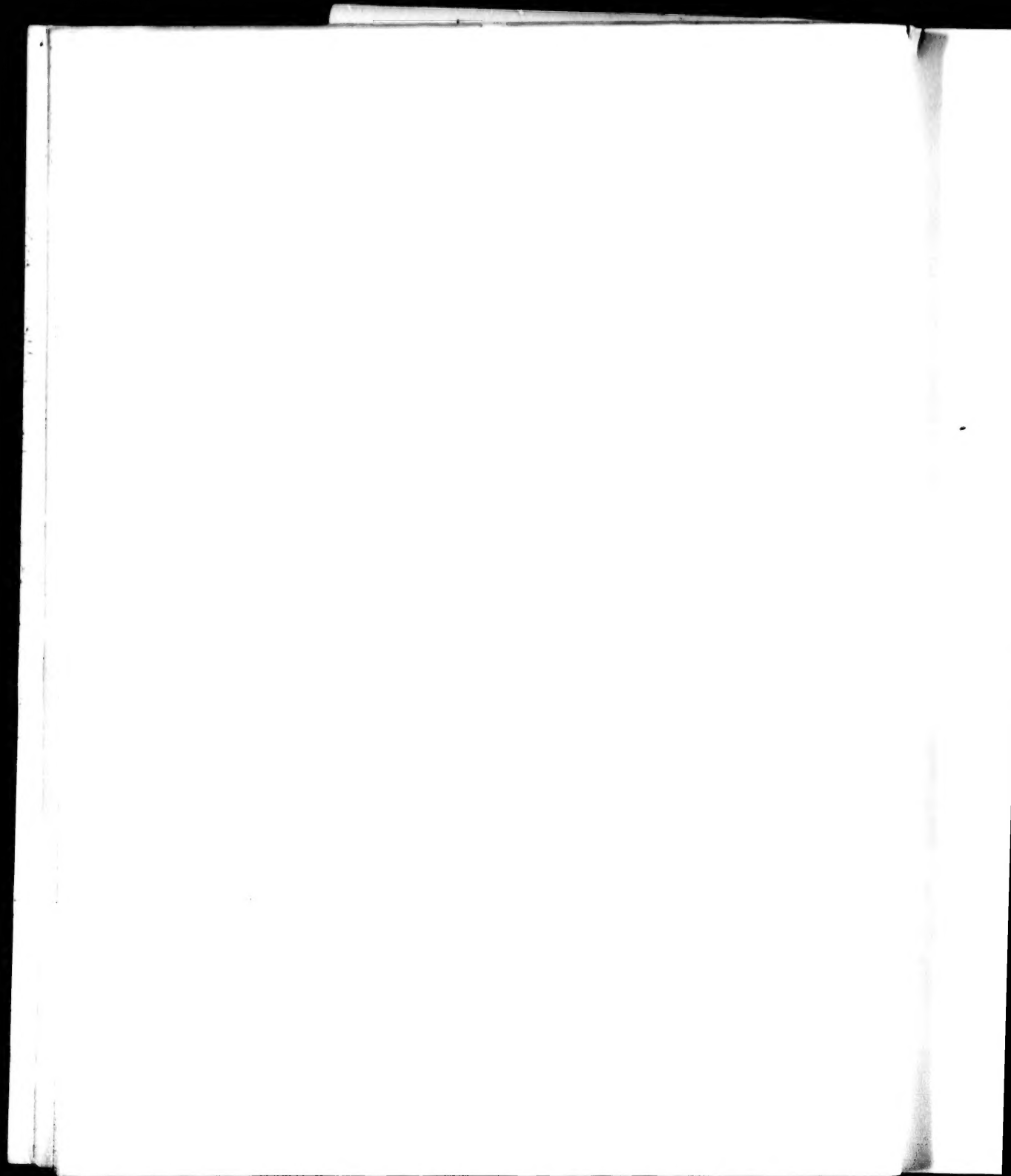
HACENDADO—CRÉOLE PROPRIÉTAIRE.

Dans une ci-devant colonie, riche de toutes sortes de productions, et surtout de métaux précieux, dont les fondateurs ont réduit à l'esclavage les indigènes; à côté de milliers de malheureux, on trouve un homme riche qui exploite leur bras vigoureux pour vivre dans le luxe et dans la mollesse. Voyez cet opulent campagnard, issu de quelque conquérant du Mexique, l'étendue de ses domaines serait en Europe celle d'une province. Deux mille Indiens, anciens et légitimes propriétaires de ses champs, les arrosent de la sueur de leur front pour remplir ses greniers de maïs et ses magasins de sucre et des fruits du Tropique. Condamné cependant naguère lui-même à souffrir le joug d'une capitale éloignée et jalouse, ses richesses ne pouvaient être employées au bien de son pays.

La mé ropole empêchait avec soin tout ce qui pouvait élever les colonies au rang des nations. Le Créole ne pouvait aspirer à l'influence des emplois. Rome et Madrid, voilà tout ce qu'il entrevoyait au delà de l'Océan. Un luxe incommode et grossier, les solennités de l'église, les plaisirs de la table et du jeu, absorbaient ses trésors et ses loisirs. Son éducation avait tout fait pour le rendre pusillanime et énervé; mais le sol, le climat, les distances l'ont rendu agile et courageux. L'excès du despotisme, et une longue humiliation ont fini par le révolter, et cette arme, héritée peut-être de quelque audacieux compagnon de Fernand Cortès, a cessé d'épouvanter le malfaiteur, pour briller contre les oppresseurs de sa patrie.

Le Créole mexicain a versé vaillamment son sang pour l'indépendance de son pays; il a proclamé la liberté, l'égalité, et mérité l'admiration de son siècle.

NOTA. Son manteau appelé *manga*, est une pièce de drap bleu ou vert, coupée en ovale et doublée de percale peinte. Au milieu est une ouverture par laquelle passe la tête. Elle est entourée d'un rond de velours galonné et orné de franges qui couvrent les épaules. Son chapeau est de vigogne, galonné en dedans; sa veste de chamois est fermée comme une camisole. Il montre sa chemise de toile très fine bien plissée sur le devant; ses bottes sont ouvertes et rabattues sur le côté.





CONTINUED MEXICANS.

Dragon. Troupe de Lagne

Chapman condurre a un punto di Mosca

Planche Deuxième.

DRAGON.

Immenses distances à parcourir, de riches pâturages, et l'abondance du maïs, excellente nourriture pour les chevaux, font du Mexique une région très-propre à tenir sur pied une bonne cavalerie. Les chevaux mexicains descendant des étalons de l'Andalousie conservent beaucoup des traits et des qualités de leurs pères. Vifs et nerveux, si leur croupe correspondait à leur devant, on pourrait les citer comme des chevaux parfaits; toutefois, ce défaut est racheté par une force de résistance peu commune, et par l'aptitude à se passer de nourriture et de soins pendant une journée entière de marche. Là où les chevaux sont bons et nombreux il ne manque pas non plus de bons cavaliers; et dans ce moment on peut hardiment établir la supériorité de la cavalerie mexicaine sur celle de divers pays de l'Europe. La guerre et le denûement où s'est trouvée la république, par suite des efforts qu'elle a faits pour établir son indépendance, ne lui avaient pas laissé le moyen d'équiper convenablement ses troupes; aussi ce n'est que depuis l'emprunt contracté avec l'Angleterre, que le gouvernement a pu leur donner, et surtout à la cavalerie, une physionomie européenne. Depuis lors les treize régimens de cavalerie mexicaine ne laissent rien à désirer, si ce n'est des officiers assez instruits pour savoir que la liberté civile ne doit pas détruire la subordination militaire.

On vient de substituer un casque au chapeau rond qui distinguait les anciens cavaliers américains. Ce changement, s'il flatte l'œil davantage, n'est pas aussi commode pour le soldat. Le chapeau rond le garantissait des rayons d'un soleil presque toujours perpendiculaire, et mettait son cou à l'abri des pluies qui tombent souvent par torrens depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre.





1959年11月12日

¹ *Typical of the other 40,000,000 people in the world who are illiterate.*

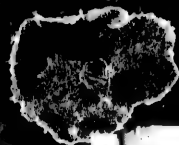


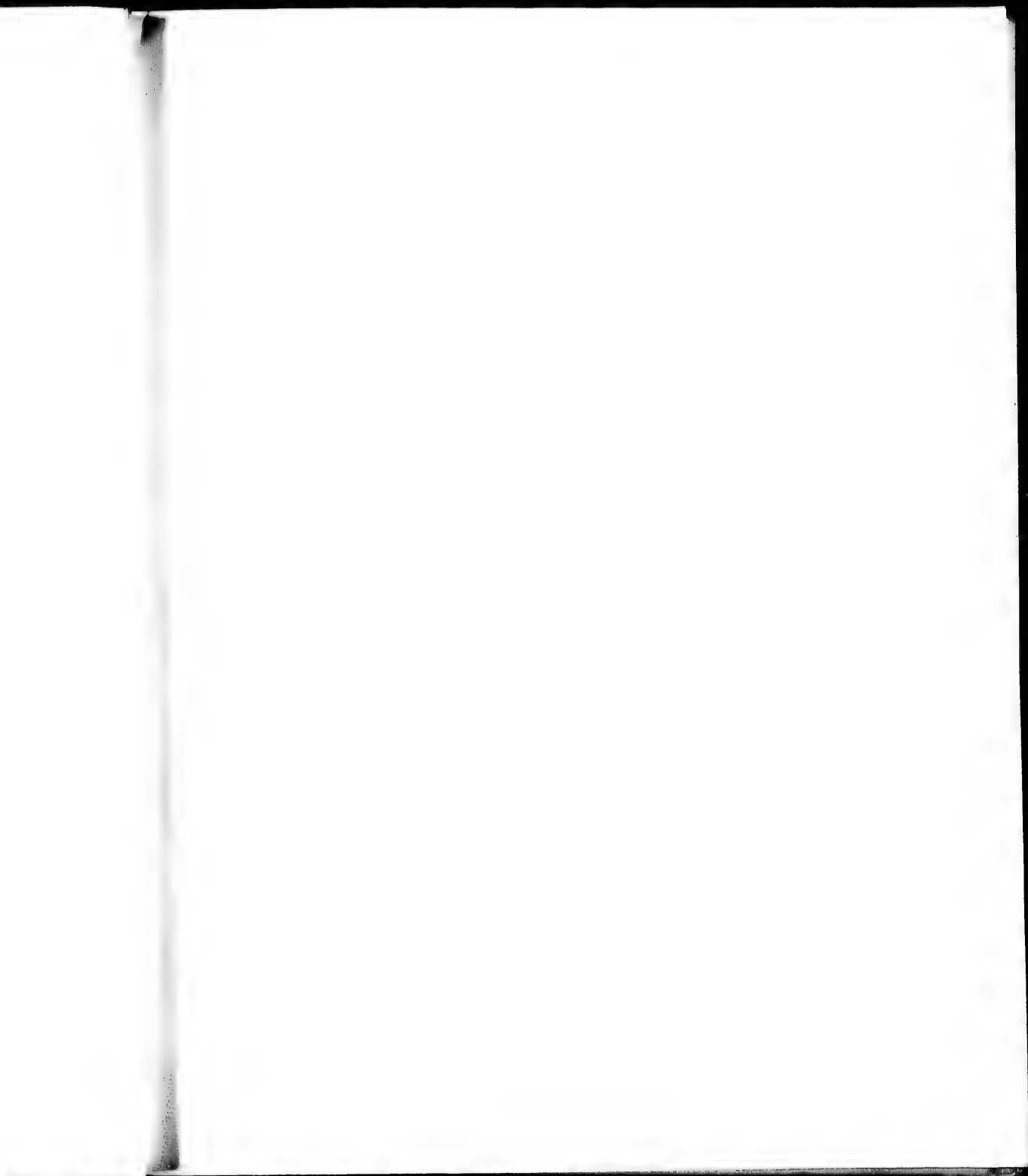
Planche Troisième.

JEUNE OUVRIÈRE.

Sexe charmant, aimable moitié du genre humain, sous tous les climats de la terre, n'importe sous quelles couleurs, et sous quel costume, l'empire de tes grâces étend sa bienfaisante influence, et rend meilleurs les hommes, en imposant une trêve aux passions haineuses qui les agitent. Malgré son teint pâle et olivâtre, la jeune ouvrière mexicaine ne renonce pas au privilège de plaire, et sait, par sa vivacité naturelle, par ses mouvemens rapides et gracieux, faire oublier parfois la gentille grisette parisienne. Une coiffure artificielle, des huiles parfumées ne chargent point sa tête. La nature a donné l'éclat du jais à son épaisse chevelure, et un simple ruban en emprisonne les longs flots d'ébène. Les roses ne contrastent point avec le lis de ses joues, mais des yeux vifs et pétillans, noirs comme l'aile du corbeau, nager dans la volupté sous deux arcs de velours qui se rejoignent sur un nez aquilin. Aucun corset ne gêne sa taille flexible comme le serpent des prairies, et ses formes se dessinent sous le léger tissu qui la couvre. Sa coquetterie se borne à bien tourner un petit pied enfermé dans un soulier de satin, afin qu'il appelle l'attention; et l'arrangement perpétuel de sa mantille laisse à deux bras arrondis la faculté de prendre les poses les plus séduisantes. Son esprit naturel lui suggère des réparties piquantes qu'elle n'a pas puisées dans une lecture qu'elle ignore; légère, enjouée, sans prétentions, sans apprêt, sa piété religieuse est son seul bouclier contre la séduction.

NOTA. La robe est d'indienne grossièrement imprimée dans le pays, ainsi que la bordure. La mantille ou tapalo est d'une étoffe de coton très-serree qu'on appelle *manta* avant d'être peinte. On en fabrique à Puebla de los Angeles, et on en envoie d'Angleterre en blanc qu'on peint ensuite dans le pays.





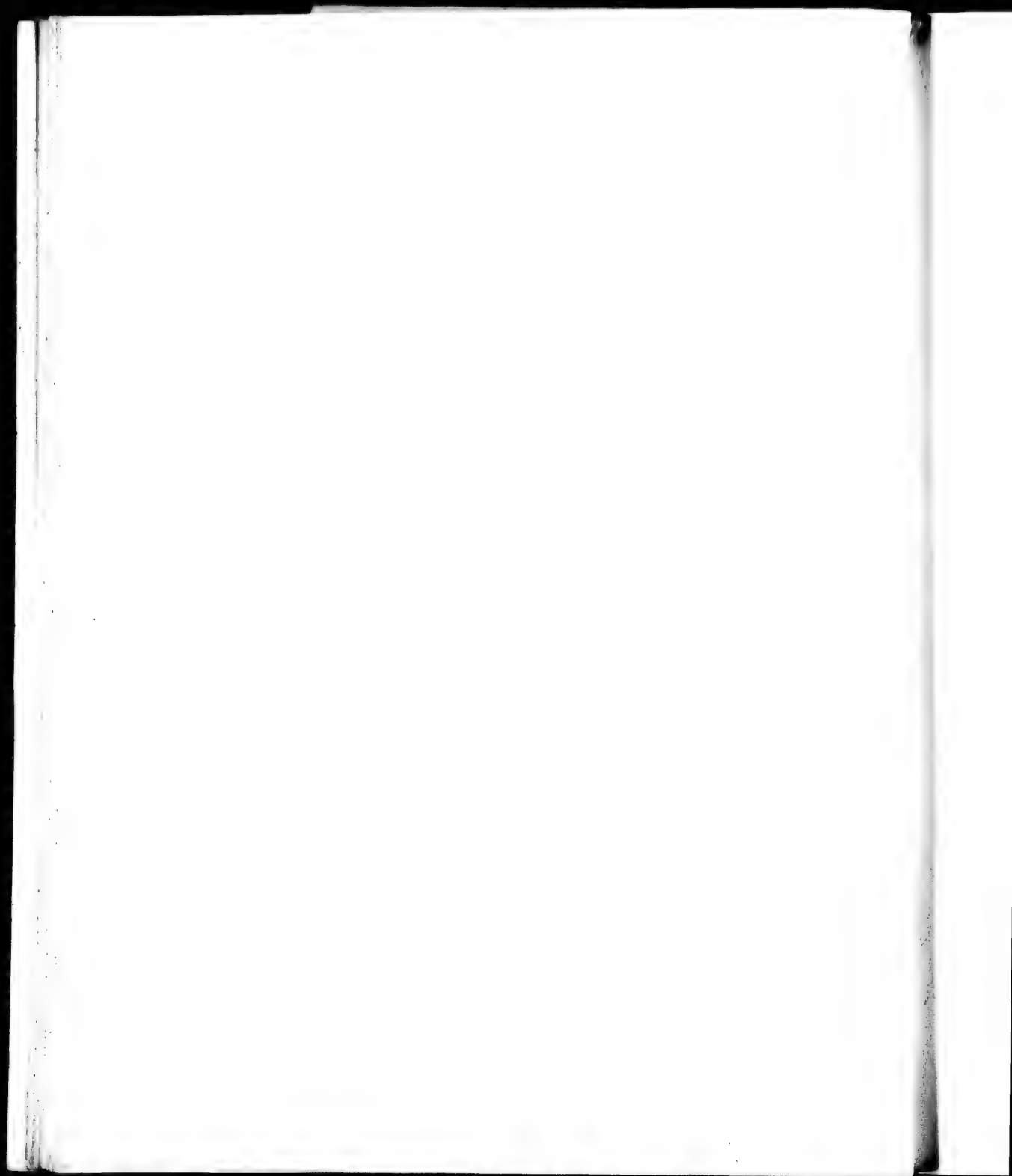


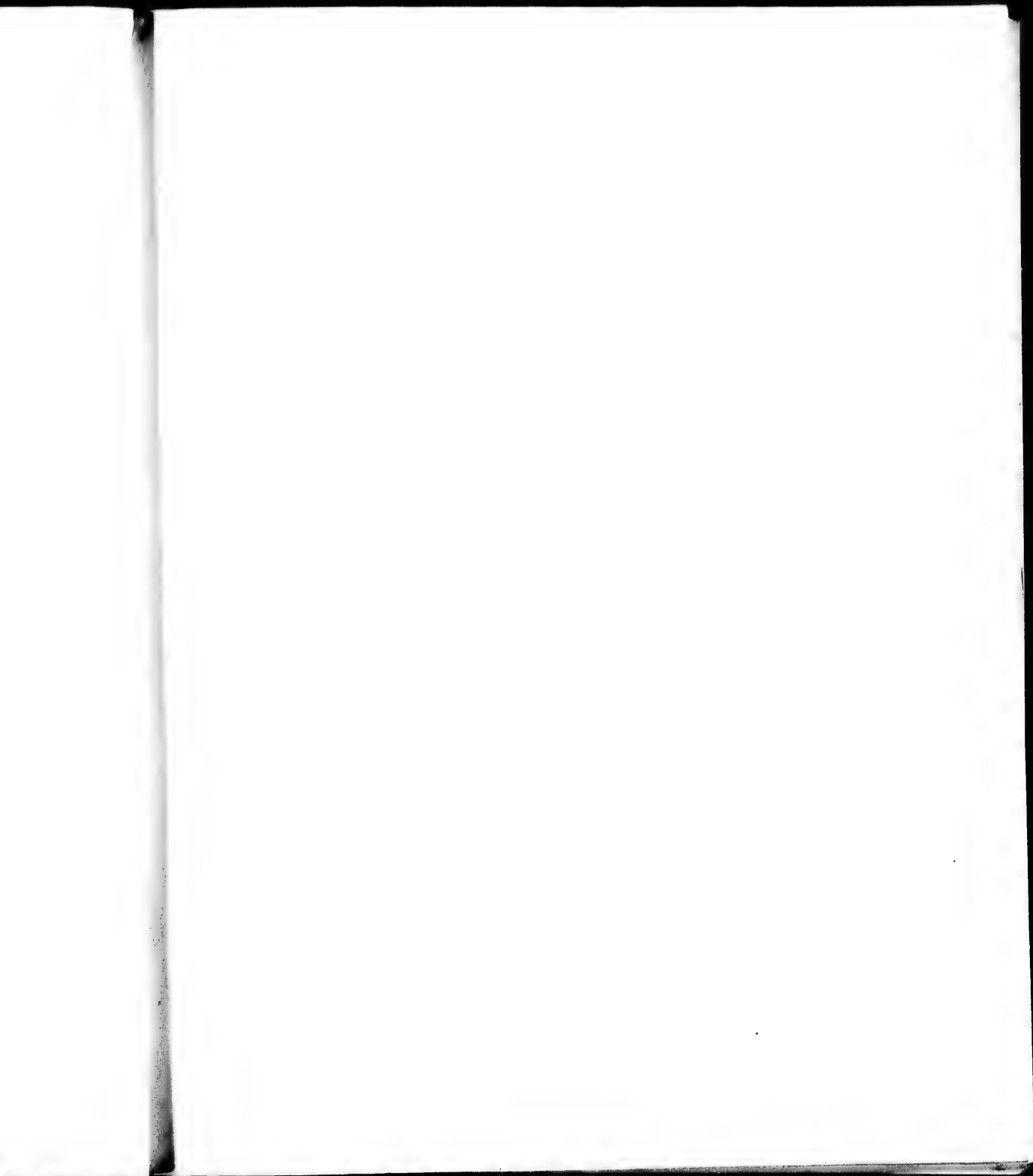
COSTUMES MEXICAINS.

Le costume de l'homme au Mexique. — Costume du Mexique. — Costume de l'homme au Mexique.

INDIEN QUI TIRE LE PULQUE.

L'aloès qui dans différentes contrées ne sert que de haie impénétrable pour diviser les champs, qui à la Havane même ne recèle qu'un jus âcre et vénénéux, est au Mexique la plante sur laquelle la nature a réuni le plus de qualités bienfaisantes. De ses longues feuilles les Indiens tirent un fil très-fin et très-solide, dont l'industrie européenne formera bientôt des tissus qui rivaliseront avec ceux du chanvre et du lin : les hamaes, ces lits portatifs si utiles dans un pays chaud où les commodités de la vie ne sont guère généralisées, sont tressés de Pita, nom que les espagnols donnent au fil et à la ficelle d'aloès ou alzabara, que les indigènes nomment Maguey. Le papier sur lequel les anciens Mexicains écrivaient ou peignaient leur histoire était aussi de Maguey : son nom scientifique est *agave americana*, et ce nom lui convient peut-être exclusivement par sa qualité particulière de renfermer dans la partie inférieure du tronc et dans un réceptacle qui se trouve au centre des racines, une liqueur blanchâtre, spiritueuse et assez agréable au goût qui suppléait chez les Indiens le vin qui leur était inconnu. Quelques Européens qui se rendent au Mexique s'y habituent et la préfèrent à la bière et aux autres boissons ; mais elle a le défaut de ne pas se conserver au-delà de deux jours après être tirée de la plante, et de n'être jamais assez dégagée des parties fibreuses et végétales qui lui ôtent la limpidité. Le meilleur pulque se récolte dans les plaines d'Apam, à deux petites journées de la capitale. C'est au moyen d'une longuealebasse d'une espèce qu'on cultive exprès, et qui fait l'effet d'un siphon, que les paysans absorbent le pulque et en remplissent les outres : on le clarifie en le filtrant dans des sachets, et on l'apporte journellement à la ville aux pulqueries, d'où il est distribué à la population. Les indigènes l'aiment avec passion, et il trouble leur raison, quoiqu'il ne produise pas le même effet sur les Européens habitués au vin. En général ces derniers conviennent que le pulque est une boisson excellente pour apprécier le mérite du vin de Bordeaux.







COSTUMES MEXICAINS.
Le général Guadalupe Victoria.
Président de la République Mexicaine.

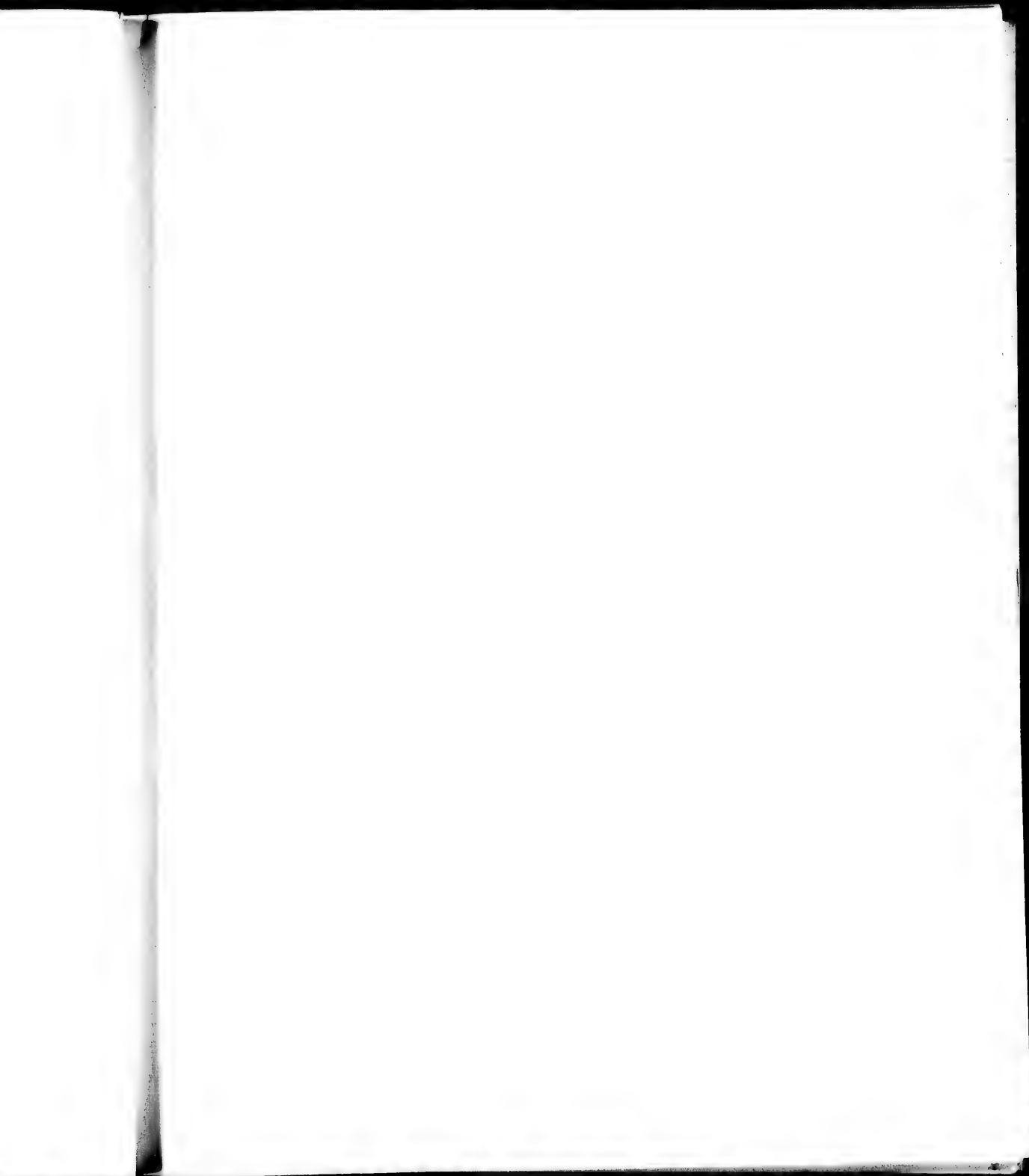
After a sketch by engraver and sculptor J. A. Schmitt, 1830.

Planche Cinquième.

L'EX - PRÉSIDENT DU MEXIQUE.

Lorsqu'une nation secoue le joug d'une oppression étrangère, qu'elle revendique ses droits et que le patriotisme conduit ses armées aux combats, ceux qui bravent la mort et les dangers sur les champs de bataille, reçoivent les marques les plus éclatantes de la reconnaissance de la patrie, et sont appelés naturellement à consolider l'ouvrage qu'ils ont commencé au peril de leur vie. Si Washington le mérita aux États Unis, Victoria en était aussi digne au Mexique, et personne plus que lui ne pouvait inspirer plus de confiance à la nation et offrir plus de garanties à la liberté. Les sacrifices qu'il a faits pour elle, la fermeté qu'il a montrée dans les circonstances les plus difficiles, les épreuves délicates qu'il a soutenues avec l'austerité d'un vrai patriote, les persécutions qu'il éprouva de la part même d'Irurbide qui craignait sa popularité et ses principes, remplacent dans Victoria ces qualités brillantes, dangereuses souvent dans le chef d'une république naissante. La planche ci jointe représente l'ex-président de la république dans son costume de général en chef. Les souvenirs de la guerre sont trop récents pour que l'habit militaire ne soit pas éminemment en honneur; quand une longue paix aura amené le rôle brillant de l'industrie et du commerce, l'habit civil sera plus en vogue. En attendant, tous les employés cherchent de préférence à se revêtir de l'uniforme qui atteste leurs droits à l'emploi qu'ils occupent. Au Mexique on a aussi adopté les épaulettes pour les hauts grades, comme en France, mais on a conservé l'écharpe brodée et le bâton distinctif des généraux en Espagne.







COSTUMES MEXICAINS.

Regidor.

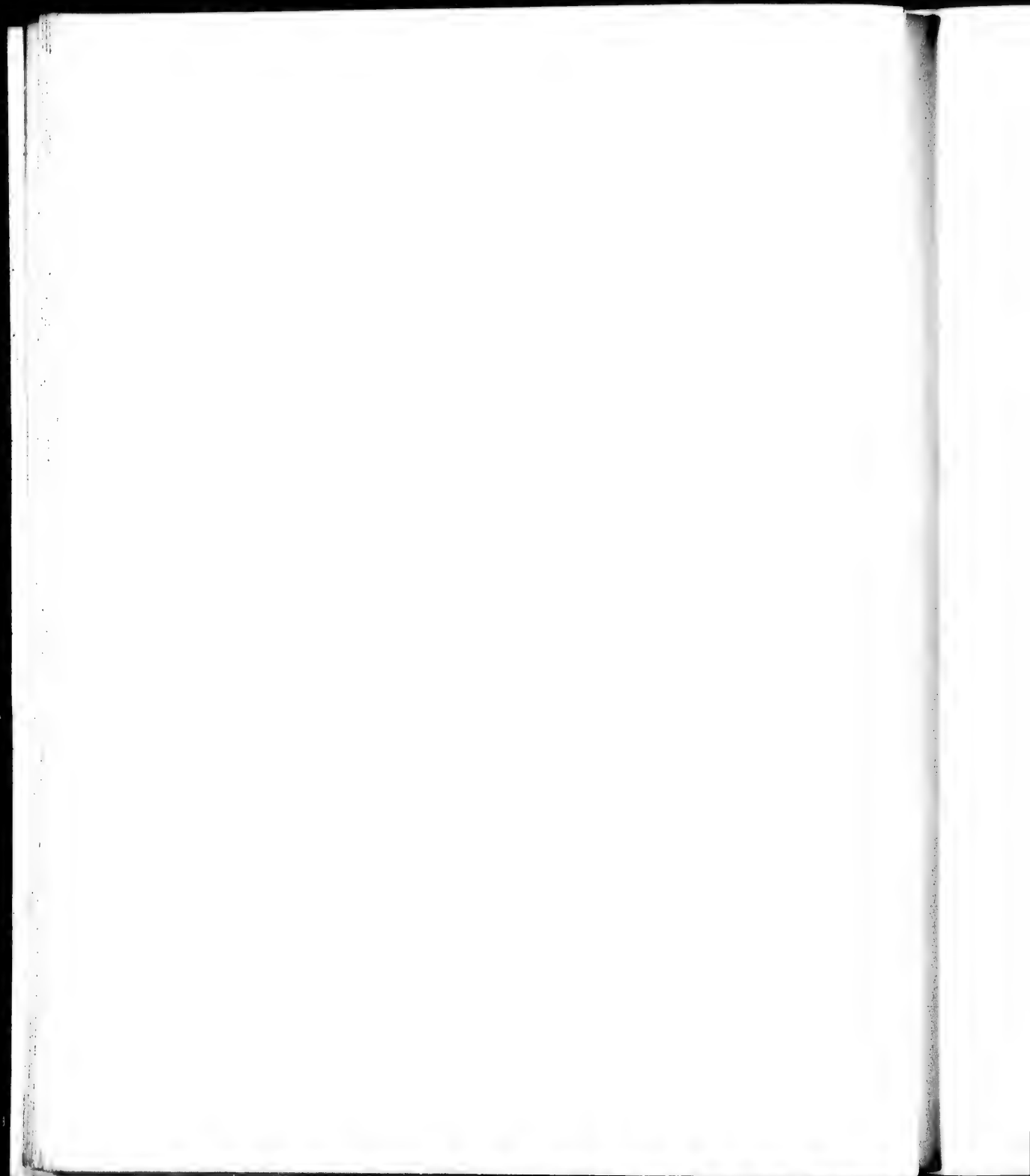
Mexico, le 10 Mars 1844. (México, le 10 Mars 1844.)

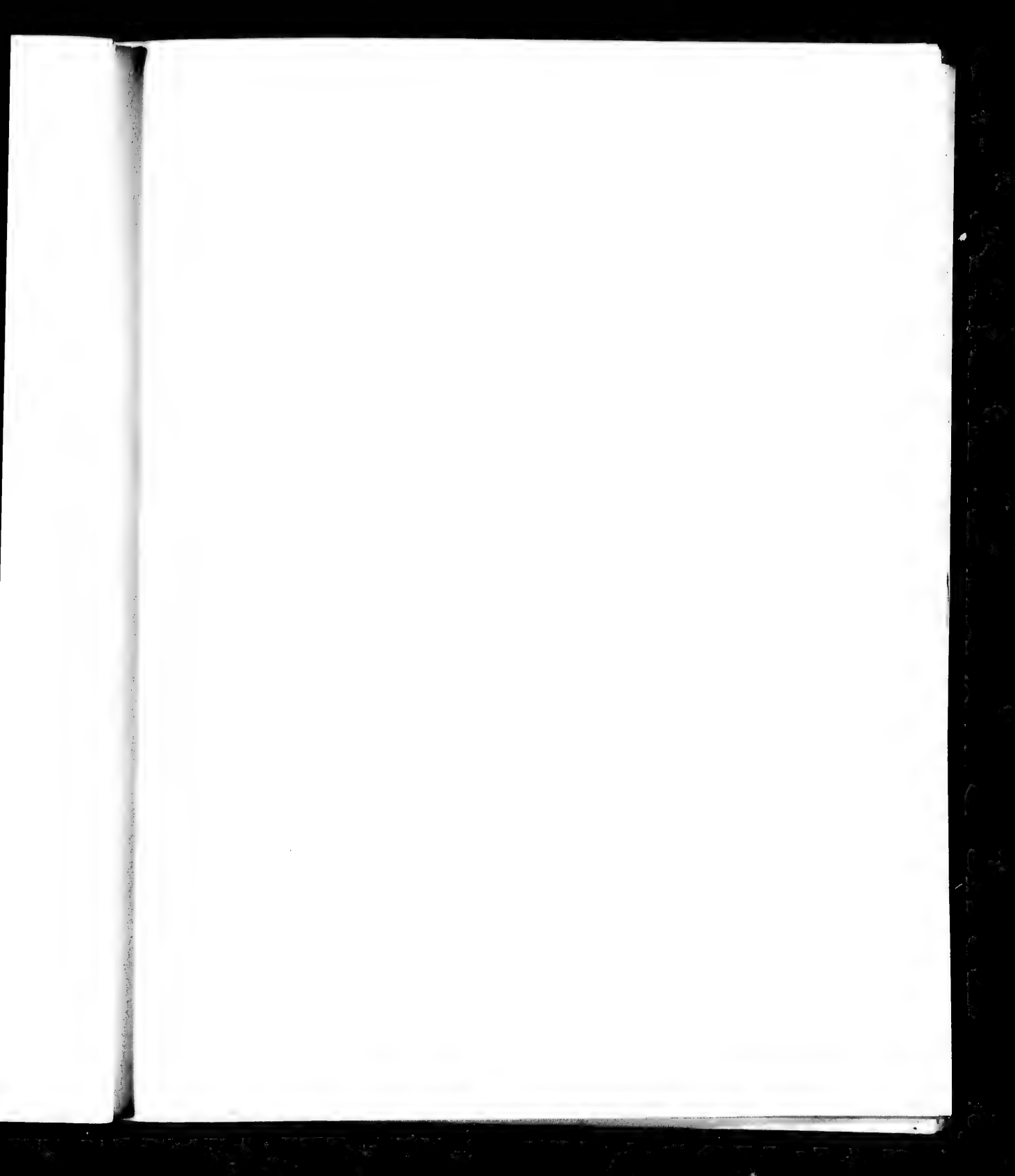
Le 10 Mars 1844. (México, le 10 Mars 1844.)

Planche Sixième.

REGIDOR.

La constitution mexicaine, tout en empruntant aux États-Unis du Nord de l'Amérique le système républicain, a conservé pour son organisation intérieure et réglementaire tout ce qu'elle a cru pouvoir adopter de la constitution espagnole. Comme celle-ci elle a malheureusement maintenu le déplorable article qui proclame la religion catholique la seule et véritable, et exclut l'exercice de tout autre culte. Ce que des circonstances toutes particulières rendaient peut-être excusable en Espagne est tout-à-fait déplacé dans un pays qui a besoin de peupler ses vastes provinces, d'abattre d'immenses forêts et de mettre sa population au niveau de son étendue. Quant au régime municipal qui était ce qu'offrait de mieux la constitution des cortès, il se pourrait qu'il fût un peu précoce dans un pays qui sous certains rapports est moins avancé en civilisation ou du moins en éducation politique que l'Espagne. La grande étendue du territoire rend les vexations que se permettent certains alcades et régidors (officiers municipaux) difficiles à éviter. Quoiqu'il en soit, la municipalité de Mexico, dont la pl. ci-jointe offre un membre appelé régidor, est une puissance qui représente l'élément démocratique de la capitale. Malgré que les anciennes traditions du gouvernement royal entrent pour beaucoup dans ses déterminations, et que le gouverneur militaire de la ville exerce une grande influence sur lui, le nouveau *ayuntamiento* (municipalité) a cru devoir renoncer au costume espagnol pour en adopter un autre à la fois plus élégant et moderne. Peu-à-peu les conséquences du nouveau système ne s'arrêteront pas à l'enveloppe extérieure, mais elles modifieront aussi les idées. C'est alors que la lutte des pouvoirs agitera la société et fera jaillir ces talens, ces énergies, ces ambitions mêmes qui animent la vie des républiques et font de leurs histoires non celle d'un conquérant ou d'une dynastie, mais celle des nations et des hommes.







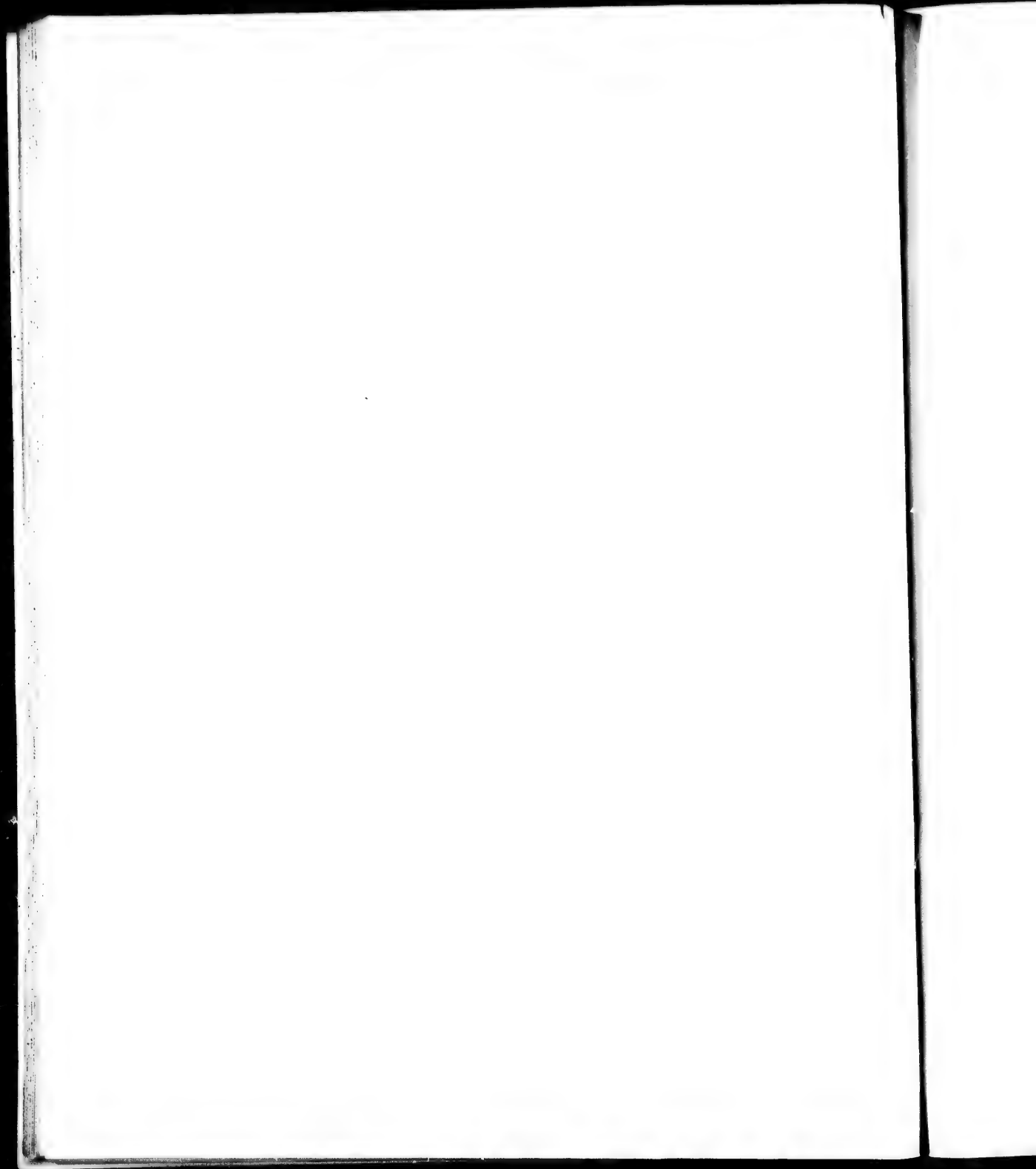
COSTUMES MEXICAINS.
Femme de Ciudad Rodrigo
Province de Mexico

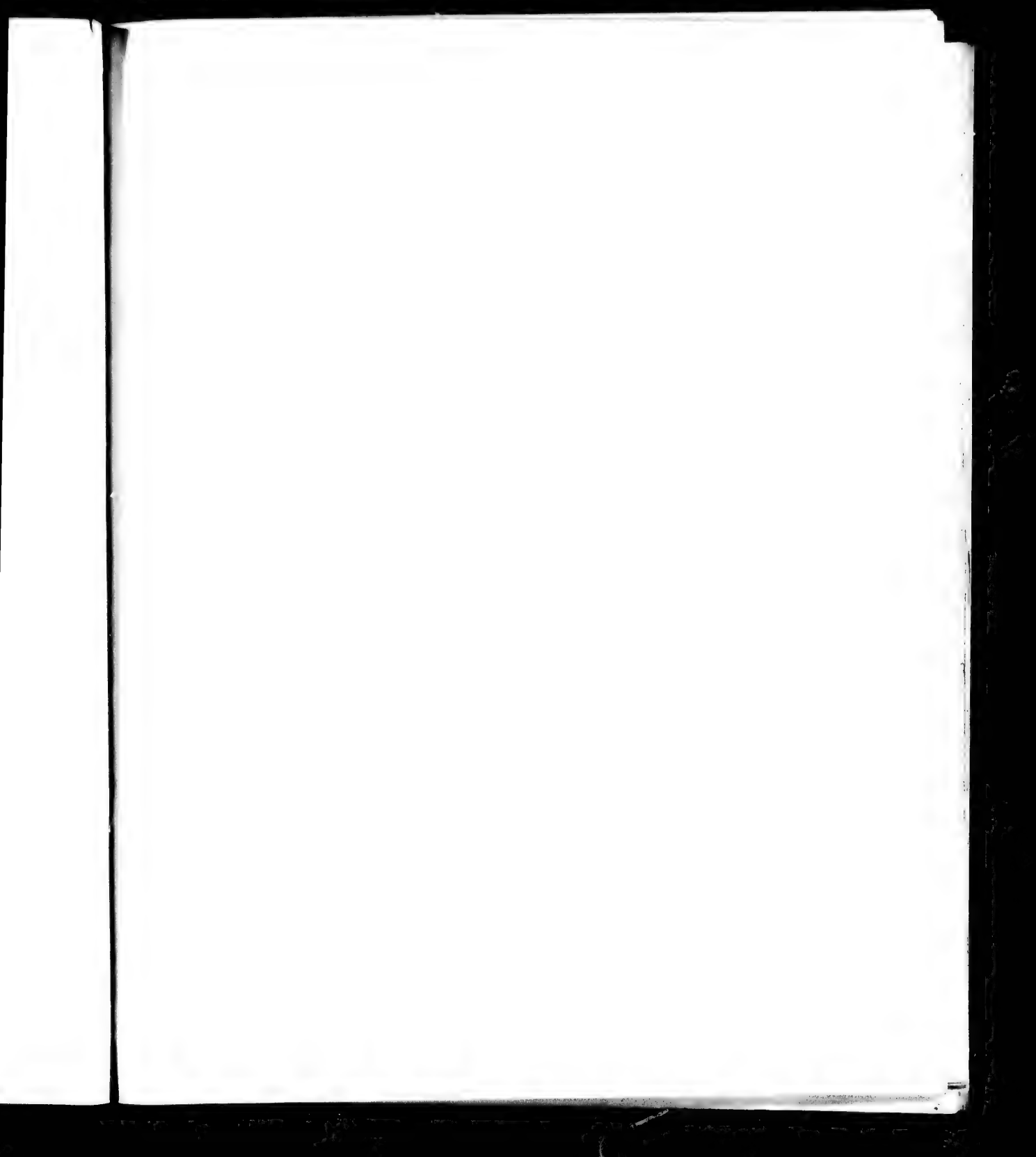
Planche Septième.

FEMME DE CIUDAD RODRIGO.

Il n'y a nulle part plus de variété de costumes que dans les provinces de la république. Chaque caste à le sien; non contentes de la diversité de leurs couleurs elles y ajoutent celles de l'habillement. Les Nègres, les Métis, les Indiens, les Créoles, les Espagnols se distinguent aisément aux traits et aux costumes. Cependant la chaleur du climat ne les rend jamais trop compliqués ni embarrassans; celui des femmes consiste toujours dans un jupon et un mantelet dont la forme et la couleur varient comme on peut voir dans les autres planches.

Nous avons choisi les plus élégans et les plus bizarres, comme celui qui est ci-joint, et qui contraste par sa sévérité avec ce que peut avoir de séduisant la draperie légère des Palenquiennes. Les Indiens modernes ont conservé de leurs ancêtres l'usage des ouvrages en natte pour grand nombre de choses. Le panier que porte cette femme est de feuilles de roseaux tissées avec soin. On les appelle Tompeates. Les servantes s'en servent à Mexico même pour aller au marché. Pour mieux caractériser le pays cette jeune Indienne apporte un ananas que les Espagnols appellent *una piña* à cause de sa ressemblance avec les pommes du pin. Cet excellent fruit abonde dans les terres basses du Mexique, ainsi que la *chirimoya* qui renferme une pâte délicieuse d'un goût analogue à une glace à la vanille; le *mamey* dont le fruit rappelle le goût et la couleur du melon. Les différentes familles de zapotes, le cocotier, le bananier, la guayava, l'aguajate, les tunas (figes d'Inde) et beaucoup d'arbres fruitiers dont quelques-uns viennent avec peine dans nos serres, compensent par leurs saveurs suaves et variées l'absence de nos raisins, qui à cause des pluies périodiques ne mûrissent qu'imparfaitement sous les régions équinoxiales.







COSTUMES MEXICAINS.

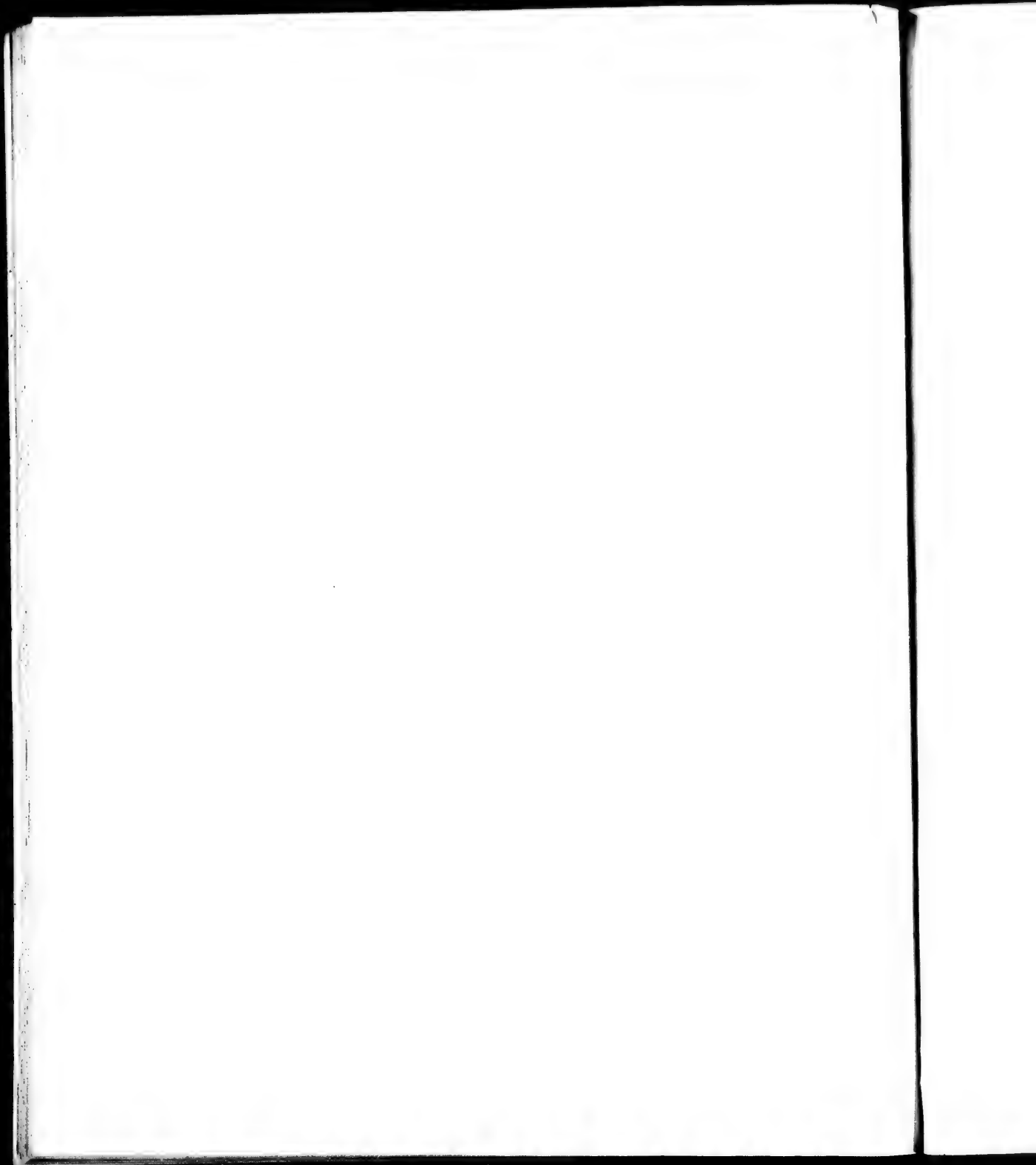
Soldat en petite tenue

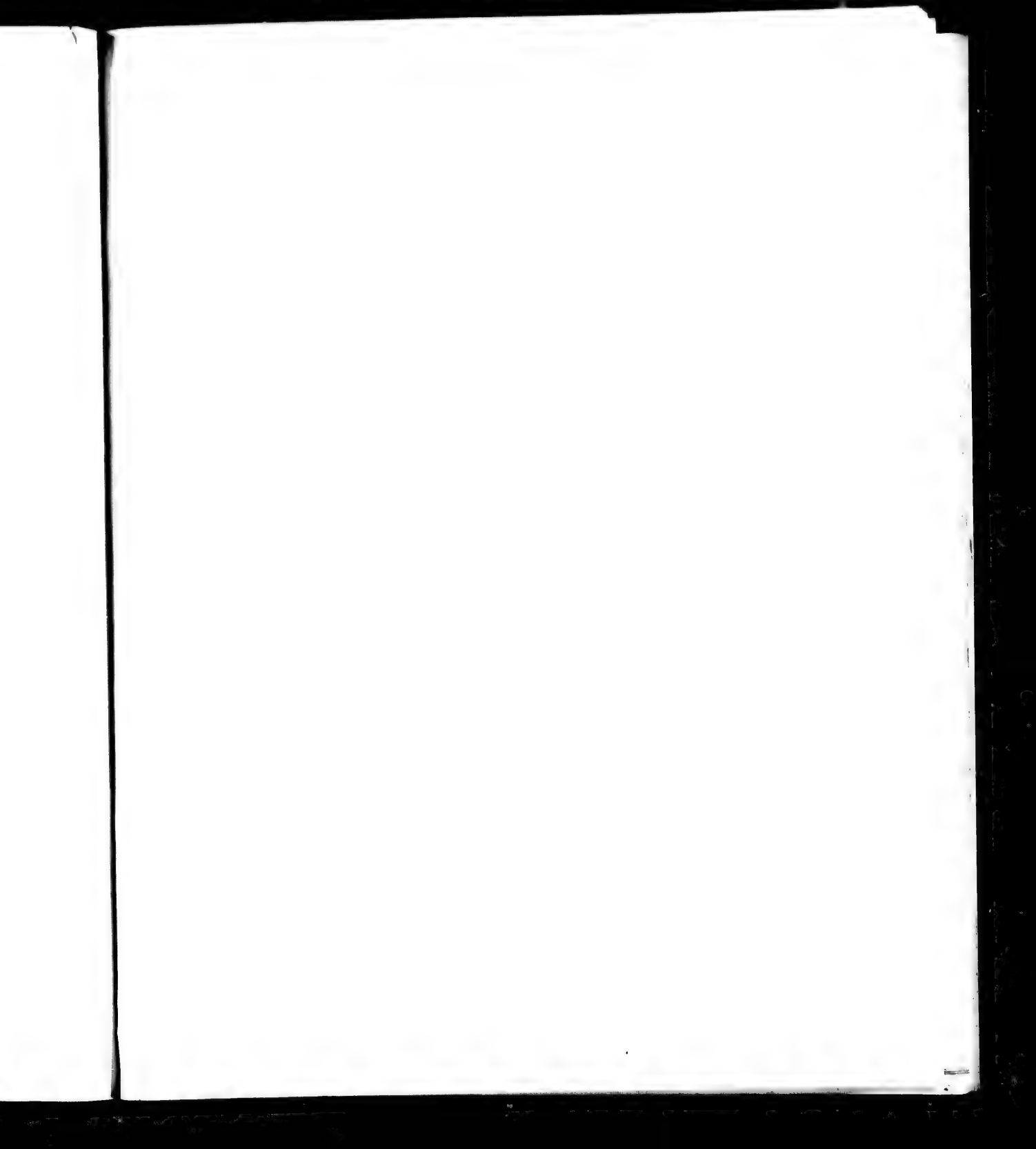
Uniforme de l'armée de Toluca. Coiffé de Schakowen. Mousquetaire

SOLDAT DE LIGNE.

Ce jeune Indien, fier de son nouveau costume militaire, vient payer sa dette à sa patrie régénérée; il s'appuie sur cette arme, dont l'explosion incompréhensible et l'effet meurtrier ont consommé l'esclavage de ses ancêtres, et rayé des fastes de l'histoire la dynastie de Montezuma. Trop peu instruit pour comprendre l'étendue des nouvelles destinées de son pays, ses idées confuses ne s'arrêtent pas encore peut-être sur les droits qu'on lui a ravés, et sur ceux qu'on vient de lui rendre. Il entend retentir autour de lui le nom de liberté, d'émancipation, d'indépendance; mais ces mots partent de la bouche des descendants de ces mêmes hommes qui renversèrent l'autel de ses dieux et le trône de ses rois.

Instrument docile jusqu'ici de la délivrance des neveux de ses oppresseurs, opprimés à leur tour, la lumière n'a pas encore éclairé son intelligence; il n'a pas encore relevé tout-à-fait sa tête courbée sous un joug de trois siècles; peut-être le jour où il saura qu'il a combattu pour un pays qui fut le sien, de grands souvenirs lui révéleront ses droits et ses destinées! peut-être les liens de la civilisation et du malheur l'amèneront à fraterniser avec ses conquérans devenus ses concitoyens! alors, oubliant sa langue naturelle et les traditions antiques, il concourra à l'élévation d'un peuple puissant, composé d'éléments divers, il est vrai, mais ne formant plus qu'un seul et même corps.





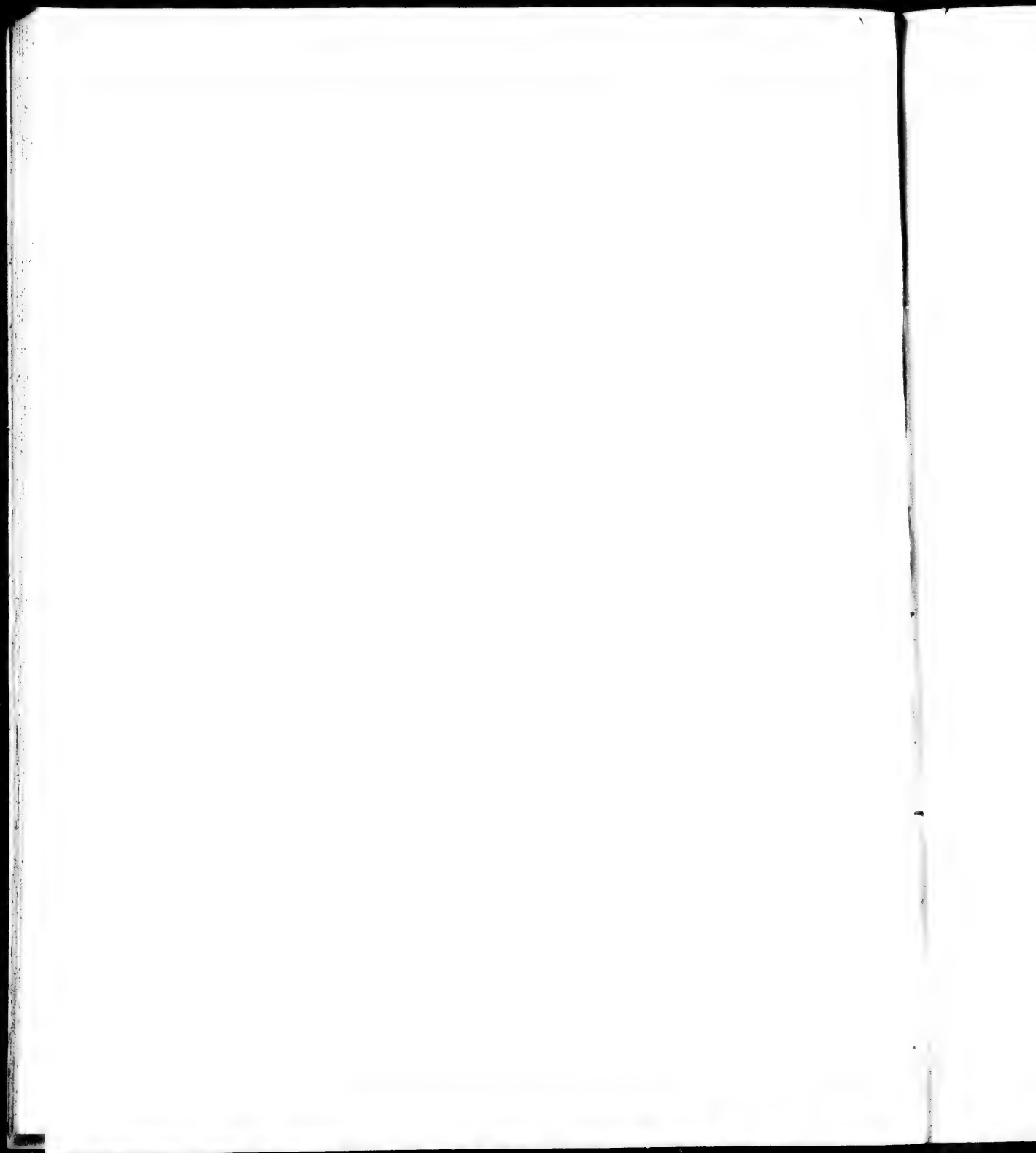


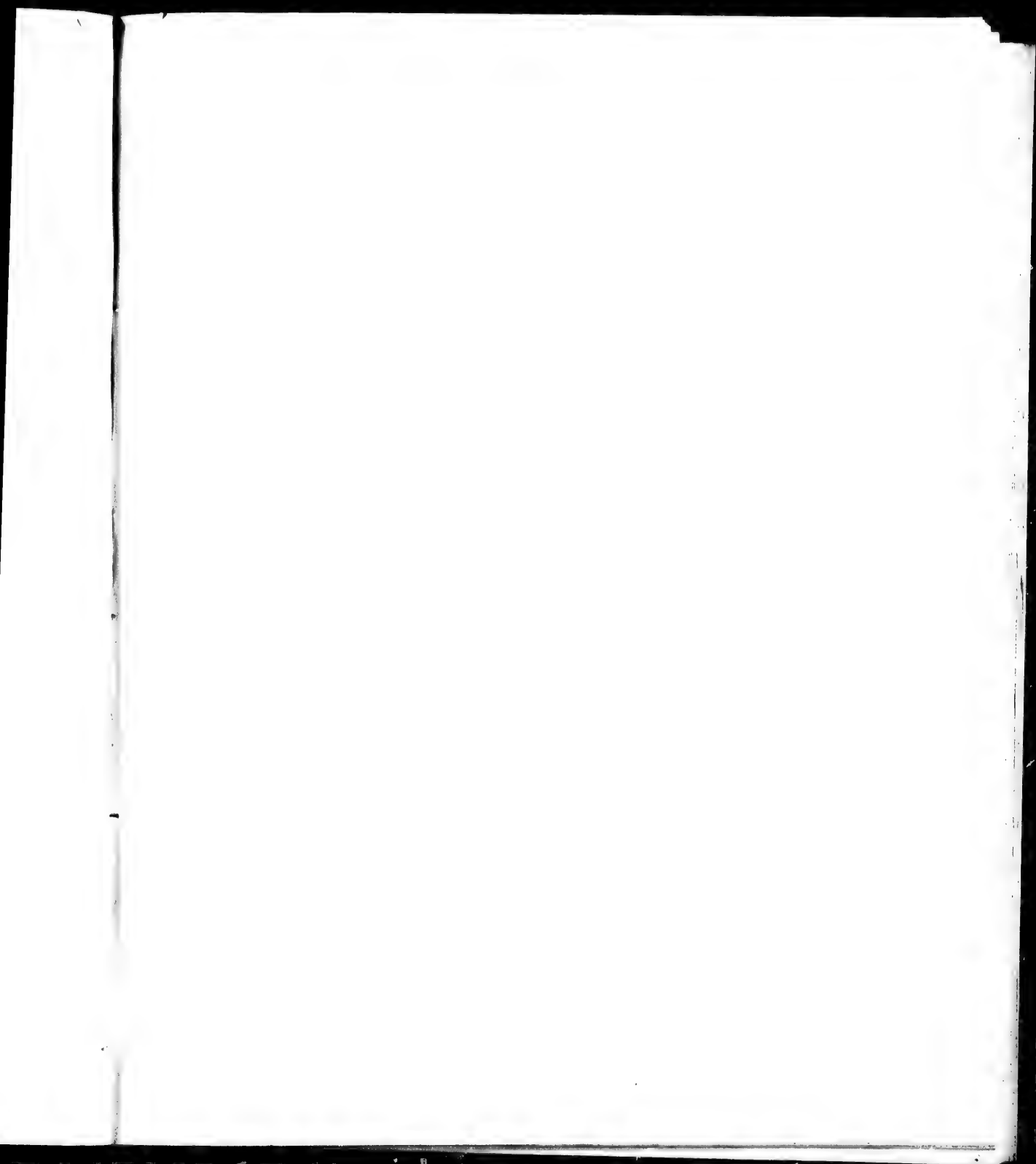
Marchand de Volailles Marchand de Graisses Marchande de Bonbons

Planche Neuvième.

MARCHAND DE POULETS, DE BONBONS, ETC.

La ville de Mexico est bâtie sur un terrain horizontal ; ses rues sont larges et droites , et même bien pavées , beaucoup de voitures s'y croisent en tout sens , mais ce sont des équipages de luxe et on n'y voit pas ce mouvement de chariots pesamment chargés qui encombre les rues de Londres et de Paris. Le colportage est en possession de fournir aux besoins de la vie et du commerce , et la quantité de bras qu'il exige augmente la proportion de la classe laborieuse sur la classe aisée. Les places et les rues offrent un mouvement continuel de gens rembrunis par le soleil , à moitié nus , chargés chacun de l'objet qu'ils débitent , et l'annonçant par des cris perçans et variés : les Indiens surtout , qui n'entendent rien à la manœuvre de nos voitures , descendent par troupes chargés de bois , de charbons , de fourrages , plâtre , vernis , et en un mot des différens produits des environs. C'est avec la tête plus qu'avec les épaules qu'ils portent les fardeaux les plus pesans. Chaque denrée a un récipient particulièrement façonné pour la contenir : c'est ainsi que la pl. ci-jointe représente un paysan apportant des poulets dans une cage qui ne sert qu'à cet usage. La femme qu'on voit près de lui est une marchande de bonbons. La consommation de cette sorte de friandise est très-grande au Mexique : aussi y a-t-il tel homme qui avec la mine et le costume d'un véritable sauvage excelle néanmoins dans l'art du confiseur et du compotier. Quelques confiseurs provençaux qui ont voulu dernièrement ouvrir des boutiques de sucreries dans la capitale se sont trouvés trompés dans leurs espérances et leurs calculs , ayant eu le sort de ceux qui apportaient des vases à Samos et des chauves-souris aux Athéniens.







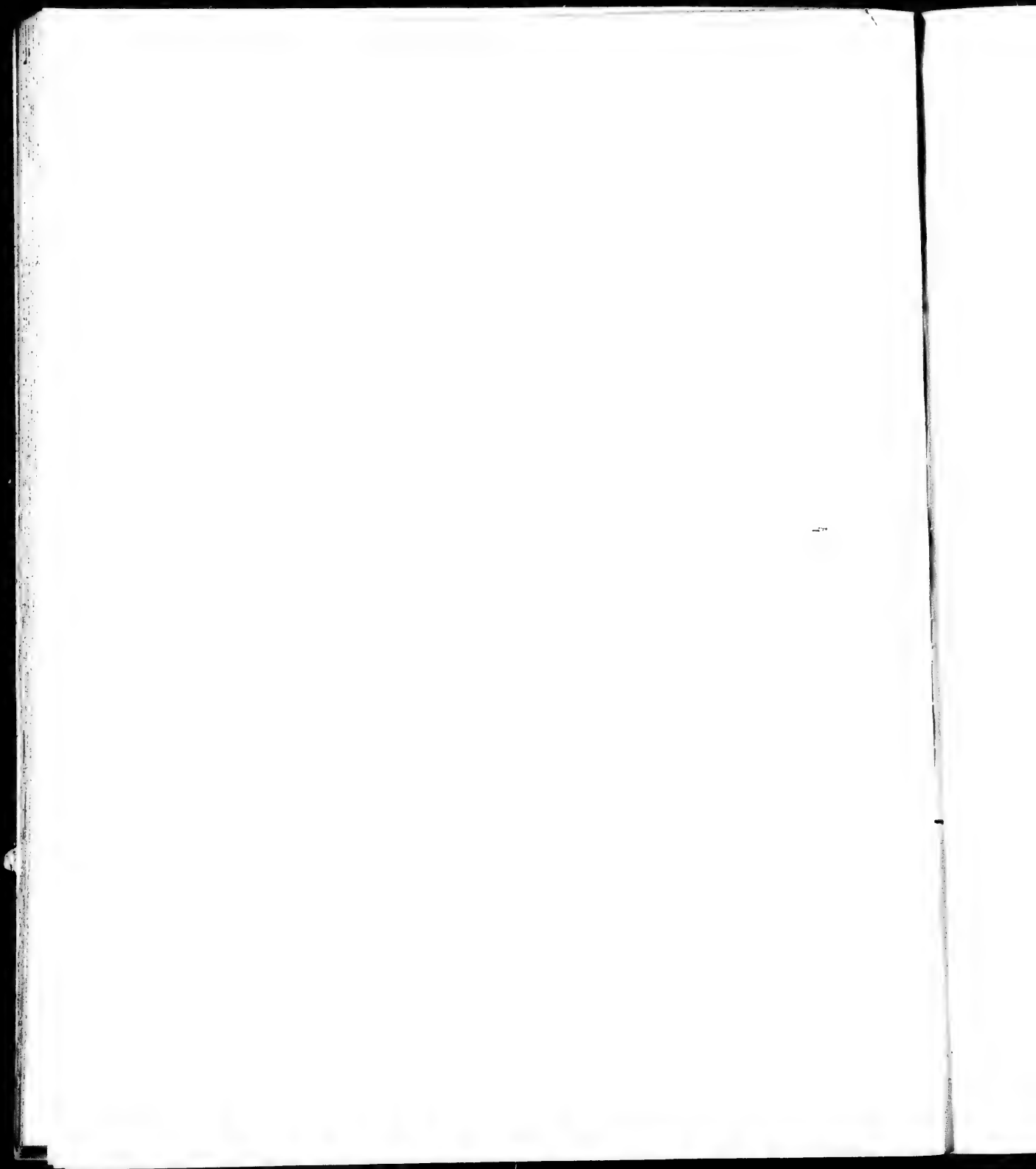
COSTUMES MEXICAINS.
Le Curé Morelos.

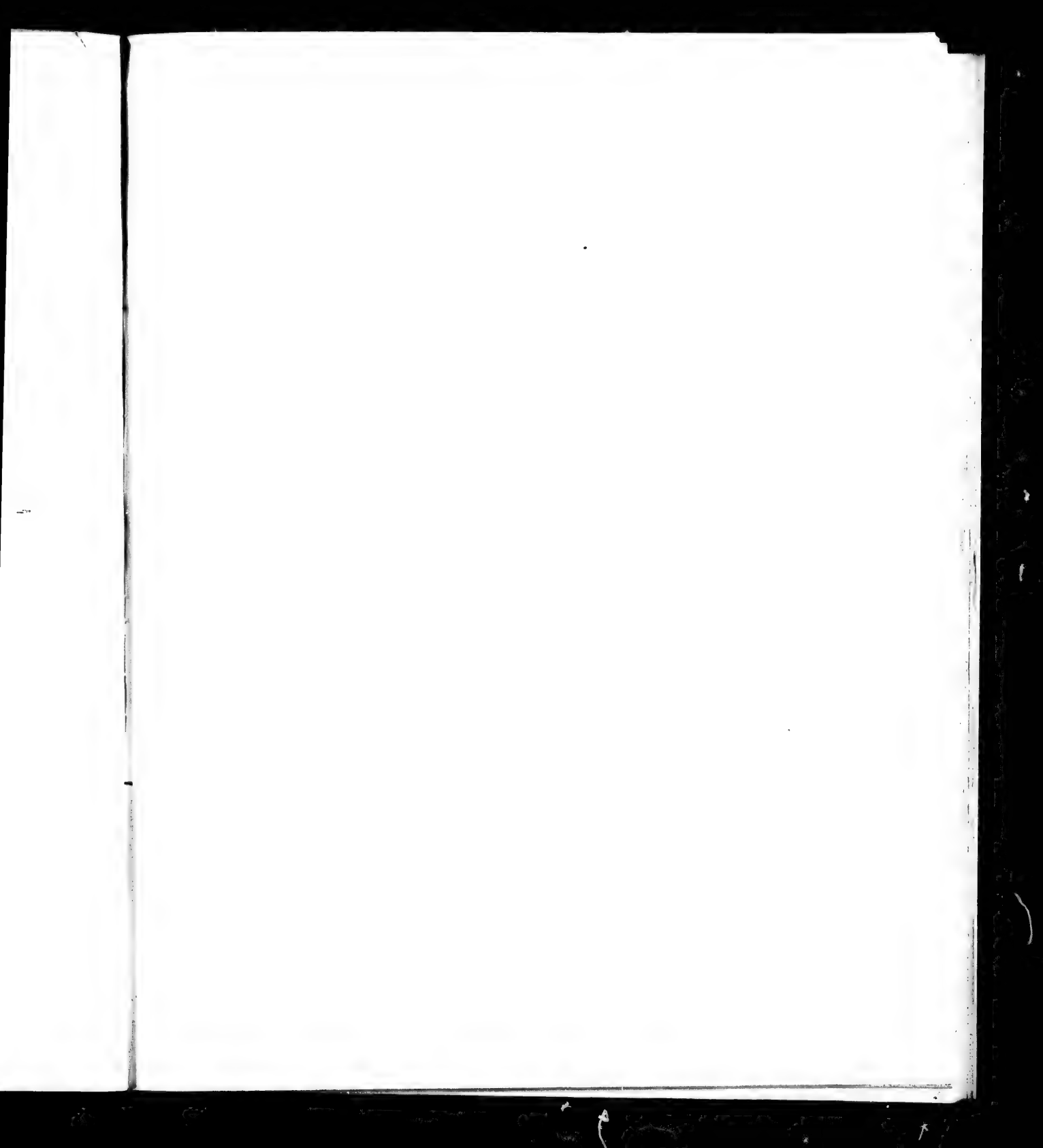
(En des chefs de l'insurrection Mexicaine fusillé par les Espagnols.)

Planche Dixième.

MORELOS.

Voilà un prêtre patriote : un martyr de l'indépendance. Le curé Morelos, après avoir donné les plus grands développemens à l'insurrection, après avoir organisé des armées, après leur avoir imprimé un mouvement qui lui survécut, fut enveloppé dans la même trahison qui livra Hidalgo, Matamoros, et Allende à la rigueur des autorités constitués d'alors. Il est nécessaire de présenter beaucoup de costumes religieux, parce que la nation mexicaine offre une physionomie tout ecclésiastique. Le culte et ses ministres sont partout. Dans le Yucatan ils font le commerce, dans les hautes terres ils exploitent les mines, dans les congrès des provinces, et dans les chambres représentatives ils sont très-nombreux. Dépositaires presque exclusifs jadis des sciences et des lettres, il n'est pas étonnant qu'ils aient joué un rôle important pour et contre l'indépendance, et que le gouvernement espagnol ait sévi plus particulièrement contre eux que contre les autres, car ils étaient censés devoir être les plus fidèles à la monarchie. Tombés presque tous sous le glaive castillan ce fut des rangs armés qu'ils formèrent que sortirent Guerrero, Bravo, Vitoria et les autres chefs qui maintinrent le feu de la révolution. Au moment où ceux-ci à leur tour allaient succomber Iturbide parut, et ralliant à lui l'opinion générale affermit enfin l'indépendance du Mexique ; mais voulant l'exploiter pour son compte, et aveuglé par l'ambition de ceindre le bandeau royal, il fournit à Santana l'occasion de se mettre à la tête du parti républicain qui le précipita du trône éphémère sur lequel il était monté. Santana accusé alors d'ambition dut abdiquer son importance politique, et laissa sans chef le parti démocratique. Maintenant il vient de rendre de nouveaux services à la patrie, et le temps doit décider sur son sort futur.





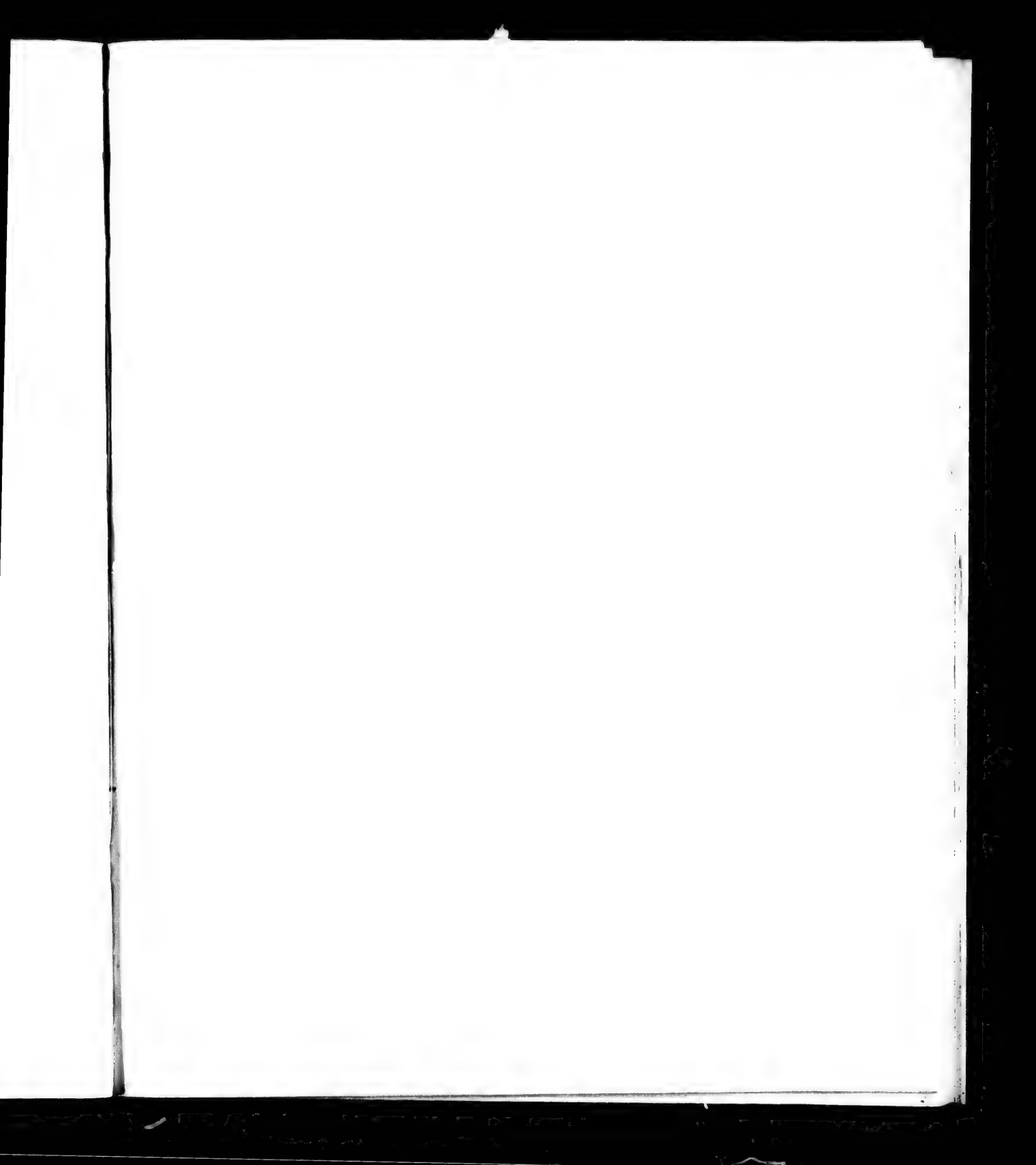


COSTUMES MEXICAINS.
 COSTUME N. Nègre des environs de Vera Cruz (Santa Fe)
 dans son costume de dimanche

Planche Onzième.

NÈGRE DE VERA - CRUZ.

Une chose qui paraît fort singulière à tous ceux qui foulent pour la première fois le sol de la côte mexicaine, c'est l'espece de ressemblance ou d'analogie qui existe entre un nègre de Vera-Cruz dans son costume de dimanche et l'arlequin du vaudeville. Cette figure noire, ce chapeau blanc, ce sabre placé en guise de batte, tout cela réunit aux gestes plaisans et comiques des nègres forme un ensemble auquel il ne manque qu'un habit bigarre de différentes couleurs, pour vous transporter dans une scène de carnaval. On se demande, comment cela peut-il être? Est-ce le nègre qui est antérieur à l'arlequin ou l'arlequin qui a fourni le moule du nègre? C'est une question qu'on pourrait soumettre à quelques académies savantes pour exercer leurs méditations. Quant à nous, faisant transition du burlesque au positif, nous dirons que la race des nègres sur le golfe mexicain est supérieure à celle des indigènes, des métis et des créoles. Les nègres sont robustes, gais et alertes, tandis que la race européenne y est languissante et faible, et se propage avec peine. En général, les races s'améliorent en montant du sud au nord, et se détériorent *vice versa*. Les nègres de Guinée se développent avec avantage au Brésil et à Saint-Domingue, où la chaleur n'est pas si forte qu'au Sénégal. Les Anglais se multiplient prodigieusement et avec avantage aux États-Unis, et même sur le sol glacé du Canada, tandis qu'ils dépérissent à Honduras et à la Jamaïque. Sans les nègres la côte mexicaine deviendrait un véritable désert. Les travaux les plus pénibles, ceux sans lesquels l'homme ne saurait prospérer sont leur partage. Leur force est prodigieuse et leurs formes athlétiques; mais ils n'oublient pas de se faire bien payer.





COSTUMES MEXICAINS.

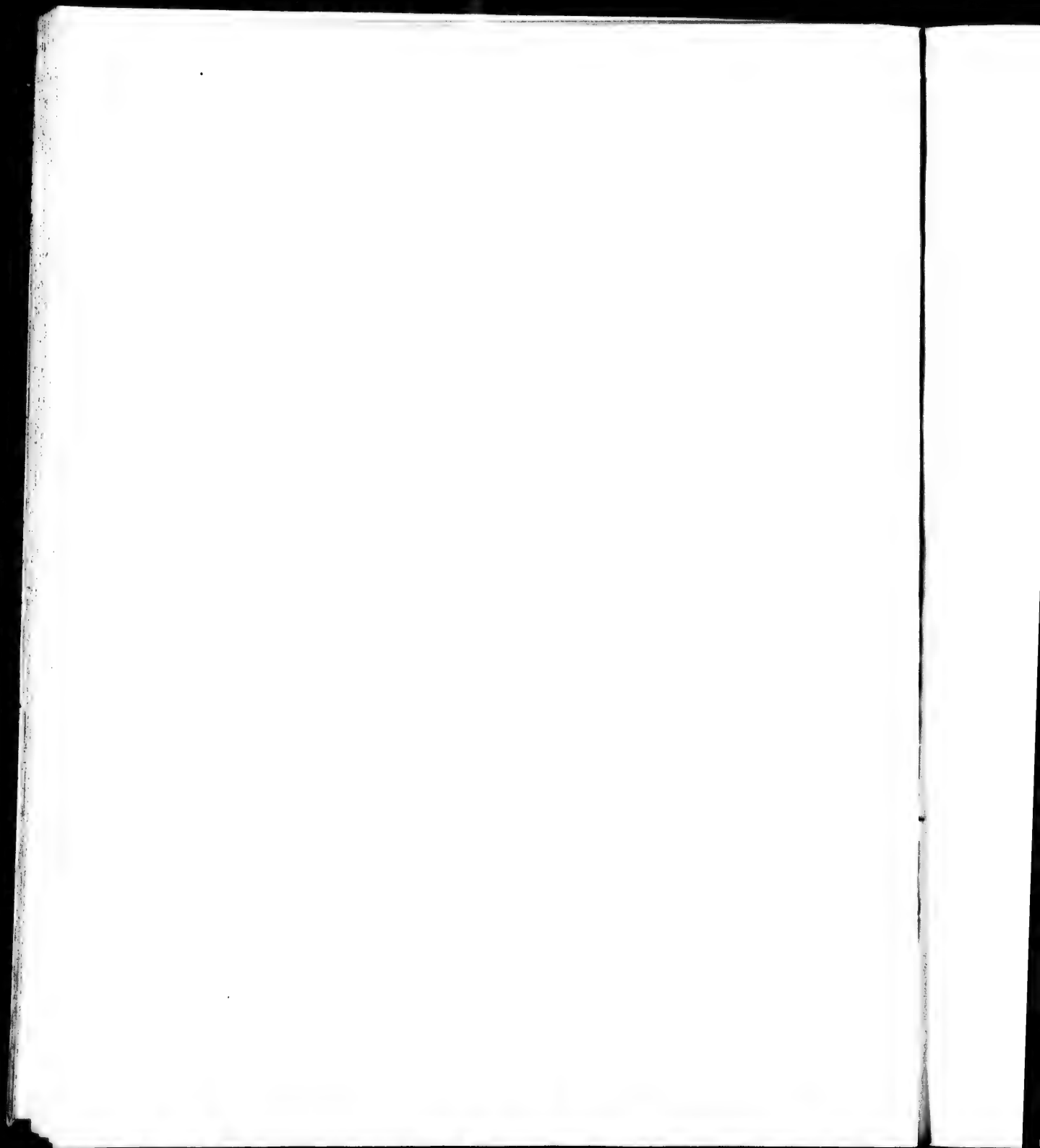
Jeune femme de Tehuantepec

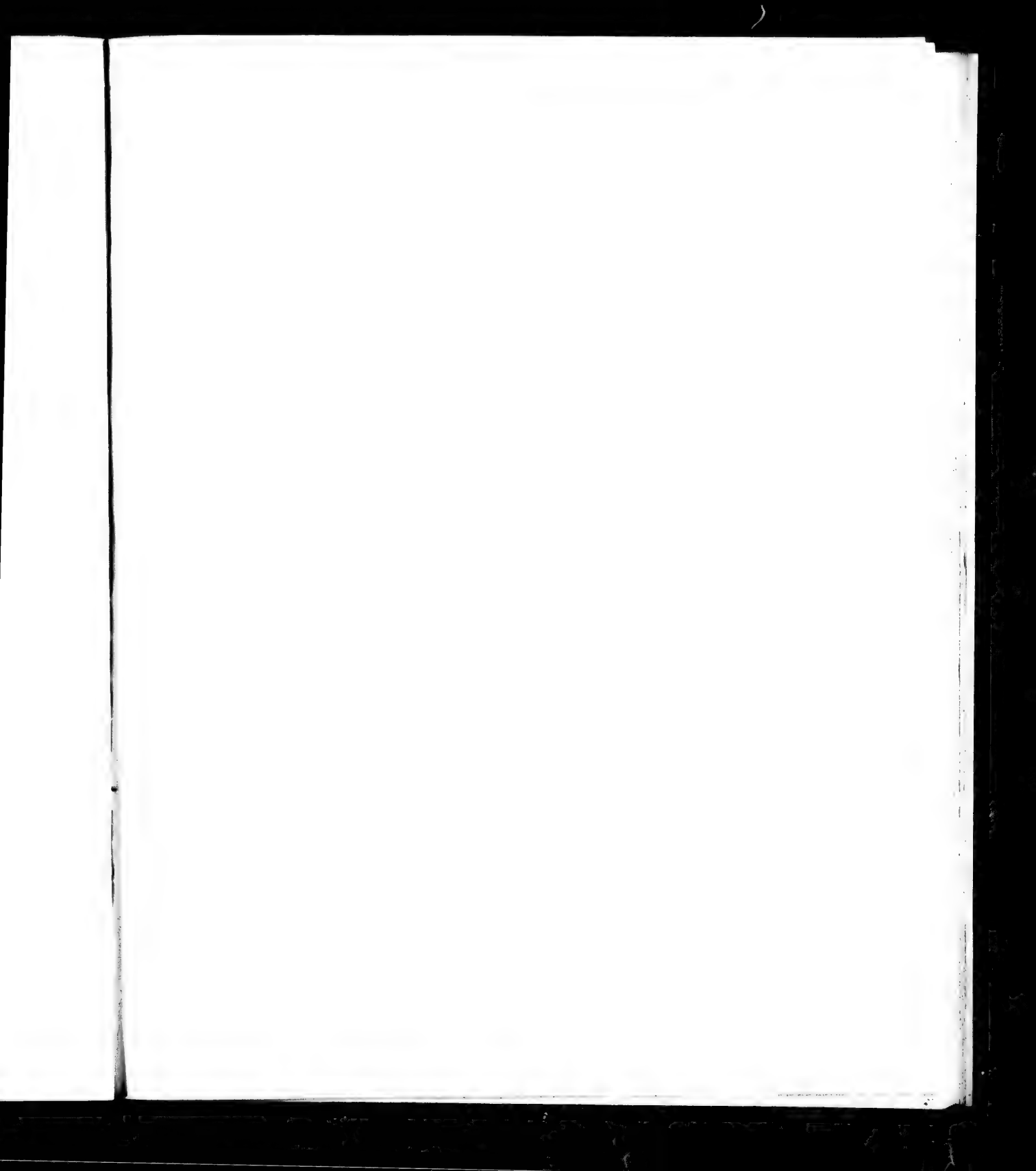
rapportée au musée par M. de la Harpe, de la commission de la guerre.

Planche Douzième.

JEUNE FEMME DE TEHUANTEPEC.

L'Asie cite avec orgueil la beauté des Circassiennes, l'Europe celle des Grecques; quant au Mexique, sa Circassie se trouve dans la province de Tehuantepec. La race indienne, qui presque partout offre des traits qui n'ont pas grand'chose d'analogue à ce qui constitue chez nous le beau idéal, paraît s'être anoblie dans cette région favorisée de la nature. Les *Tehuantepecanas* passent pour être les plus belles femmes du Mexique. Leur teint approche souvent de la blancheur des Européennes, la pâleur caractéristique des peuples indiens leur ôte ces oppositions de couleur qui ont inspiré le pinceau des Titiens et des Rubens. L'ensemble de leurs formes, l'élégance des contours de leur taille généralement élancée, l'éclat de leurs yeux noirs, leurs sourcils arqués qui se joignent sur le front, leur donnent un caractère de beauté qui peut lutter avec celle d'autres contrées, et disputer la pomme de Paris. Si on peut prouver que la race humaine a un instinct, c'est celui des femmes pour la coquetterie. Ces Indiennes habitantes d'un pays baigné des deux côtes par la mer, le possèdent cependant au plus haut degré. La nature leur a appris à faire valoir ce que leurs charmes ont de plus séduisant, et tandis qu'une gaze adroitement placée ne laisse apercevoir que ce que leurs yeux ont d'expression et suit avec grâce les contours de leur visage, un jupon extrêmement étroit, à ne pouvoir presque allonger le pas, serre leurs hanches, et fait voir une taille élancée et une jambe bien tournée. On pourrait dire encore qu'un autre instinct existe, celui de la médisance, puisqu'il s'attache aussi à la réputation de ces belles Indiennes; mais si l'instinct est aveugle, pourquoi ne croirions-nous pas qu'il se trompe?





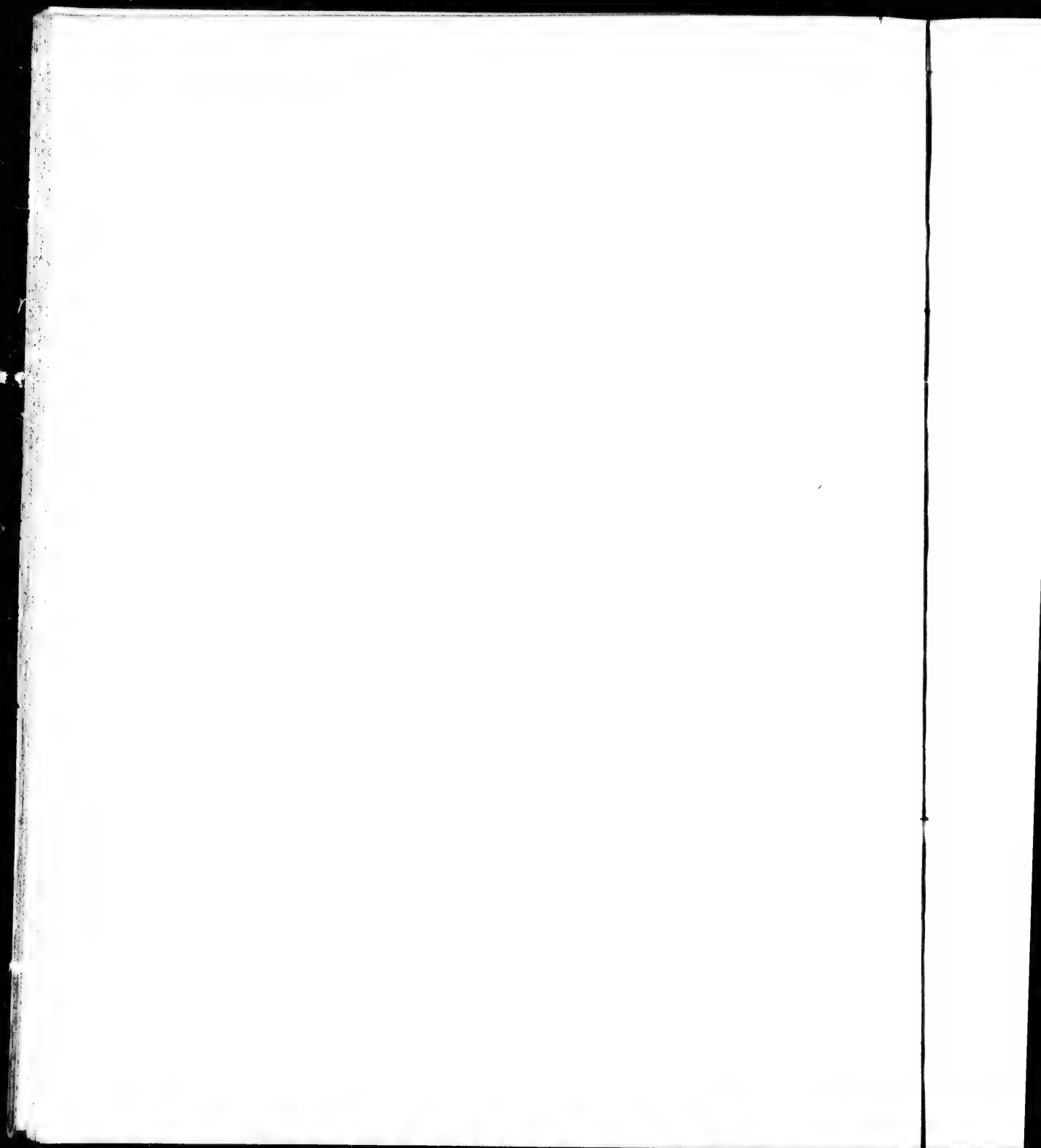


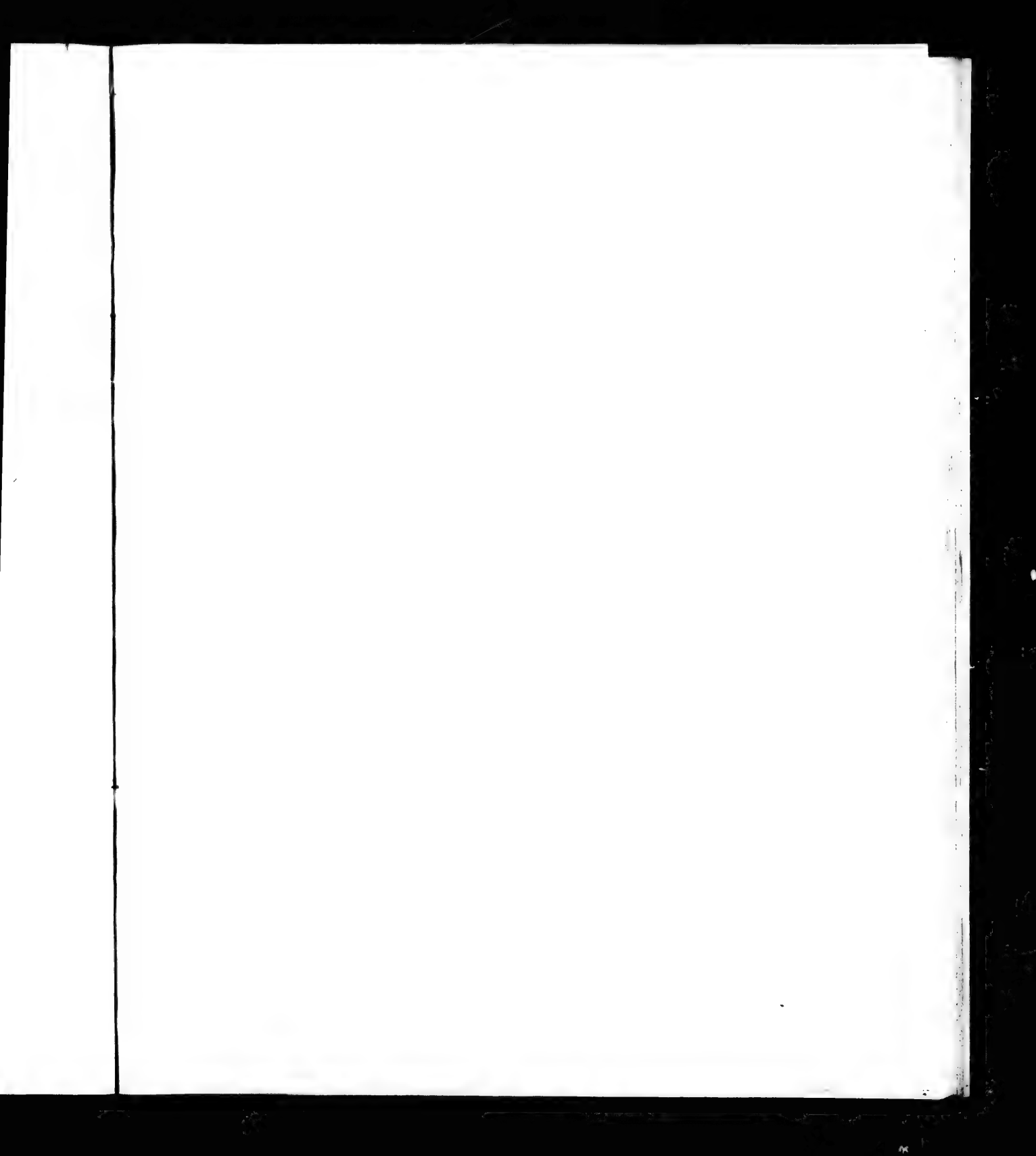
BERGER MEXICAIN .

Planche Treizième.

BERGER MEXICAIN.

D'immenses distances à franchir, et l'abondance des pâturages sur un sol vierge bien arrosé et échauffé par les rayons d'un soleil perpendiculaire, tout en créant la nécessité de multiplier les chevaux, ont aussi fourni les moyens de les nourrir facilement, et l'on peut avancer que l'Amérique, proportionnellement à sa population, compte plus de chevaux que l'Europe. Le manque de routes ayant rendu inutile l'éducation des chevaux de trait, les chevaux de selle ont eu le privilège de couvrir le pays, et d'exploiter cette nature prodigue; et depuis le riche propriétaire jusqu'à l'humble gardien de ses troupeaux, les Mexicains des campagnes ne se servent guère de leurs jambes, mais vaquent à leurs moindres affaires toujours montés sur leurs fidèles coursiers. Il est curieux de voir entrer journellement dans la capitale de nombreux troupeaux de moutons, guidés par deux ou trois bergers à cheval, qui de leurs longues chambrières atteignent les brebis qui s'écartent des autres et les poursuivent en décrivant mille détours si elles s'obstinent ou se refusent à suivre la route ou le sentier sur lequel on les pousse. La grande habitude des gens de la campagne de se tenir constamment à cheval, rend la cavalerie mexicaine supérieure à celle d'autres nations d'Europe, surtout dans une guerre de partis comme celle qu'elle a soutenue pour conquérir l'indépendance.







COSTUMES MEXICAINS.

Filisola Calabrais.

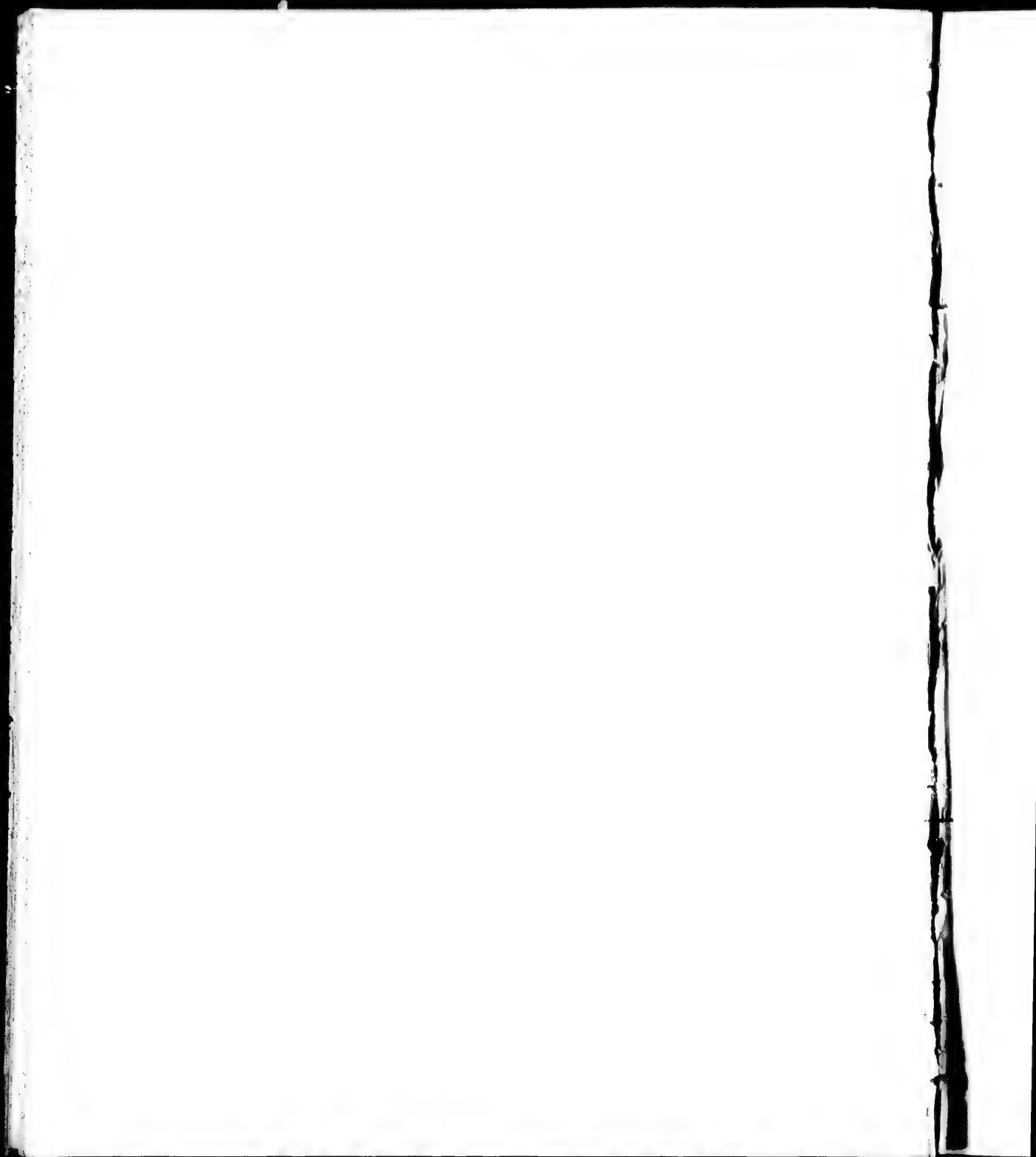
(Costume de soldat, appartenant au régiment de Mexico d'après l'original de 1828.)

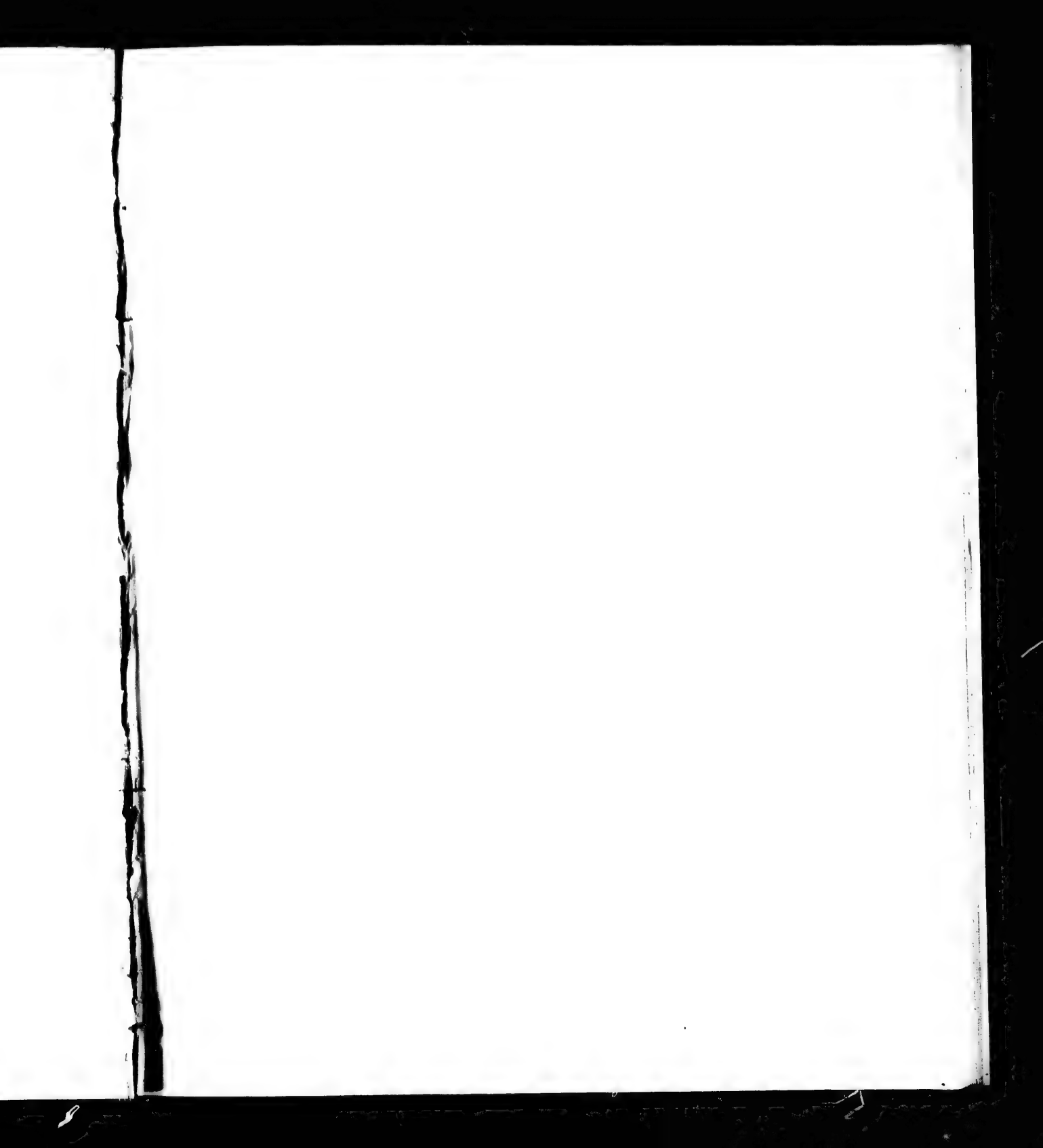
(Dessiné par M. de la Harpe, gravé par M. de la Harpe.)

Planche Quatorzième.

FILISOLA.

Si la France peut s'enorgueillir des Lafayette et l'Angleterre des Byron, qui ont offert le tribut de leurs bras et de leur vie à la cause de la liberté du Nouveau-Monde et de la Grèce, l'Italie aussi peut réclamer sa part de gloire dans ces honorables combats. Ses enfans épars sur différentes contrées du globe n'osant envisager le sort de leur malheureuse patrie, déçue pour le moment dans son espérance de ressaisir le sceptre national, ont cherché sous l'étendard de l'étranger la gloire ou la mort. Quelques-uns de ces élèves du siècle militaire de Napoléon ont offert leurs services au despotisme, mais la plus grande partie a trouvé sous les drapeaux de l'indépendance le terme d'une carrière orageuse. Un très-petit nombre a survécu au climat, aux fatigues, aux privations de toute espèce dans ces régions désertes de l'Amérique. Filisola, né sous le ciel ardent de la Calabre, est peut-être le seul Italien qui jouisse du prix de ses longs travaux. Entré fort jeune au service d'Espagne, après avoir fait les campagnes de la Péninsule contre les Français, il parvint au grade de lieutenant et fut envoyé après la paix au Mexique. Devenu capitaine il se distingua au commencement de l'insurrection par son courage et sa fermeté. Mais bientôt, appréciant la justice de la cause mexicaine, lorsqu'Iturbide était sur le point de succomber sous ses nombreux ennemis, il se déclara pour l'indépendance du Mexique et contribua avec la division qu'il commandait alors au triomphe définitif. Envoyé après cela à Guatemala qui voulait se détacher de la fédération mexicaine, il pacifia cette province par sa modération. Rappelé par le gouvernement à la capitale, il a été capitaine-général de l'État de Mexico, chéri des soldats et des citoyens, et père et protecteur de tous ses compatriotes que le hasard amène dans ces régions lointaines. La planche représente son costume de général de cavalerie.







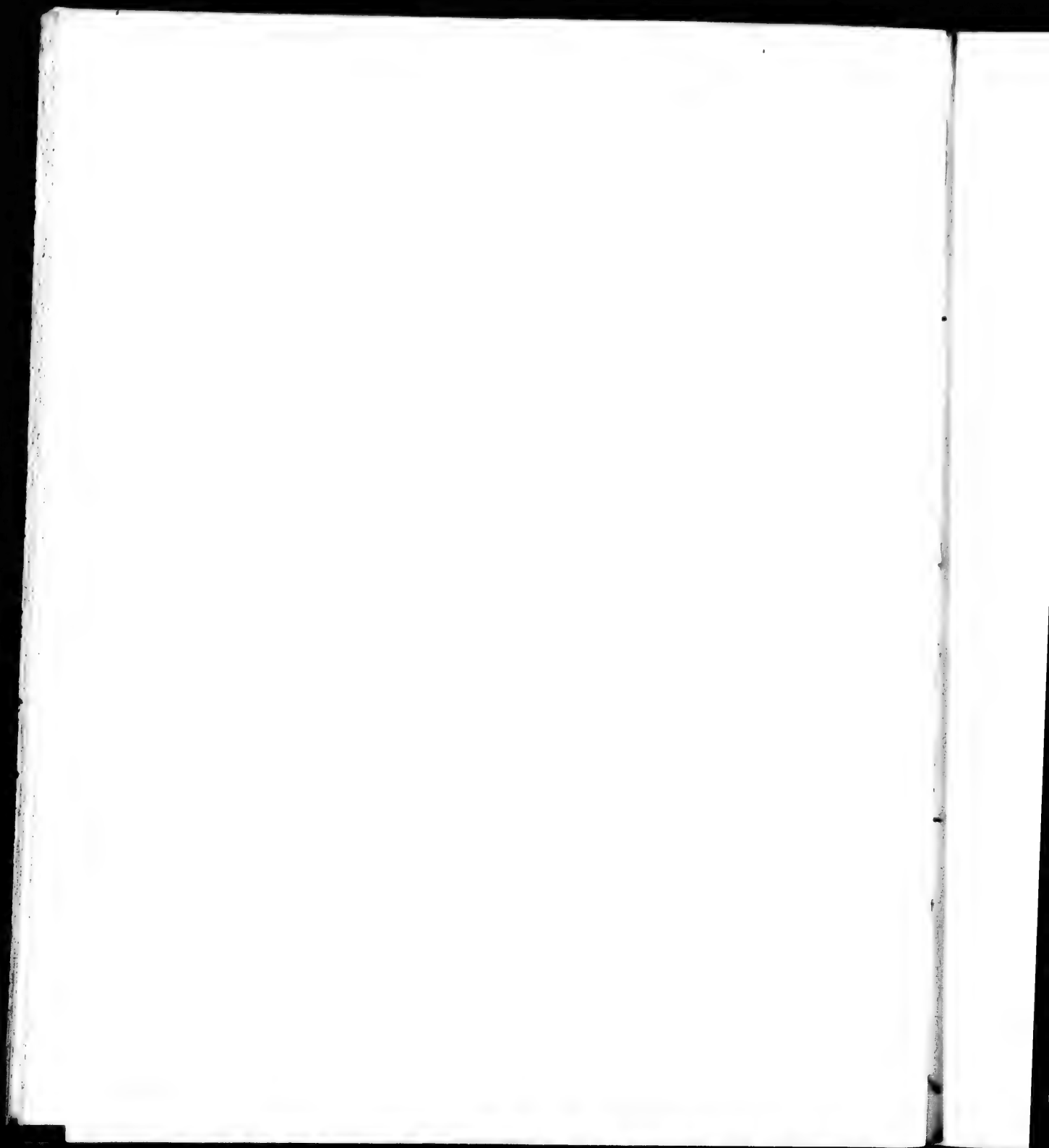
COSTUMES MEXICAINS.
Officier de Dragons.
Vieux costume

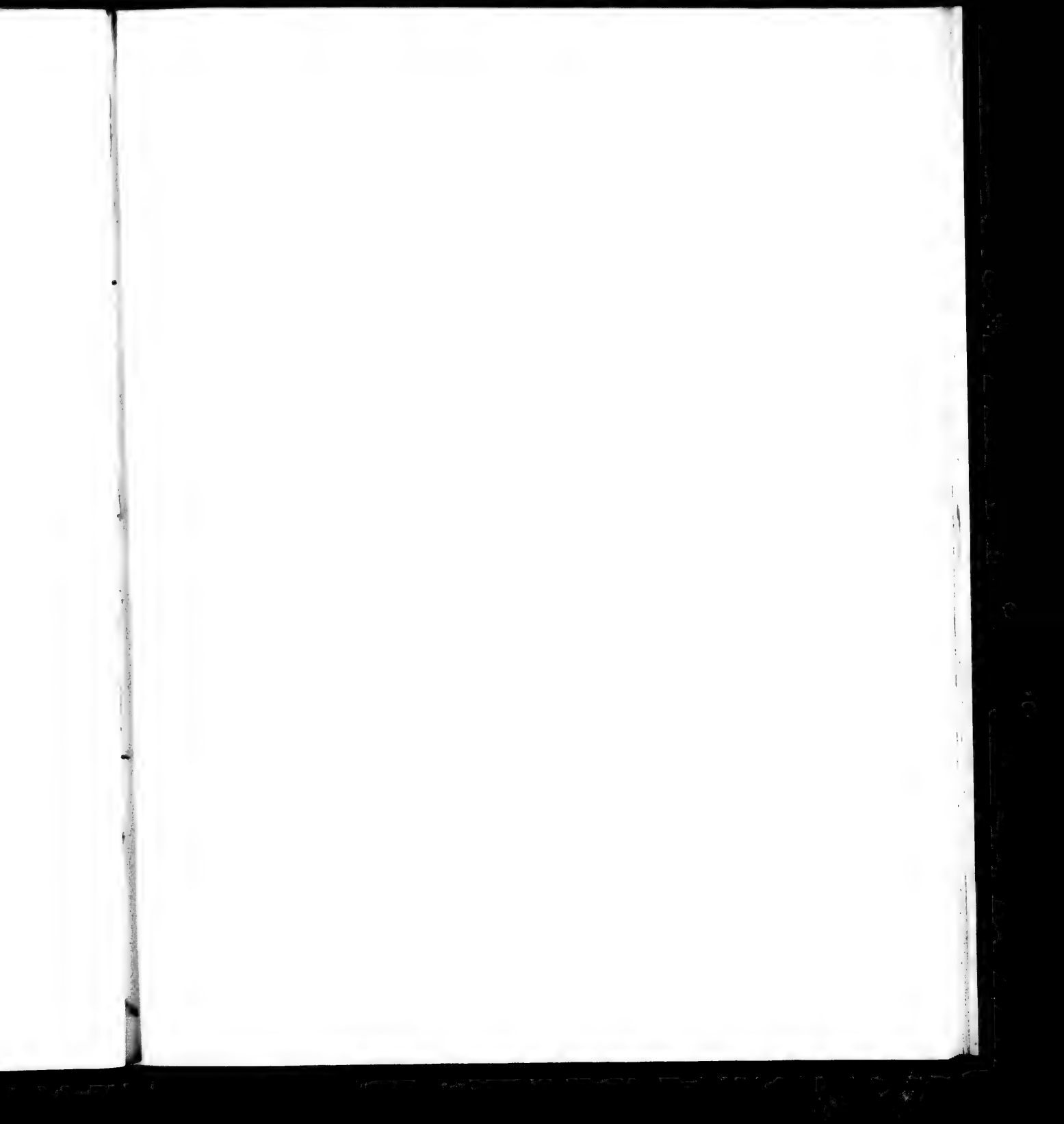
Planche Quinzième.

OFFICIER DE DRAGONS.

Un grand nombre de libéraux italiens ne sachant pas se résigner à vivre sous le despotisme se répandirent dans toutes les parties du globe, où ils crurent que la gloire et la liberté indivisibles dans leur esprit allaient encore leur sourire. Les bords de la Plata, les déserts de la Colombie, les coteaux du Péloponèse, les montagnes de la Catalogne ont reçu l'empreinte de leurs courses guerrières, ou celle de leurs ossements. * Le même esprit de liberté conquérante, le même sentiment d'indignation, d'espérance déçue, d'ambition trompée, de mécontentement politique a réuni aussi sous les mêmes drapeaux des hommes qui s'étaient battus dans des rangs opposés pendant plusieurs années. Beaucoup de ces hardis aventuriers périrent dans l'expédition du jeune Xavier Mina (*le véritable Mina*) qui au commencement d'une brillante carrière fut surpris et fusillé par les Espagnols. Malgré tous les genres de dangers, malgré les mille aspects que la mort a pris pour les surprendre, quelques-uns de ces braves existent encore dans l'armée mexicaine, et au service de la république à laquelle ils ont voué leurs connaissances militaires. La pl. ci-jointe est un croquis, d'après nature, du comte Stavoli de Parme, major de dragons au Mexique. Ce jeune homme, après avoir fait la campagne de Russie, comme officier dans le 26^{me} de chasseurs, rentré dans son pays, n'y retrouvant qu'amertume et humiliation, franchit les mers et alla se ranger sous les drapeaux des Indépendans. Iturbide remarqua son courage et sa force et le nomma capitaine dans sa garde. Après sa chute Stavoli soutint le parti démocratique contre les modérés et se défendit pendant trois jours avec 70 hommes qui lui étaient restés contre 2,000 avec lesquels le pouvoir exécutif l'assiégeait. Obligé de céder et condamné à mort, au moment d'être fusillé il dut sa grâce à sa jeune et intéressante épouse qui, se jetant aux pieds du congrès national, parvint à lui sauver la vie. Exilé à la Louisiane, il rentra après un changement de gouvernement, estimé de ses nouveaux concitoyens, et chéri de ses soldats.

* Dans la dernière guerre de la Catalogne, une centaine d'émigrés italiens périrent dans les journées de Lladó et de Llers les 15 et 16 septembre 1823, combattant contre les Français pour la défense de la constitution espagnole.







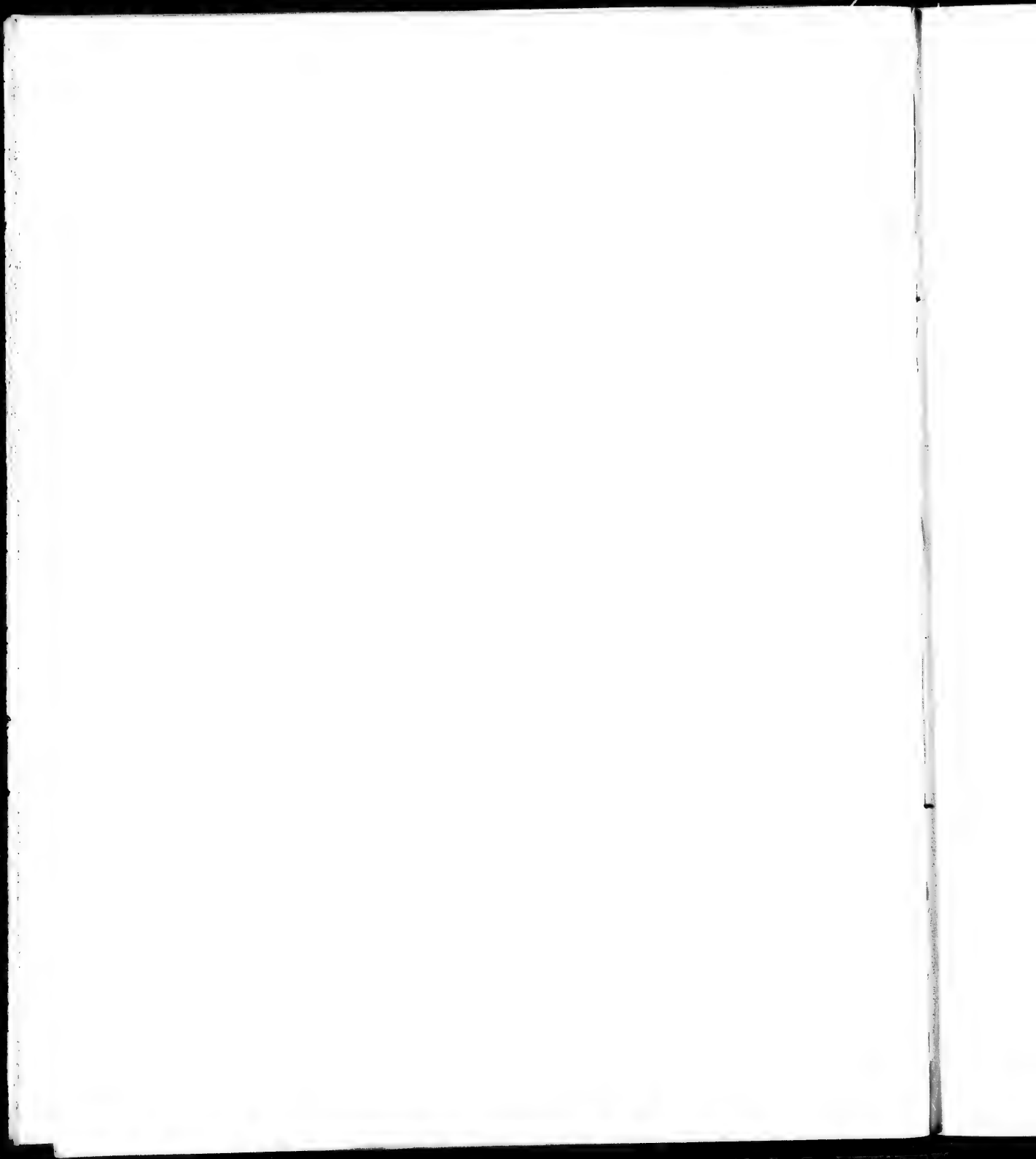
COSTUMES MEXICAINS.

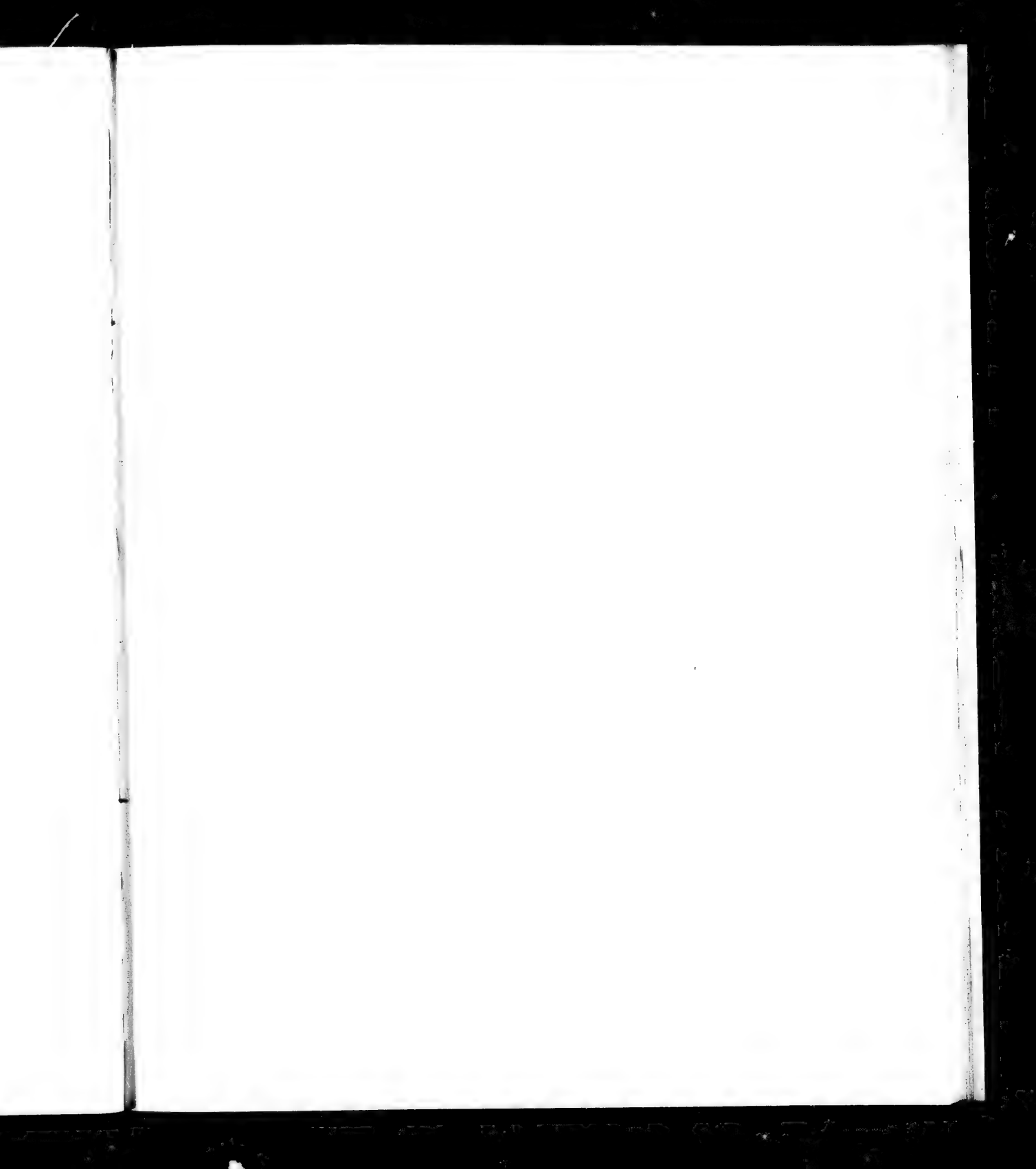
Manière de porter des mendiants pour exciter la pitié

Planche Seizième.

MENDIANT.

Un des fléaux dont le catholicisme a fait présent au Nouveau-Monde, est la mendicité. Le patronage que la misère et l'indigence trouvent dans la chaire des églises, en attachant un juste prix à la charité, en dirige mal l'emploi et popularise le métier de demander l'aumône d'une manière fort particulière, car le mendiant offrant l'occasion au riche de faire une œuvre méritoire, croit exercer une profession utile, celle de ne rien faire sur la terre, en aidant les autres à monter au ciel. Mexico, comme d'autres grandes villes de l'Europe, fourmille de pauvres importuns. Tantôt c'est une femme voilée au coin d'une rue, dont le nouveau-né, mort ou vivant, vrai ou postiche, est étendu à ses pieds. Tantôt c'est un vieillard qu'on traîne dans une brouette, pour attester sa paralysie, tantôt c'est un aveugle qu'on porte sur les épaules, ainsi que l'indique la planche ci-jointe. Quoique cet impôt trop multiplié ne parvienne à arracher qu'une faible offrande, cependant l'importunité, les couvens, les maisons des riches, etc., fournissent un ample revenu à un nombre très-considérable d'oisifs, et font pulluler cette vermine de la société, que les nations civilisées sont presque parvenues à extirper par des établissemens d'une sage et utile bienfaisance.







COSTUMES MEXICAINS.

Aguador. Porteur d'eau.

Costume de l'Etat de Yucatan.

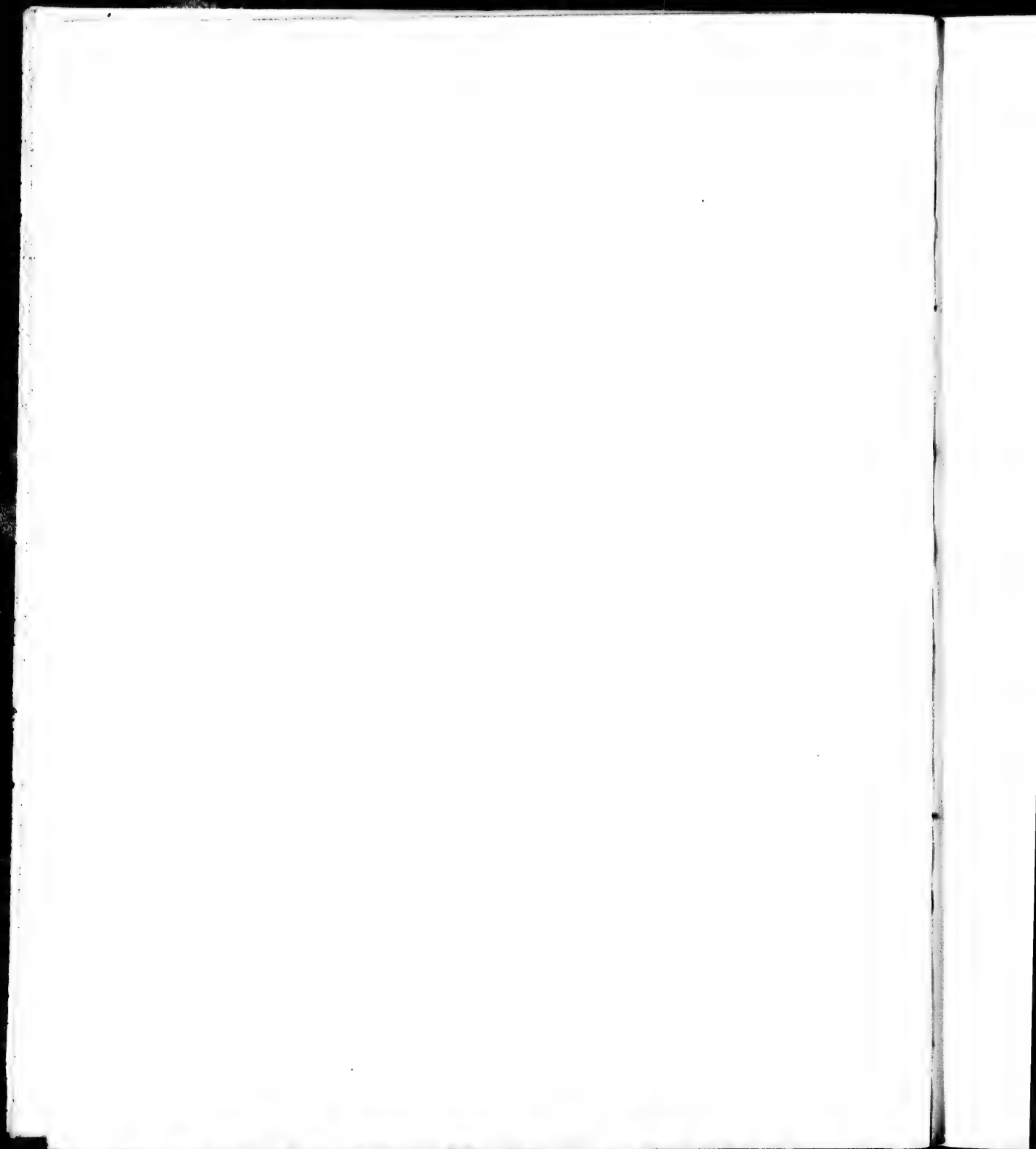
Collection de la Bibliothèque Nationale.

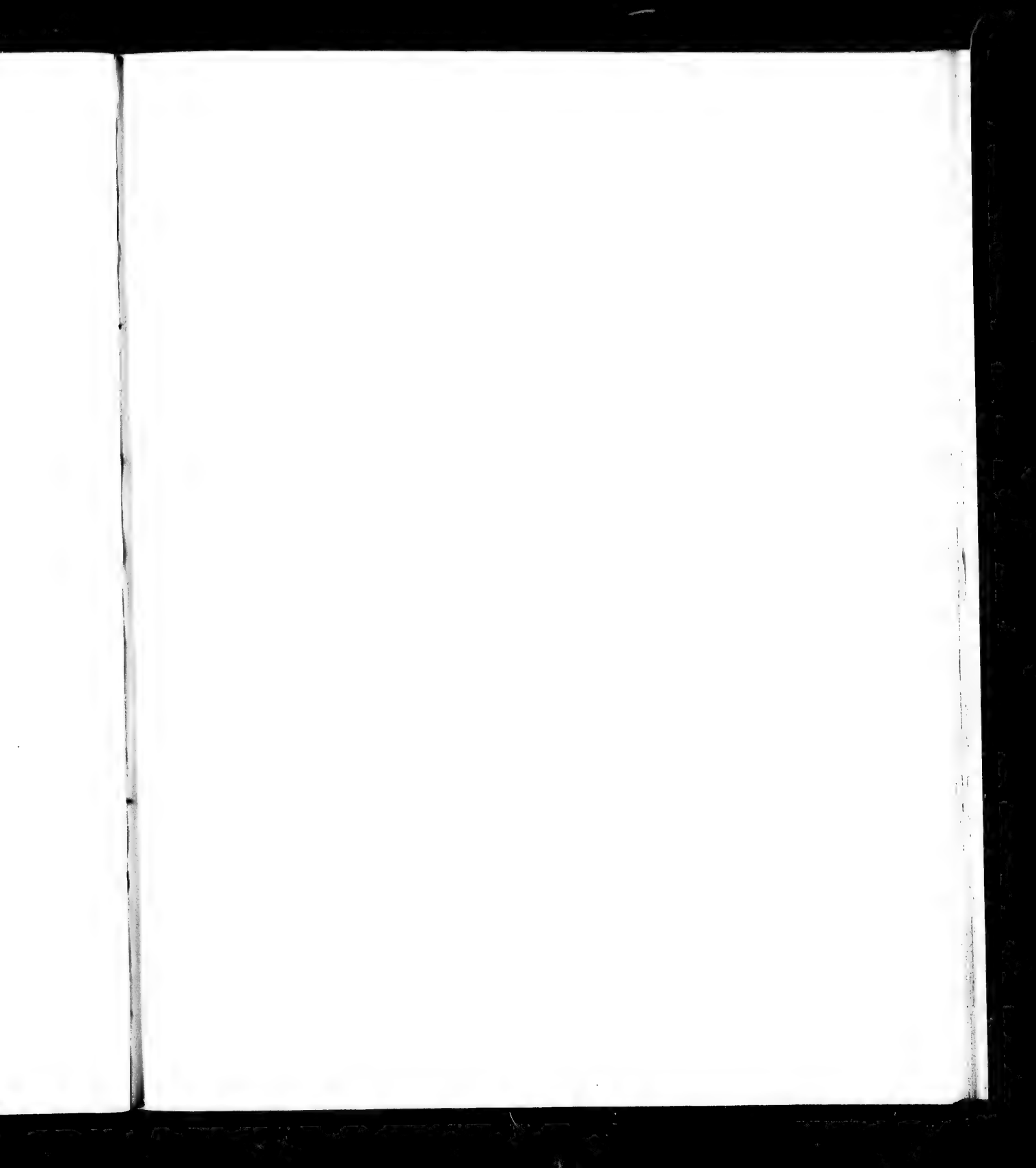
Planche Dix-Septième.

AGUADOR — PORTEUR D'EAU.

Tous les pays offrent quelques usages dont on ne sait pas se rendre raison, soit à cause de leur incommodité, soit à cause de leur bizarrerie. Le porteur d'eau du Mexique est un des objets qui frappent le plus les yeux de l'étranger : on a peine à concevoir comment, pour porter 50 livres d'eau, on n'ait trouvé d'autre moyen que de la mettre dans un vase de terre presque aussi pesant lui-même, et dont la forme sphéroïde concentre le fardeau sur un seul point. Ce vase, ne suffisant pas seul au besoin de chaque famille, et un poids si incommode ne pouvant être augmenté, une petite réserve supplémentaire contenue dans une cruche attachée à deux courroies croisées sur la tête et suspendues par devant, sert de contre-poids au premier fardeau; les balancemens de cette seconde cruche sont empêchés par le tablier qui l'assujétit au moyen d'un crochet. L'aguador ainsi bâillonné ou encadré dans ses doubles courroies, marche droit devant lui, sans pouvoir se permettre le moindre mouvement de tête, et apporte le liquide chez sa pratique; un demi-réal est le prix de sa course; mais s'il travaille la journée entière il gagne de quatre à cinq francs par jour.

Les courroies qui se croisent sur sa tête l'empêchant de porter un chapeau, l'aguador est le seul être au Mexique qui porte une casquette.







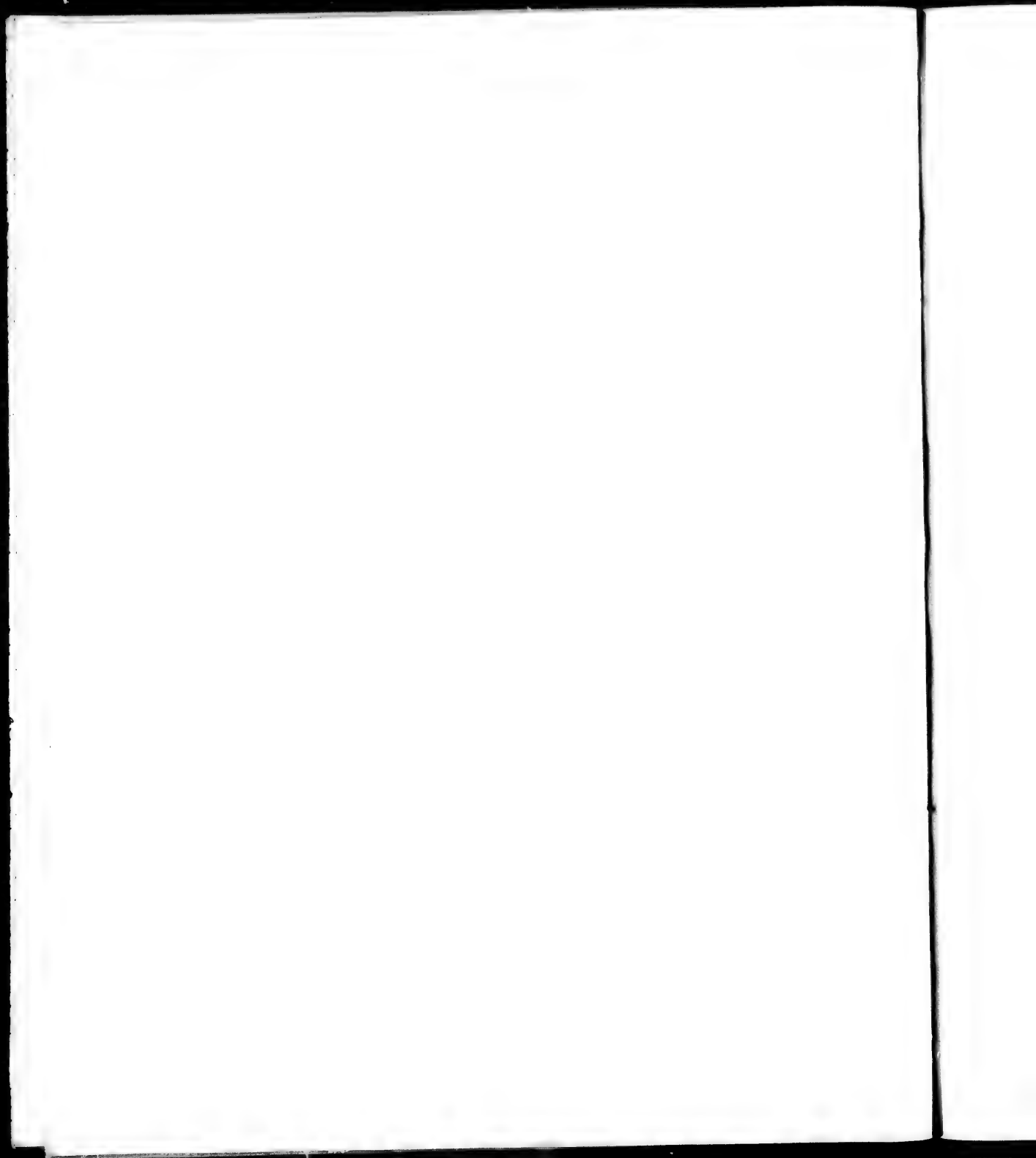
COSTUMES MEXICAINS.
Moine de la Merced en voyage.

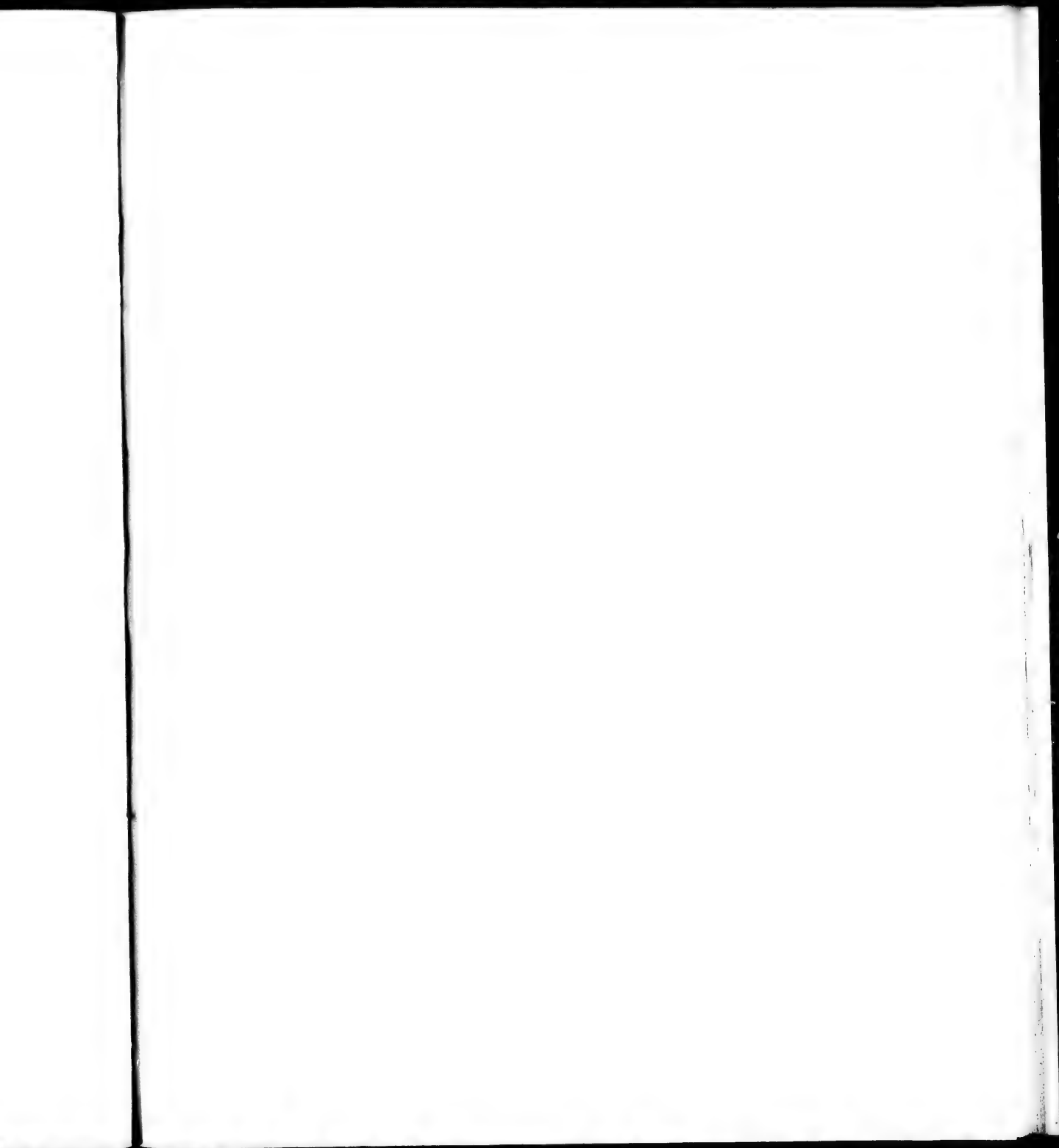
Engraving by J. B. de la Roche, after a drawing by M. de la Roche, 1840.

Planche Dix-Huitième.

MOINE DE LA MERCED A CHEVAL.

Aucun ordre religieux ne s'est tant multiplié en Espagne et en Amérique, si on en excepte les Franciscains, que les moines de la Merced institués pour délivrer de l'esclavage les chrétiens qui tombaient au pouvoir des infidèles. Richement dotés pour ce pieux objet, ils ont cessé de s'occuper des esclaves, ainsi que les Bénédictins de cultiver la terre; mais ils n'ont pas cessé de jouir de leurs rentes. Cette planche représente un procureur de l'ordre, allant visiter une des nombreuses propriétés de la communauté. Qu'on ne s'étonne point si on lui voit un sabre dessous l'habit religieux. On n'entreprend jamais un voyage hors des portes de la capitale sans avoir la précaution de s'armer. L'état religieux n'en dispense pas non plus. Les routes sont souvent infestées de voleurs, qui malgré leurs scapulaires et leurs chapelets portent une main sacrilège sur les ministres de l'autel, persuadés qu'un collecteur d'un couvent n'a pas le gousset vide. Si cependant il a le bonheur d'échapper aux sinistres rencontres des voleurs de grand chemin, il n'évitera pas l'importunité des mendiants, qui des environs de l'abbaye le reconnaissent à son costume blanc, et se portent sur son passage. Qu'il ne s'en plaigne pas cependant; la mendicité est comme une herbe parasite qui entoure les murailles des couvens desquels elle recoit l'aliment. Les Mexicains conservent encore ces formes d'harnachemens en usage au temps de la conquête. Une cloche de cuir brodé, ciselé, garni d'une frange de chaînes d'acier, couvre les hanches et la croupe du cheval dont les mouvemens se trouvent gênés par là. Les fortes averses du tropique, et les insectes incommodes expliquent peut-être la continuité de l'usage d'un si lourd appareil.





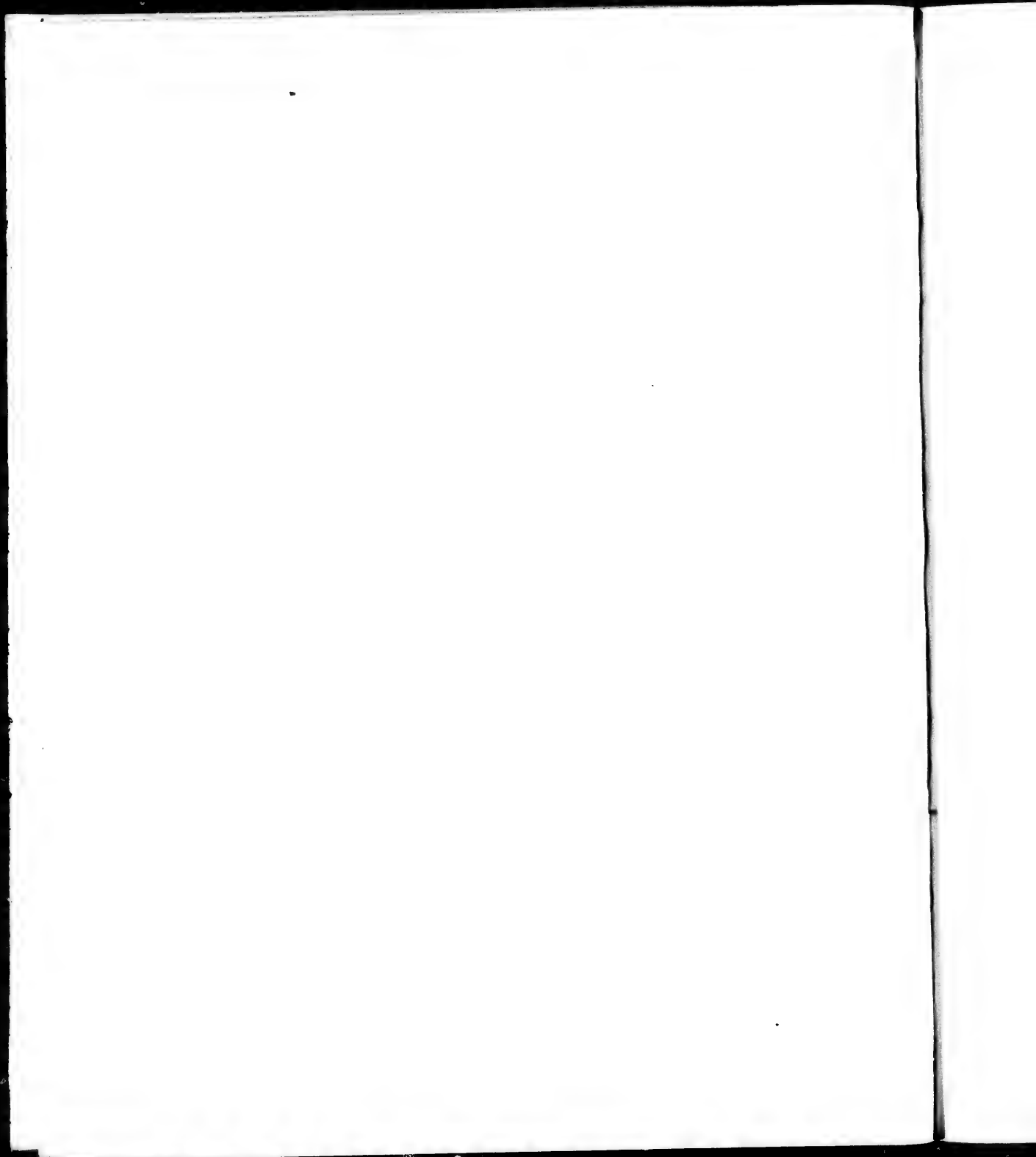


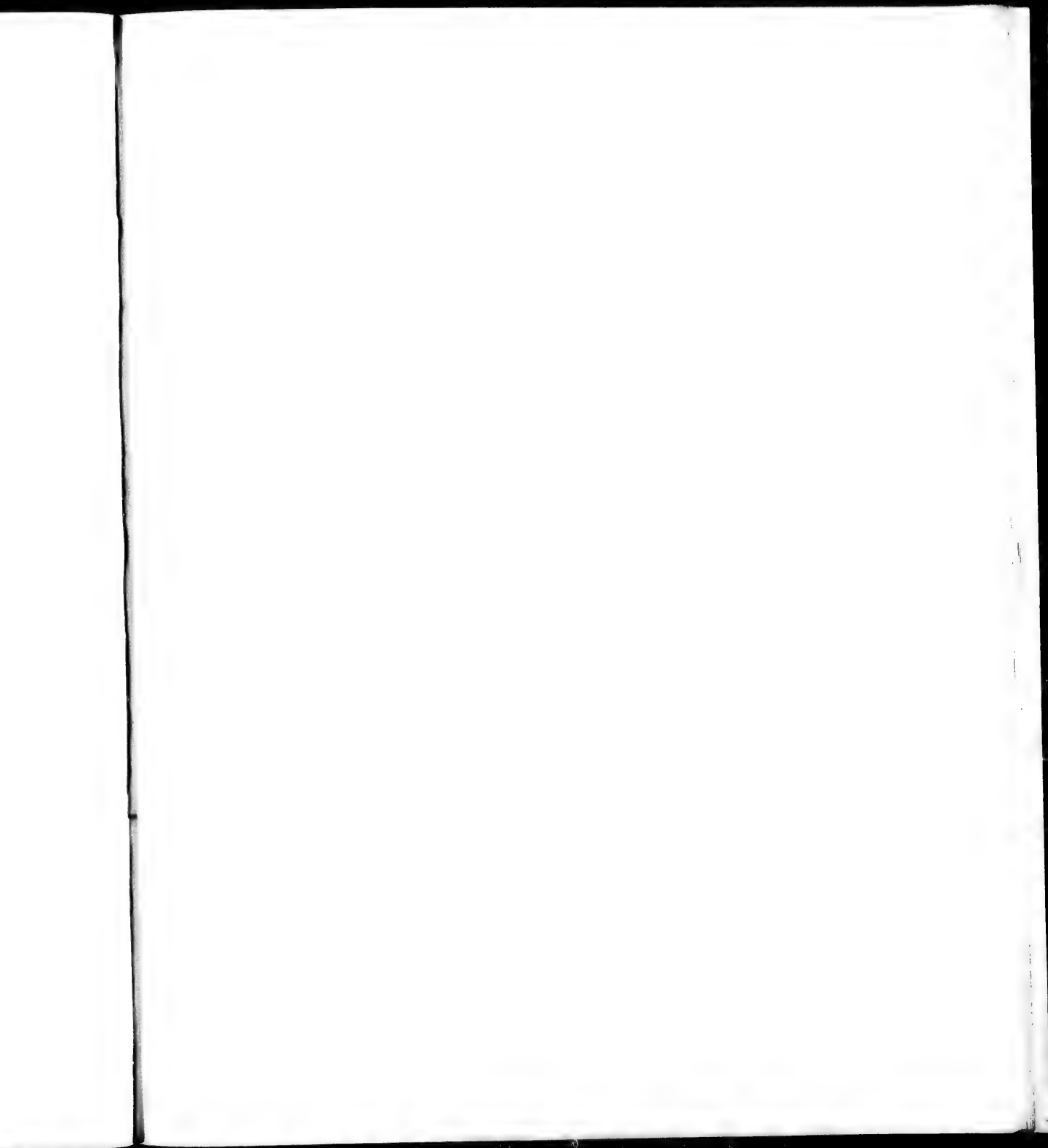
Fantassin en grande tenue.
Nouvel costume

Planche Dix-Neuvième.

SOLDAT DE LIGNE EN GRANDE TENUE.

Ce fut vers la fin de 1826, que le ministre de la guerre, Gomez Pedraza, put faire manœuvrer sur la place d'armes de Mexico, le premier bataillon complètement armé et équipé selon le goût moderne européen. On n'a fait de changement que dans les épaulettes, qui descendent et embrassent la jointure de l'épaule au bras. Le schako porte sur le fond les couleurs nationales et le pantalon est toujours de toile, car le drap est inutile dans un pays qui n'a pas d'hiver. Comme la population est composée d'Indigènes et de Créoles, ces derniers, se rappelant que leurs ancêtres avaient conquis le pays à l'aide de ces chevaux, que les Indiens effrayés croyaient être un monstre intelligent, homme et quadrupède à la fois, ont conservé une grande prédilection pour ces puissans alliés, et le Créole est aussi bon cavalier qu'il est mauvais fantassin. Les Indiens, au contraire, soit répugnance, crainte ou maladresse, ne se permettent pas même de chevaucher l'humble bourrique, mais n'en sont que plus infatigables dans les marches pédestres. Leur force de continuité dans celles-ci tient du prodige; il y a, dit-on, tel Indien qui parcourt quarante lieues dans un jour; tel autre qui, chargé d'un fardeau très-pesant, marche toute la journée au petit trot; tel guide qui fatigue les cavaliers et les chevaux, quand même ils se relayent. Quoiqu'il puisse y avoir de l'exagération dans ces prouesses, les Indiens, par la nature de leur sol, par leur sobriété et leur conformation, sont essentiellement bons marcheurs, et un ministre de la guerre, tel que le ministre d'alors, doué de génie et de persévérance, trouvera dans la nation mexicaine les deux élémens propres à faire une excellente armée: cavalerie et infanterie.







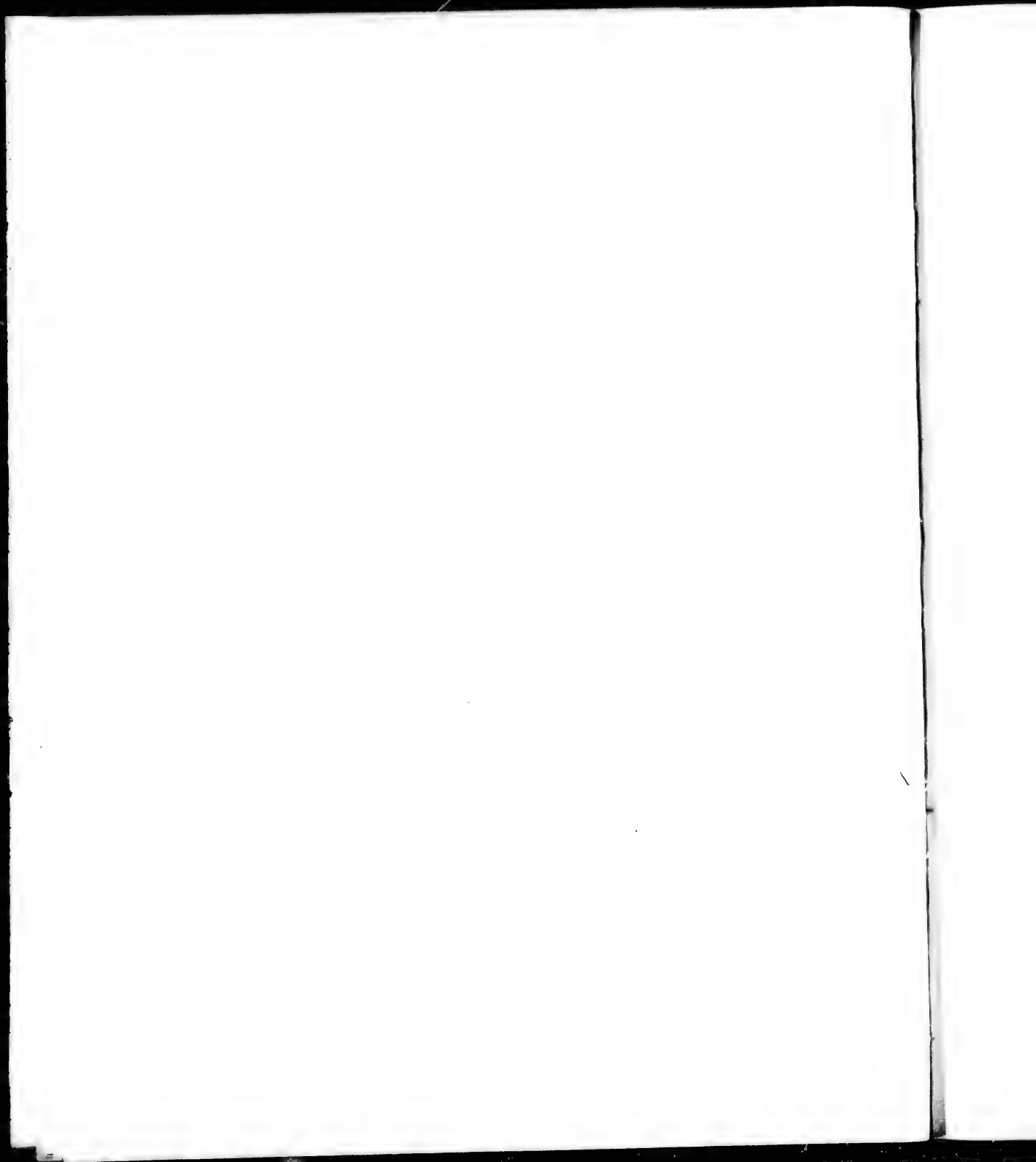
Sereno

Washington & Mexico

Planche Vingtième.

SERENO - WATCHMAN.

Les longs crépuscules de nos étés, les courtes journées de nos hivers sont inconnus au Mexique placé au delà du Tropique. La lumière et les ténèbres se partagent presque également les jours, et lorsque six heures du soir sonnent, que le bronze des églises annonce l'instant de la prière, et que les Mexicains découvrent leur tête avec dévotion, de tous les quartiers de la ville les Serenos se rendent à l'hôtel de la municipalité, et rangés en bataille présentent un front de cent lanternes au moins pour passer à l'inspection de leurs chefs et en recevoir les instructions. Leur mission comme celle des watchman de Londres est celle de crier l'heure et d'annoncer le bon ou mauvais temps, de donner l'alarme en cas d'incendie, d'accompagner chez eux les étrangers égarés ou ceux à qui l'ivresse a fait perdre la raison, enfin d'arrêter ceux qui troubleraient la paix publique et de les amener au corps de garde jusqu'à plus ample information. On ne peut nier que l'institution ne soit bonne et digne d'être adoptée dans les pays où elle manque. Le Sereno de Mexico, pour conserver même dans son ministère une teinte religieuse, prélude par un lugubre *Alabado sea Dios y nuestra Señora de Guadalupe* (Dieu soit loué et Notre-Dame de Guadalupe) à l'annonce de l'heure et du temps qu'il va signaler. Sa voix monotone retentit dans le silence de la nuit, et le philosophe pourrait calculer que d'effets divers ce réveil produit selon qu'elle pénètre dans l'alcôve de l'ambitieux prêt à conspirer contre la patrie, de l'avide négociant dont les trésors remplissent le cœur de remords et de soucis, et du couple heureux qui s'est endormi dans l'ivresse du bonheur. Une hallebarde est l'arme ostensible des Serenos de Mexico, et pour mieux assurer leur propre défense, ils sont obligés d'en avoir d'autres d'un effet plus sûr, ainsi qu'un chien, fidèle explorateur de tout danger nocturne. Voyez la pl. 25.





COSTUMES MEXICAINS.

Marchand d'Outres à Pulque

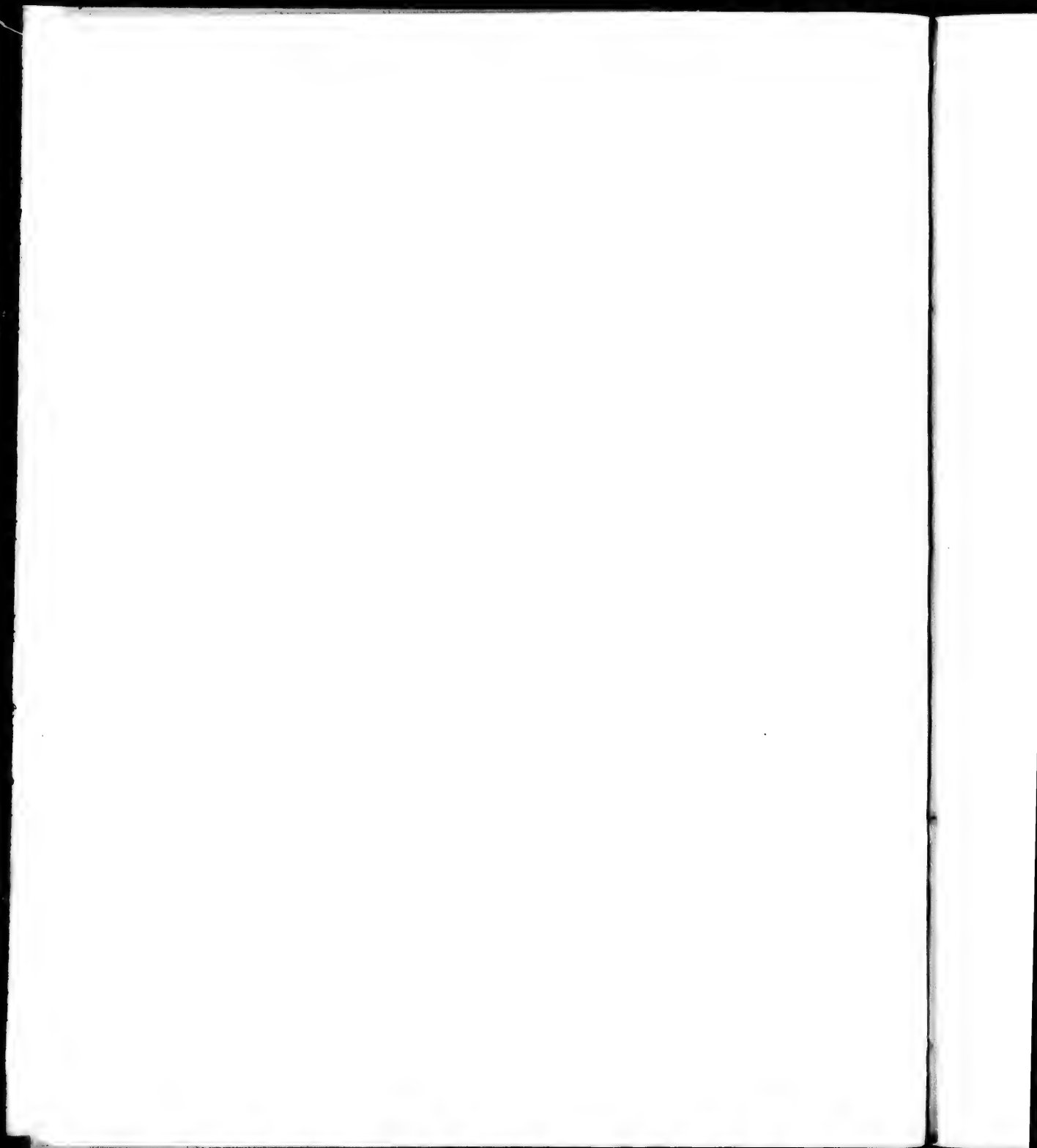
Costume Mexicain, d'après des notes

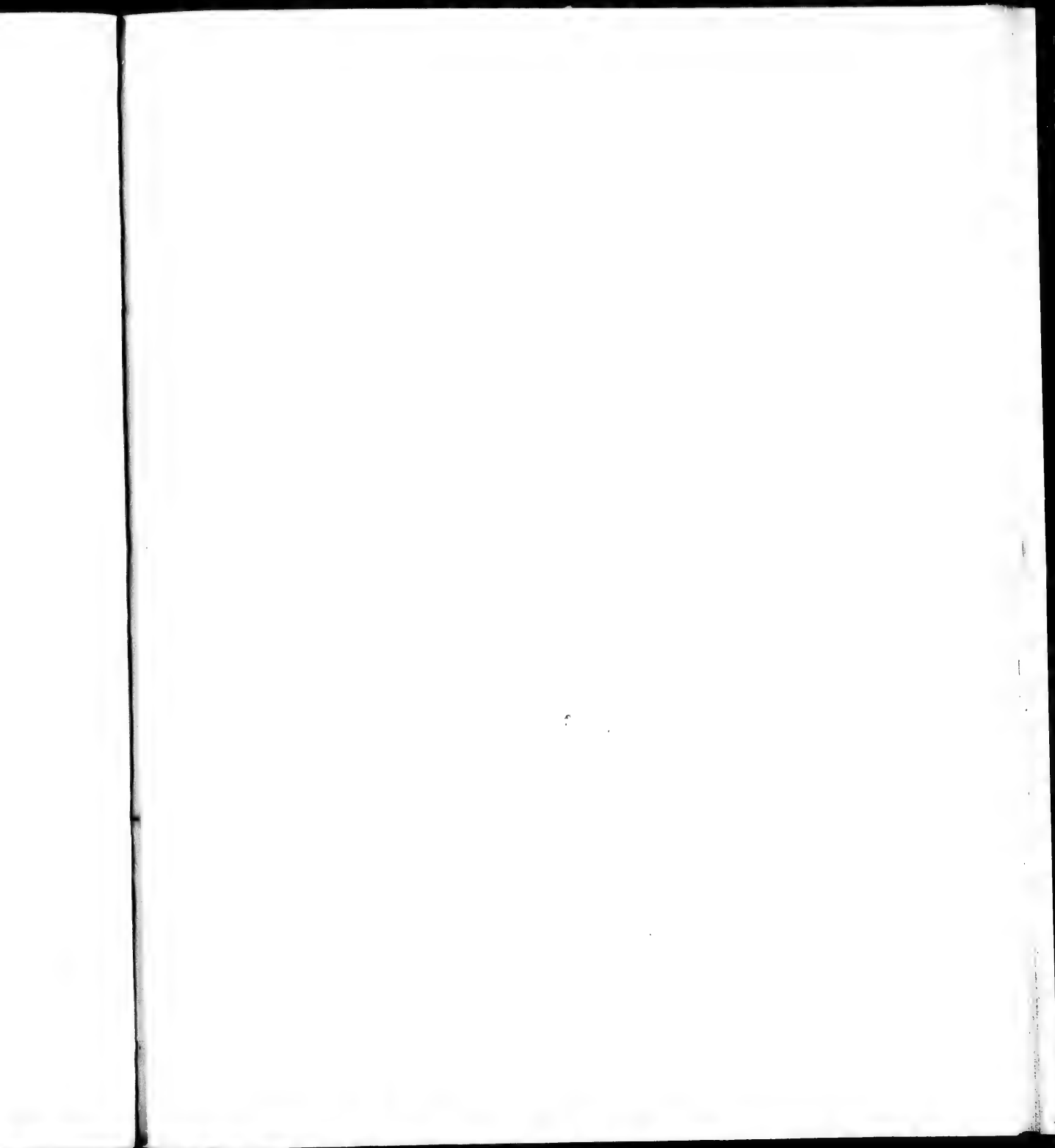
Planche Vingt-Unième.

MARCHAND D'OUTRES.

Il est difficile de voir un tableau plus animé que celui qu'offre un marché de Mexico. La ville n'est pas riche en boutiques ; la plus grande partie des choses nécessaires à la vie, alimens, fruits, objets d'habillement, de chaussure et autres, sont apportés journellement par les Indiens des environs, et étalés sur le marché ou proménés dans les lieux publics. Ces marchés ressemblent assez aux bazars d'Orient. Les femmes, assises ou accroupies auprès de leurs marchandises, invitent les passans à faire des emplettes. Ici l'on voit la marchande de souliers à côté de celle de ciseaux, là un revendeur de mouchoirs près d'une bouquetière. Poterie, verrerie, toiles, viande, légumes, beurre, graisse, tout se trouve pêle-mêle dans une enceinte resserree. Au milieu de ce labyrinthe de gens, de banes, de denrées différentes, circulent les revendeurs de cigares, d'amadou, de chapelets, de bonbons, de canards, et de têtes de veau rôties ; mais celui qui se fait remarquer davantage, c'est l'Indien chargé d'outres pleines de vent, pour servir au pulque ou au vin. Quelquefois quand sa tête est cachée dans l'énorme volume dont il est entouré, on dirait que c'est quelque animal difforme qui parcourt les rues et s'ouvre un chemin parmi la multitude. Les Mexicains ne connaissent pas encore très-bien le tannage des cuirs et des pelleteries à l'usage de la chaussure et de la sellerie, mais en revanche ils savent donner beaucoup de souplesse au chamois, au daim et autres peaux, dont ils confectionnent des pantalons, des gilets, etc. Les peaux de boues aussi, dont on voit le dessin, sont assez bien apprêtées et cousues pour ne pas laisser suinter les liquides ; mais elles ne le sont pas assez pour ne pas communiquer, au vin surtout, cette odeur désagréable qui est si commune en Espagne.

Le fond de la planche ci-jointe représente une cabane indienne, entourée d'une palissade végétale de cette espèce de Nopal, que les Français appellent tuyaux d'orgue, par sa ressemblance avec les tuyaux de cet instrument. Cette plante sans branches et sans feuilles est très-commune au Mexique, où elle sert à entourer les habitations. Son fruit est de beaucoup inférieur à celui du Nopal, la tuna (figue d'Inde).







COSTUMES MEXICAINS.

Un homme travaillant dans un champ. — Femme, se sent assise sur le sol.

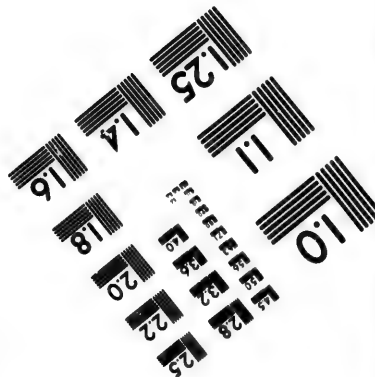
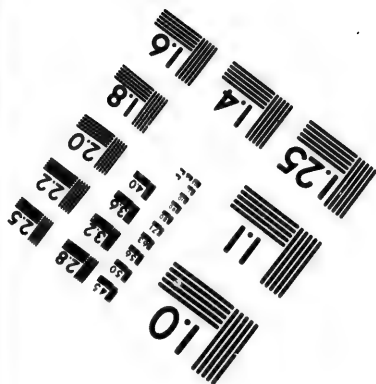
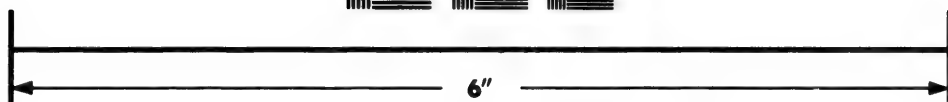
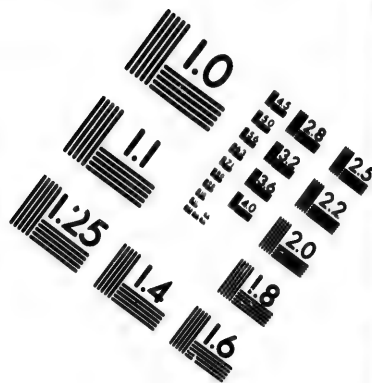
Source: L'Enfer de l'Espagne, par le docteur Ruyter, Amsterdam, 1789.

Planche Vingt-Deuxième.

NÈGRE ÉTENDU DANS SON HAMAC.

Ce n'est pas seulement en Europe qu'il y a des maris qui battent leurs femmes ; il y en a partout ; ce n'est pas un trait caractéristique d'aucune nation. Le fort est toujours tenté d'abuser de sa supériorité sur le faible. La passion détermine un acte de violence, cela n'est pas bien, mais c'est dans la nature. Ceci cependant offre un caractère particulier et local c'est la femme russe qui, quand son mari ne la bat pas, et croit n'en plus être aimé, c'est le neveu qui, se balançant mollement dans son hamac de feuilles d'aloès, se promène d'un long fouet pour réveiller l'activité de sa compagne pour qui il réserve toutes les peines du ménage. Il est vrai que tous les nègres n'en agissent pas ainsi, mais un ou deux qu'on en ait remarqués donnent le droit à un observateur d'en tirer des conséquences importantes et de les consigner dans la description d'une contrée. Rien ne fait plus d'honneur à l'époque actuelle que le triomphe presque complet qu'elle vient d'obtenir pour les droits de l'humanité outragée dans l'infâme trafic des nègres. Cependant si le blanc ne doit pas s'arroger le droit de vendre ses semblables comme un vil bétail et de les condamner à l'esclavage et au fouet, il faudrait aussi qu'il se servit de sa supériorité pour empêcher que le nègre libéré n'abusât pas d'un bienfait qu'il vient de recouvrer, et qu'abandonnant la culture de ses champs, il créât des déserts sur les pas de la civilisation, ni que la malheureuse négresse essayât de son époux ces rigueurs auxquelles il vient d'échapper. Cela n'est pourtant que trop vrai. Soit à la Jamaïque, soit à Saint-Domingue, soit sur la côte du Mexique, les nègres généralement ne se montrent pas trop dignes de la noble égalité à laquelle on les élève. Leur paresse, leurs champs incultes, leur misère, ont fourni aux antagonistes de leur émancipation, des points de comparaison avec le bien-être des nègres esclaves de la Jamaïque, de la Havane et de la Louisiane. Devons-nous chercher le motif de ces différences dans des causes factices, accidentelles, historiques, dans les lois, dans la religion, ou bien existe-t-il dans l'espèce humaine des conformations incapables de s'élever au sommet de la civilisation, destinées à ramper dans la sphère de la médiocrité, et pour qui la tutelle et la dépendance soient des nécessités ? Ce n'est pas dans cette page que l'on peut résoudre de si hautes questions, mais il est toujours bon de les poser.



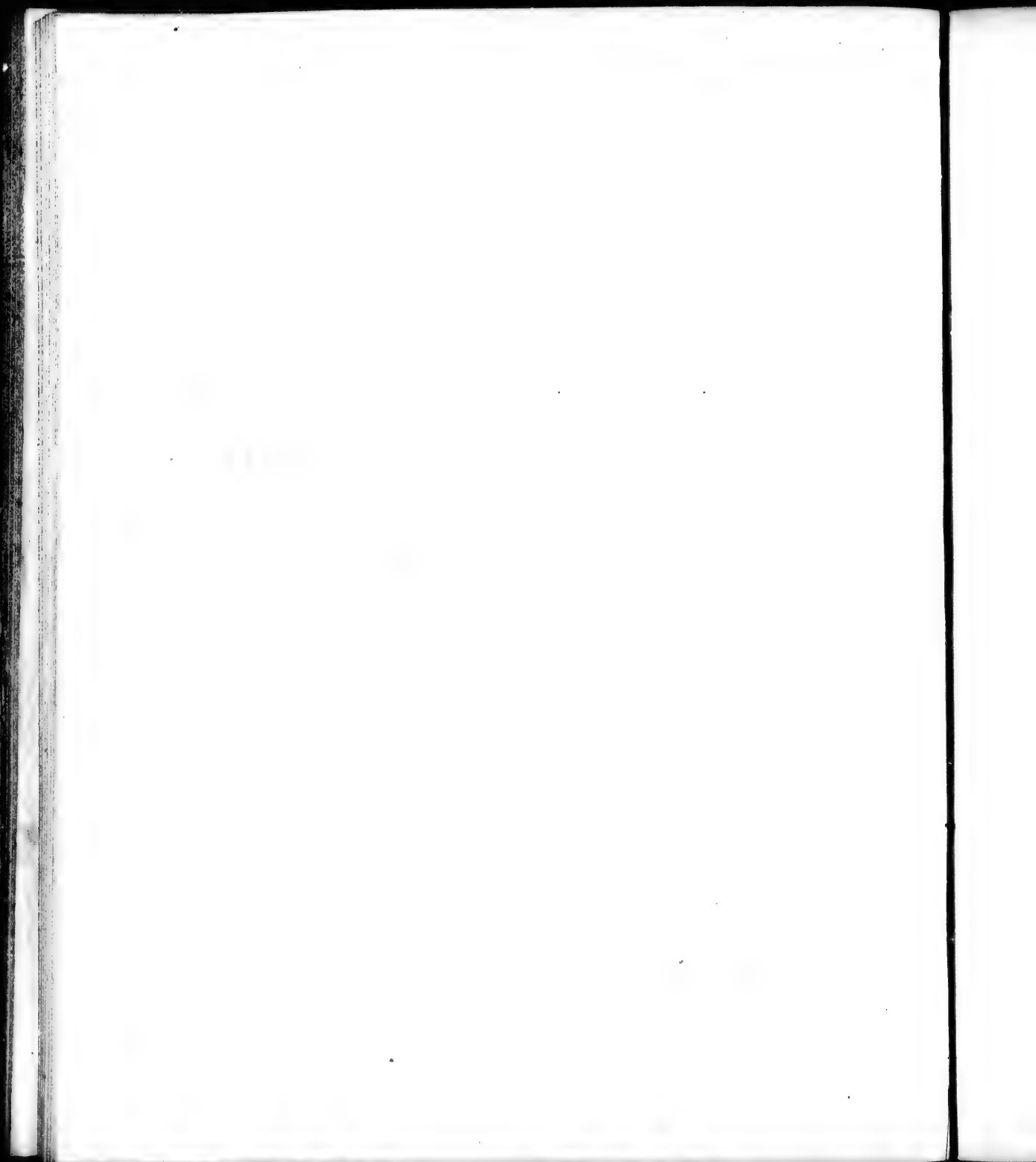


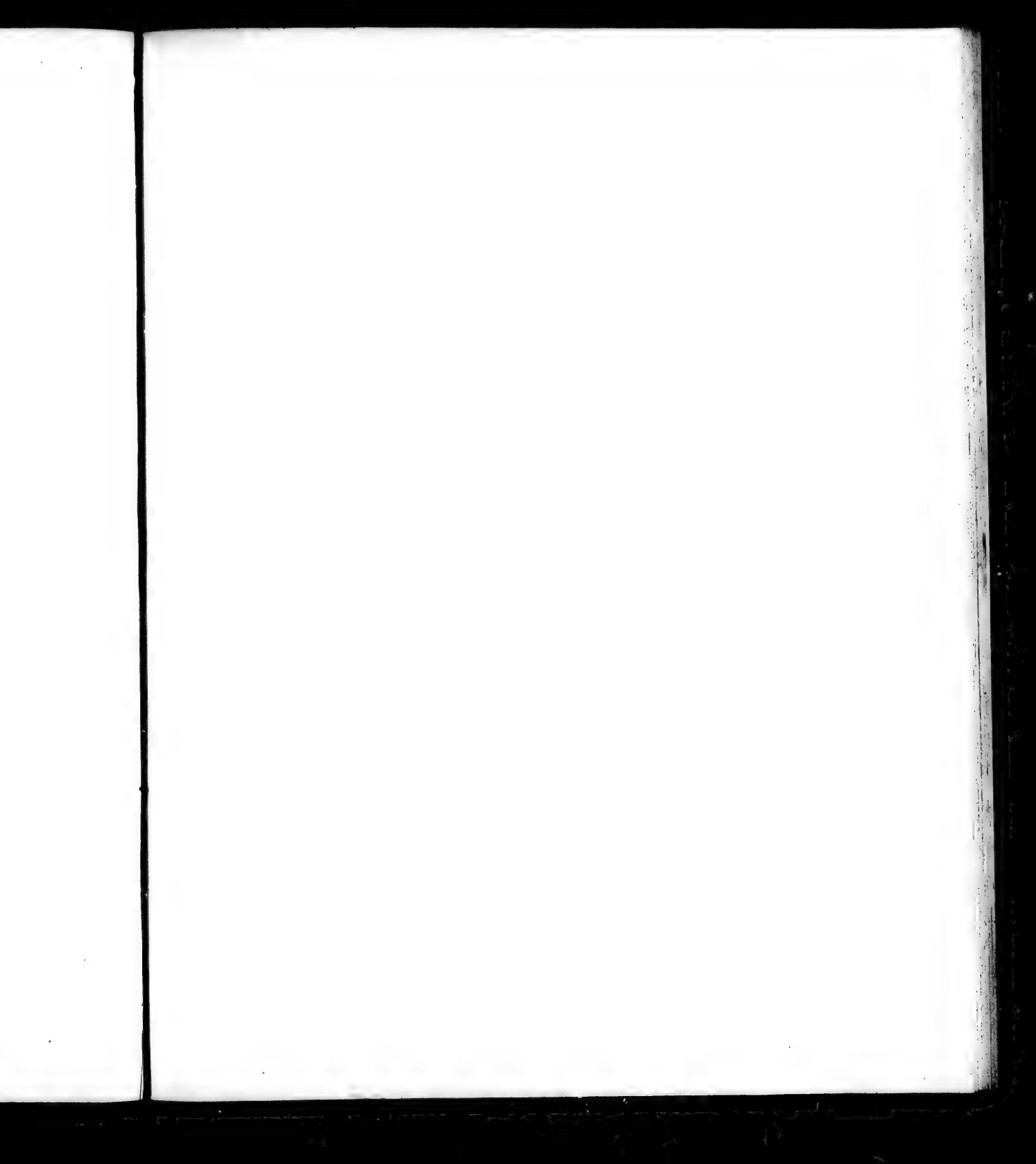
Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25







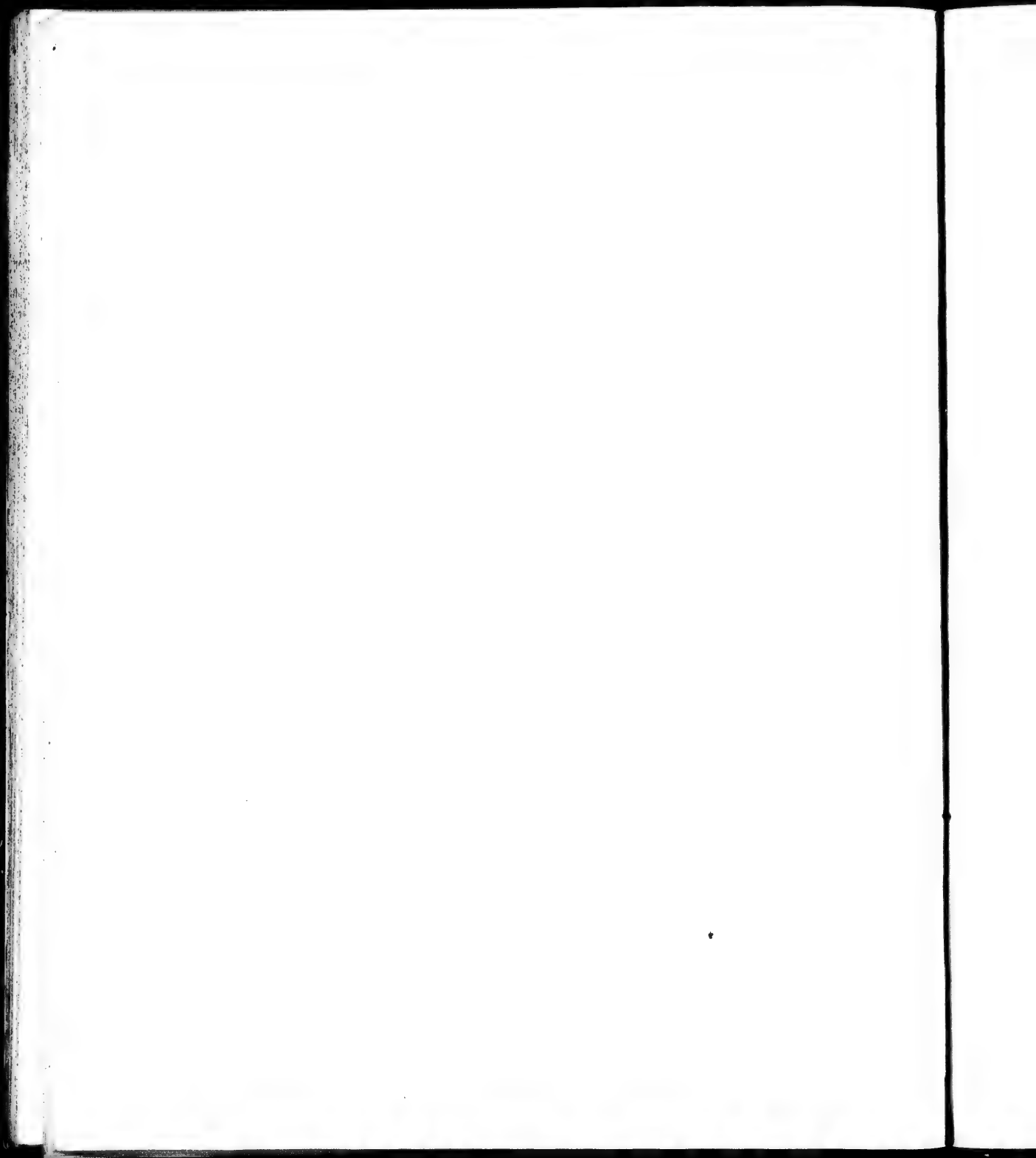
COSTUMES MEXICAINS.
Manière de voyager des Dames au Mexique
Amas de Ayia en cuivre-sellé de pour se porter

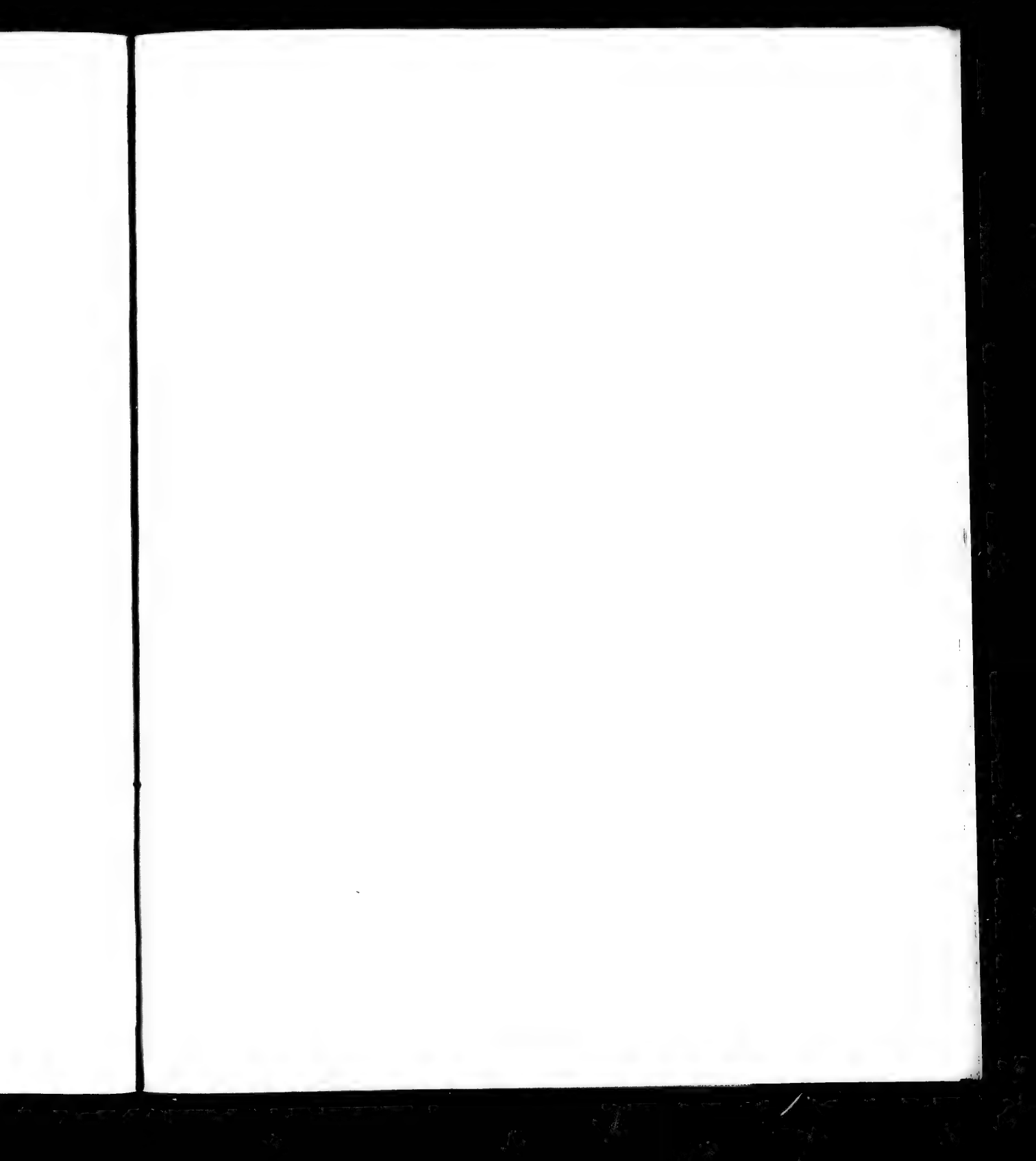
Engraving of the costumes of the women of Mexico, showing the manner of traveling.

Planche Vingt-Troisième.

JEUNE FEMME A CHEVAL AVEC UN CAVALIER.

L'absence de routes rend l'usage des chevaux plus commun au Mexique qu'en Europe. Combien de fois ne voit-on pas de jeunes et délicates Anglaises entreprendre à cheval le voyage de Vera-Cruz à Mexico, et soutenir avec courage les privations d'une route qui est loin d'offrir les *conforts* qu'elles sont habituées à trouver sur les chemins d'Angleterre. Quant aux gens du pays, ceux qui n'ont le moyen que de nourrir un seul cheval, s'ils sont deux, y remédient en y montant ensemble. Les dames surtout, soit crainte, soit inexpérience, préfèrent s'asseoir sur la selle tandis que le cavalier, à califourchon par derrière, dirige les mouvemens du cheval. Les selles d'ordinaire ont une pièce rapportée, qui sert de siège à celui qui monte en croupe. Ainsi l'on voit sur le même bidet la mère et son fils, la femme et son mari, la jeune fille et son amant, passant la main autour de sa taille pour l'empêcher de tomber; et cela pendant plusieurs lieues, sans causer de scandale, car c'est l'usage, et cet usage-là en vaut bien un autre. Ce qui fait de la peine aux Européens, c'est de voir ces pauvres chevaux, qui ne sont pas des plus forts, surchargés d'un double fardeau, entreprendre de longues courses, cachés sous d'énormes harnachemens. Cette planche représente le costume d'un couple de riches campagnards. Le manteau de la jeune dame est le même qu'on a vu dans la planche I^{re}, espèce de tunique hermaphrodite qui fait prendre quelquefois le quiproquo lorsqu'il couvre quelque Virago aux traits basanés et masculins. Celui du cavalier s'appelle Jorongo. C'est une pièce de laine oblongue avec un trou au milieu pour passer la tête, elle est tissée à carreaux et à flammes de diverses couleurs éclatantes; on la fabrique principalement à la Puebla de los Angeles.







Hidalgo.

Cure des Dolores dans costume de guerre, proclamant l'indépendance des Mexicains contre les Espagnols.

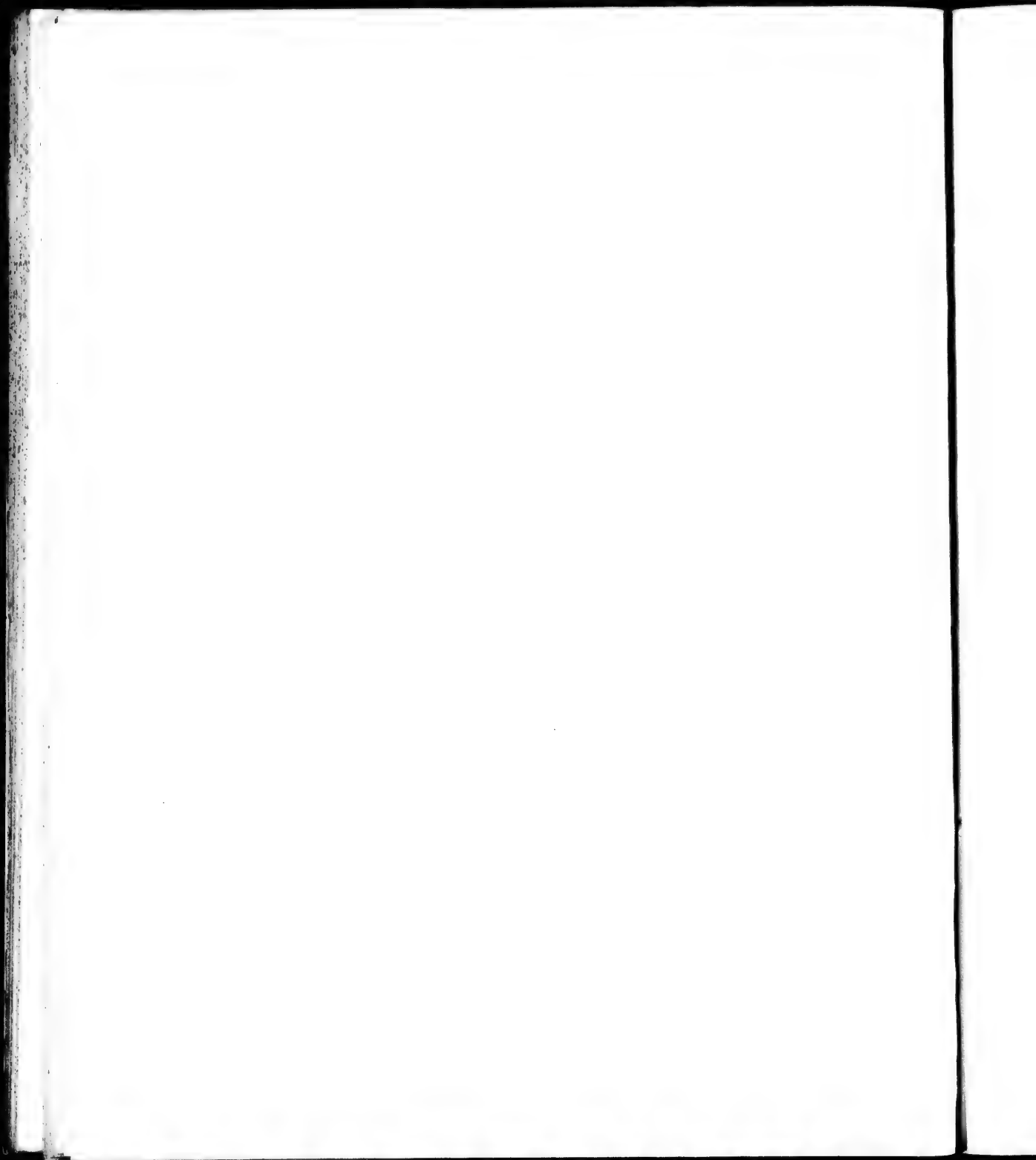
Original in the collection of the Musée de la Ville de Paris.

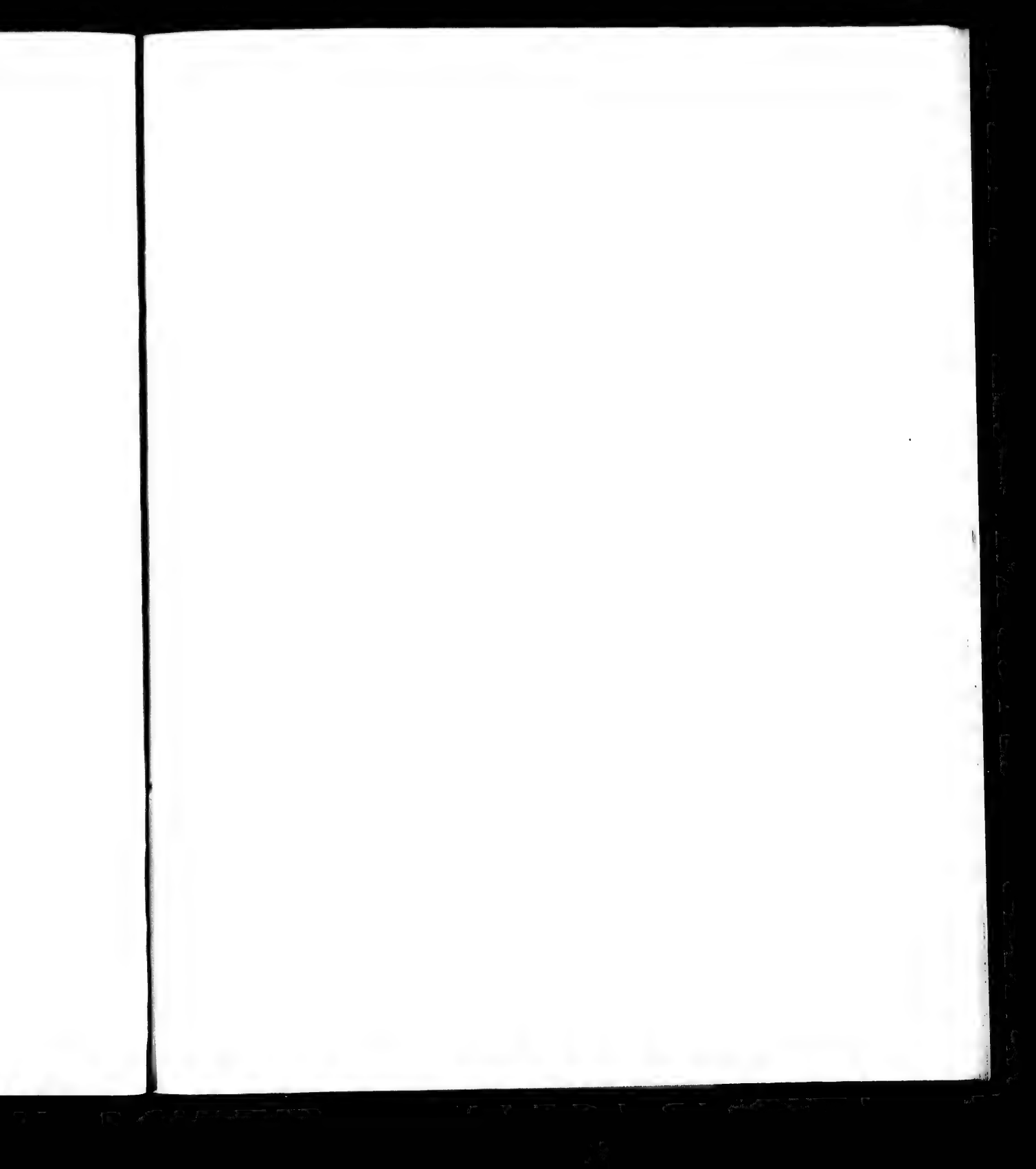
Planche Vingt-Quatrième.



HIDALGO.

La courte mais brillante carrière de Hidalgo, de ce prêtre qui lui seul conçut et exécuta une révolution tendant à élever sa patrie au rang des nations, ne laissa presque pas le temps à ses admirateurs de conserver ses traits pour les transmettre à la postérité. L'auteur qui a dessiné ces costumes, ayant mérité la confiance et l'amitié d'un des compagnons de l'infortuné curé de Dolores, obtint la faveur de prendre une copie d'un portrait fait en cire, qu'il possédait, et de le perfectionner sur les renseignements qu'il voulut bien lui donner. Cette esquisse rend donc avec exactitude les traits et le costume du chef de l'insurrection mexicaine, lorsqu'au nom de la religion et de la liberté il appela les descendans de Montézuma à sortir du sommeil de servitude où ils étaient plongés depuis trois siècles. Hidalgo, curé d'un petit village appelé Dolores, de la province de Guanajuato, indigné de la tyrannie du gouvernement qui défendait aux Indiens de jouir des fruits que cette terre fertile offre en abondance, en les empêchant de cultiver la vigne, crut pouvoir se livrer à ses penchans philanthropiques en introduisant et en encourageant ses paroissiens à entreprendre cette culture. Le gouvernement instruit de cela fit arracher les plans qui commençaient à porter leur fruit. Alors Hidalgo se décida à secouer le joug tyrannique de la métropole. Ses démarches, ses mesures furent si bien prises, que les autorités n'apprirent qu'il le curé de Dolores était à la tête des indépendans que lorsqu'ils étaient enveloppés de toutes parts par l'insurrection. Ses débuts furent brillans : en peu de temps il se vit à la tête de quatre-vingt mille patriotes et menaça les portes de la capitale. Sans la trahison qui l'a livré à l'autorité compétente d'alors, ses talens et son énergie lui auraient fait conduire à terme une entreprise que ses lieutenans et ses successeurs ne continuèrent pas avec le même bonheur.







COUTUMES MEXICAINE.

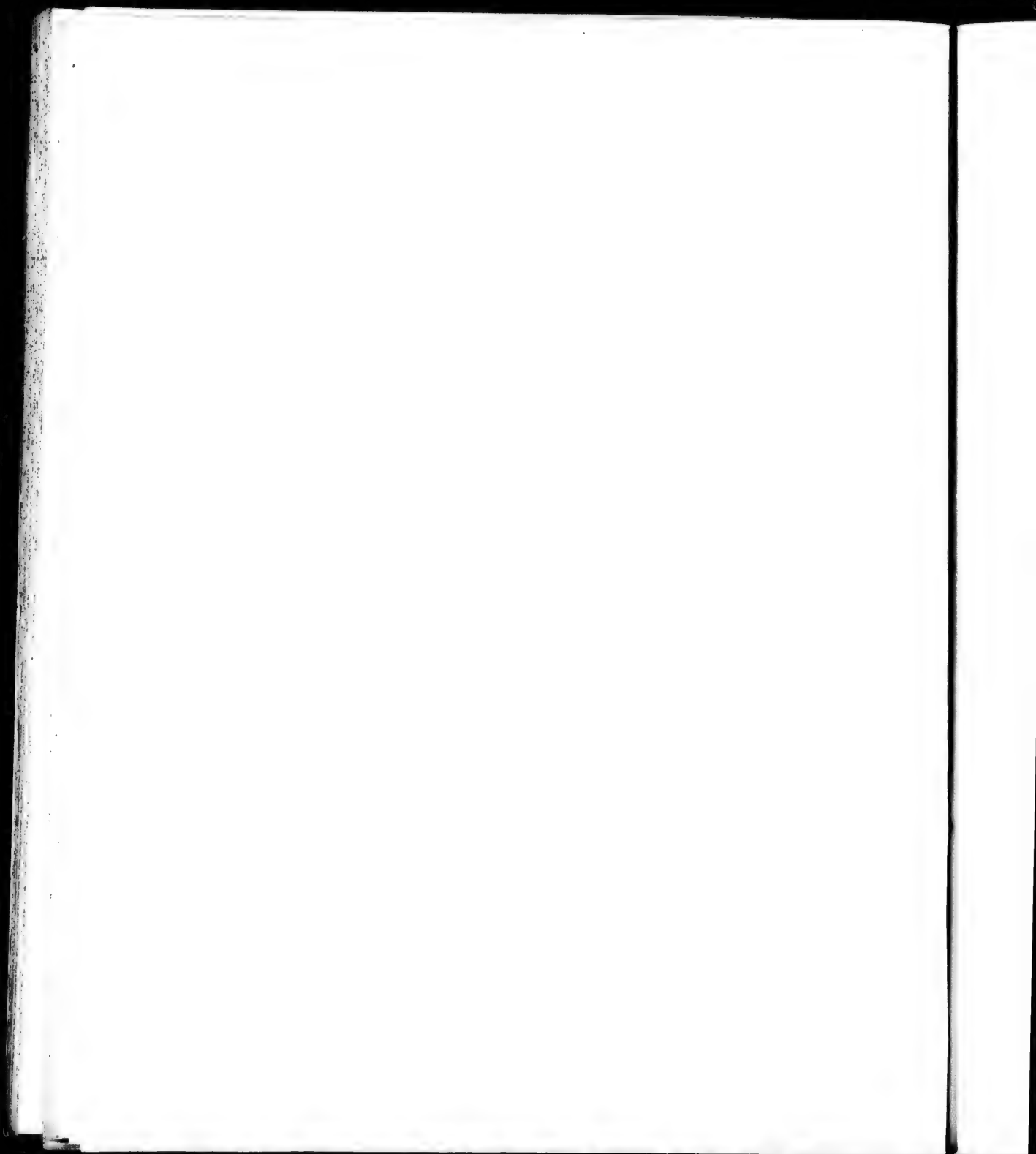
Servante Indienne

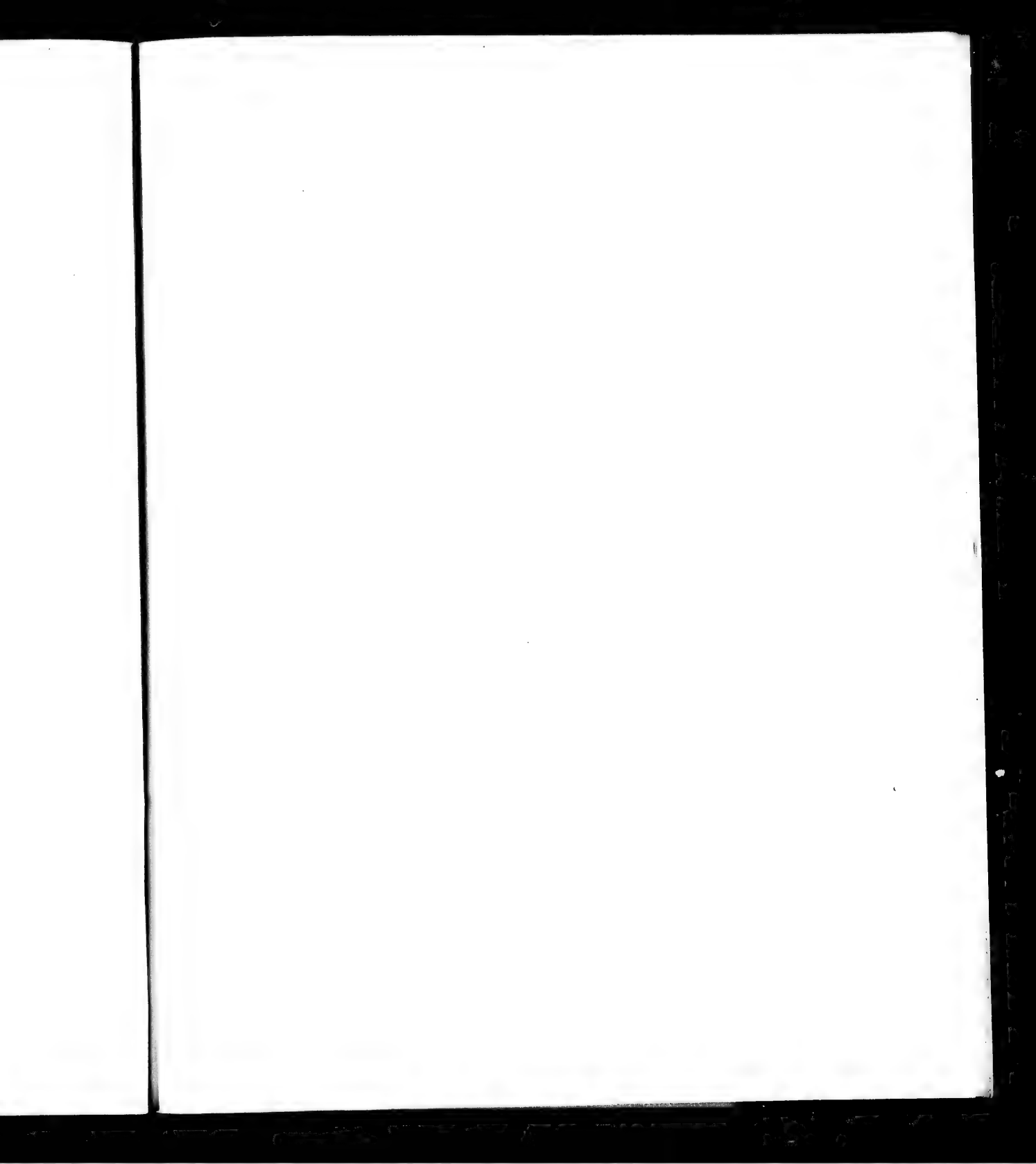
poncho de laine de laine, ornée en fleurs

Planche Vingt-Cinquième.

SERVANTE INDIENNE.

Malgré l'apparente soumission des Indiens, je crois qu'il faut attribuer à un fonds caché d'antipathie le système qu'ils semblent avoir adopté de ne point cohabiter avec les descendants de leurs conquérans. Près de chaque grande ville il y a un bourg ou un village exclusivement composé d'Indiens. Ils semblent être là pour les besoins et le service des citadins. Le village fournit à la ville tout ce qui exige un travail pénible ; comestibles, fourrages, combustibles, tout cela arrive sur les épaules des indigènes. Dans toutes les bonnes maisons on tâche d'avoir *una Indita*, une jeune Indienne, pour les choses les plus essentielles du ménage, comme puiser l'eau, faire la lessive, avoir soin des enfans, etc. Elles s'acquittent de leur tâche d'une manière qui annonce peut-être une intelligence bornée, mais toujours plus de loyauté qu'on n'en trouverait chez des domestiques créoles. Les Indiens ont des mœurs beaucoup plus simples que les Créoles. Ils ne se livrent pas au jeu avec autant de fureur, et ils ne partagent point avec le bas peuple des villes ce penchant au vol. Ils sont doux et timides ; peut-être aperçoit-on que cette timidité tient à la conscience de leur esclavage et de l'infériorité politique dans laquelle ils sont tombés. Les souvenirs de leur ancien état ne sont pas encore tout-à-fait perdus chez eux, et malgré qu'ils se soient convertis au christianisme, il reste assurément au fond de leur cœur un attachement caché aux dieux auxquels la force plus que la persuasion les a fait renoncer. Quand M. Bulloc obtint du gouvernement actuel la permission de déterrer l'ancienne pierre des sacrifices du Dieu de la guerre, celle où l'on versait le sang des victimes, on vit arriver à la capitale beaucoup d'Indiens des environs et surtout des femmes qui y jetaient des fleurs. La prudence conseilla alors au gouvernement de ne plus laisser à la vue du public un objet qui réveillait de telles réminiscences, et maintenant elle est dans la cour de l'Université, entourée d'une palissade près de Mexico. La pl. ci-jointe représente une servante indienne de Jambaya. La tunique, appelée Guepil, qui la couvre est d'une étoffe grossière de laine, assez ressemblante à quelques-uns de nos tapis pour le tissage et le dessin.







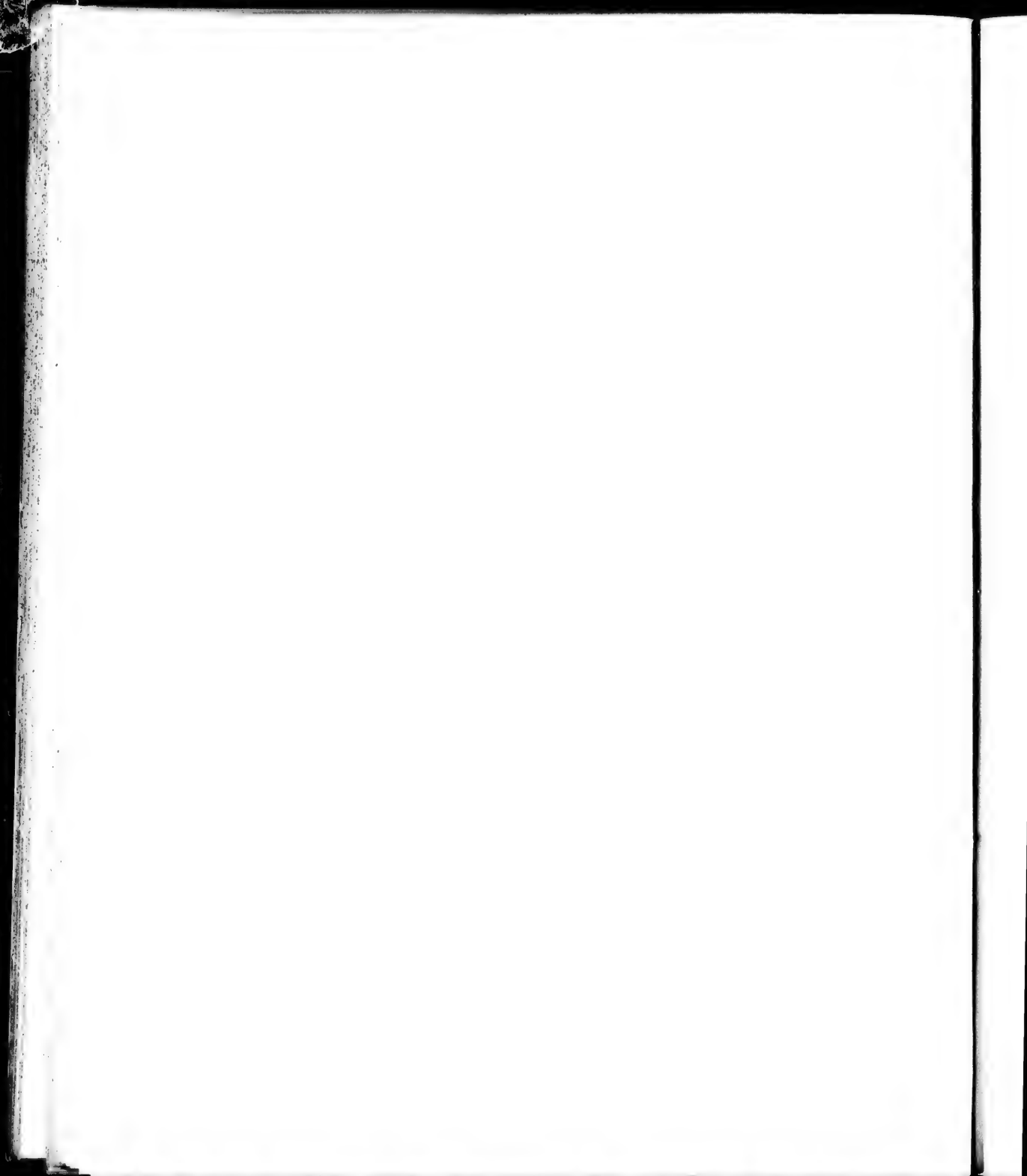
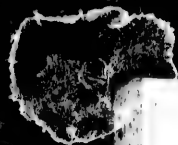
Pelea de Gallos.
1900

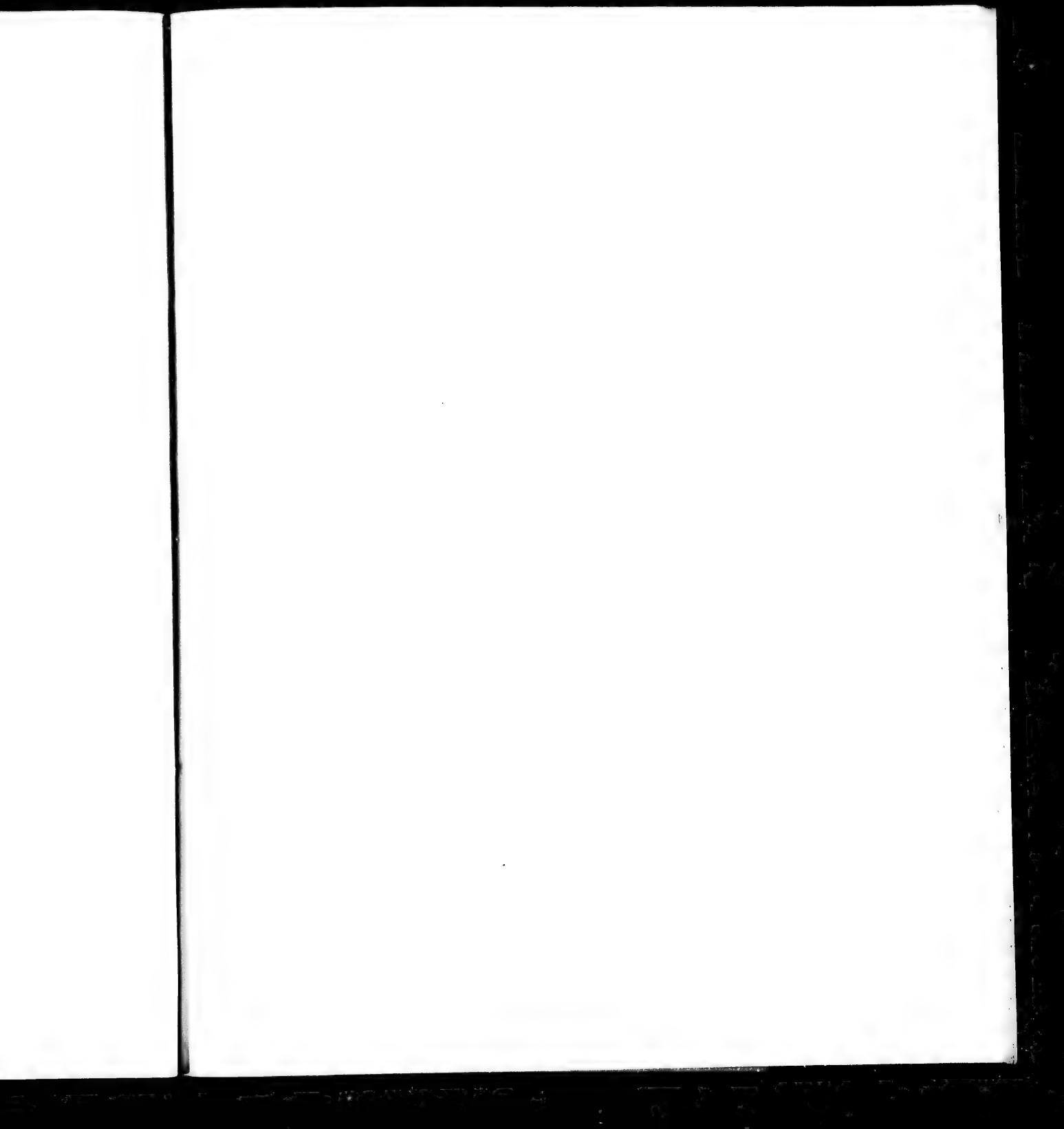
Planche Vingt-Sixième.



COMBAT DE COQS.

Le jeu est la passion caractéristique des Mexicains; tout ce qui est chance les charme. L'amusement du combat de coqs fait les délices du peuple mexicain; car il offre un vaste champ aux paris. Ce n'est peut-être pas le spectacle dont on s'amuse, c'est l'occasion de risquer de l'argent qu'on saisit. Un vaste amphithéâtre avait été construit à Mexico pour ces sortes de combats, maintenant on y joue la comédie, et les coqs ont choisi d'autres emplacements. On ne sait pas de quoi l'on doit s'étonner davantage, de l'acharnement avec lequel se battent ces pauvres animaux jusqu'à perdre l'un ou l'autre la vie pour le barbare plaisir de l'homme, ou de la manie des joueurs qui jettent leur fortune et leur repos au hasard d'un coup d'épéron attaché à la patte d'un bipède emplumé. La planche ci-jointe représente la société mexicaine telle qu'elle se réunit et qu'elle se présente dans l'amphithéâtre des coqs. Hommes, femmes, vieillards, enfans, prêtres, militaires, de tous les rangs, se pressent autour du cirque et s'engagent dans les paris. Un homme parcourt les rangs des spectateurs, pour recueillir et prendre note des gageures. En attendant que les paris soient réglés, les maîtres des coqs les excitent pour qu'ils s'élancent avec plus de fureur au combat: tant qu'un coq conserve un souffle de vie, le combat n'est pas décidé; mais s'il fuit, il s'avoue vaincu, et ses parieurs ont perdu.







COSTUMES MEXICAINS.

Cacique Apache

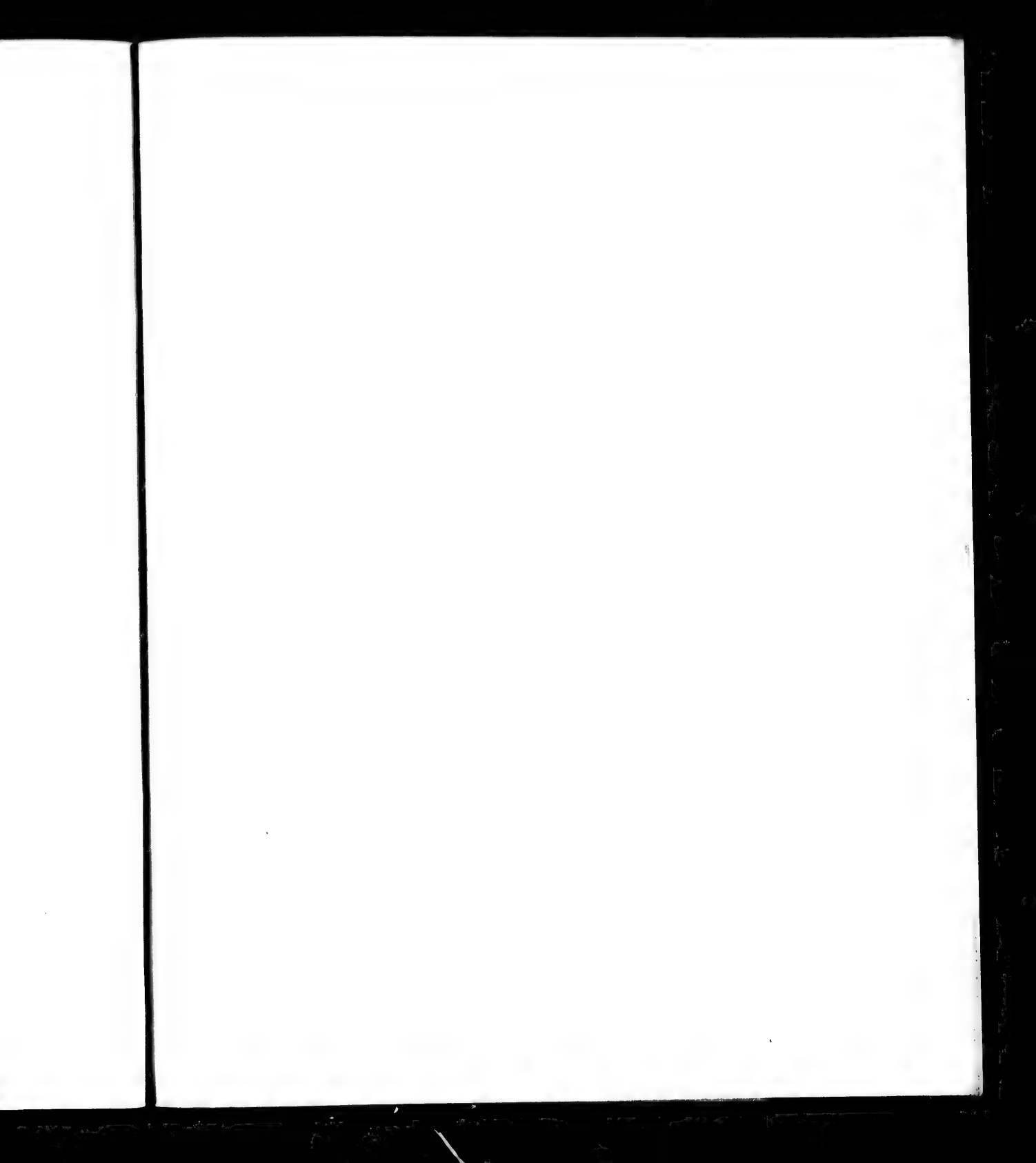
des bords du Rio Colorado dans la Californie

Donné par M. de la Harpe, le 10 Mars 1850. — Musée de la Ville de Paris.

Planche Vingt-Septième.

INDIEN APACHE.

Les provinces du nord du Mexique, les deux Californies, la nouvelle Biscaye, le nouveau Mexique, sont sujets aux invasions des Apaches sauvages. Ces terribles indigènes, poussés de vallée en vallée par la supériorité des armes européennes, ont fini par trouver dans les climats rigoureux où ils se sont réfugiés l'énergie nécessaire pour se venger des usurpateurs de leur patrie. Attaquant à leur tour les Espagnols établis sur leurs frontières, c'est aux dépens de leurs nombreux troupeaux qui remplacent les ressources douteuses de la chasse, et c'est en enlevant les chevaux castillans, qu'ils parcourent les vastes savannes du nord, et fondent inopinément sur les fermes isolées pour chercher du butin. La race des Apaches est à peu près la même que celle qui peuple les bords du Missouri, et qui aura bientôt disparu des bords de la Delaware et du Moawks. Ils diffèrent des Indiens civilisés du Mexique, par leurs traits durs, leur nez aquilin et la conformation du front. Un des Caciques les plus influents de ces tribus se présenta à l'empereur Iturbide en lui offrant le secours de quatre-vingt mille guerriers disposés à reconquérir avec lui l'indépendance d'Anahuac. Iturbide refusa de semblables alliés, qui probablement auraient cherché à régler d'autres comptes avec le héros créole. Le costume des Apaches, comme celui des Osages et des Pawnies, consiste en une couverture de laine, des pantalons de peau de chevreuil, des mocassins, un bandeau sur le front, des ornemens, des colliers et des bracelets. Leurs armes sont l'arc et les flèches, et la lance qu'ils commencent à remplacer par des armes à feu.





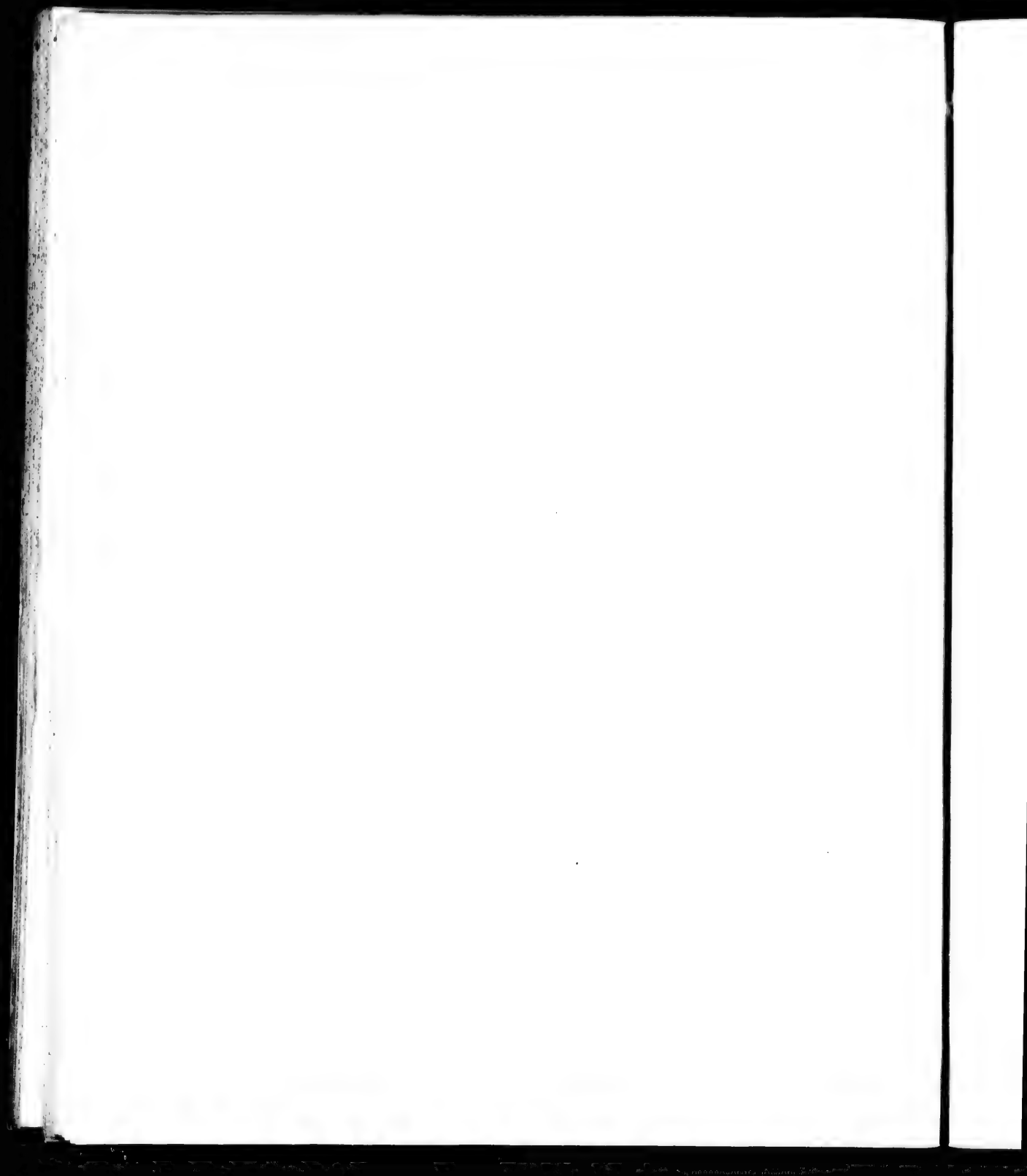
COSTUMES MEXICAINS.

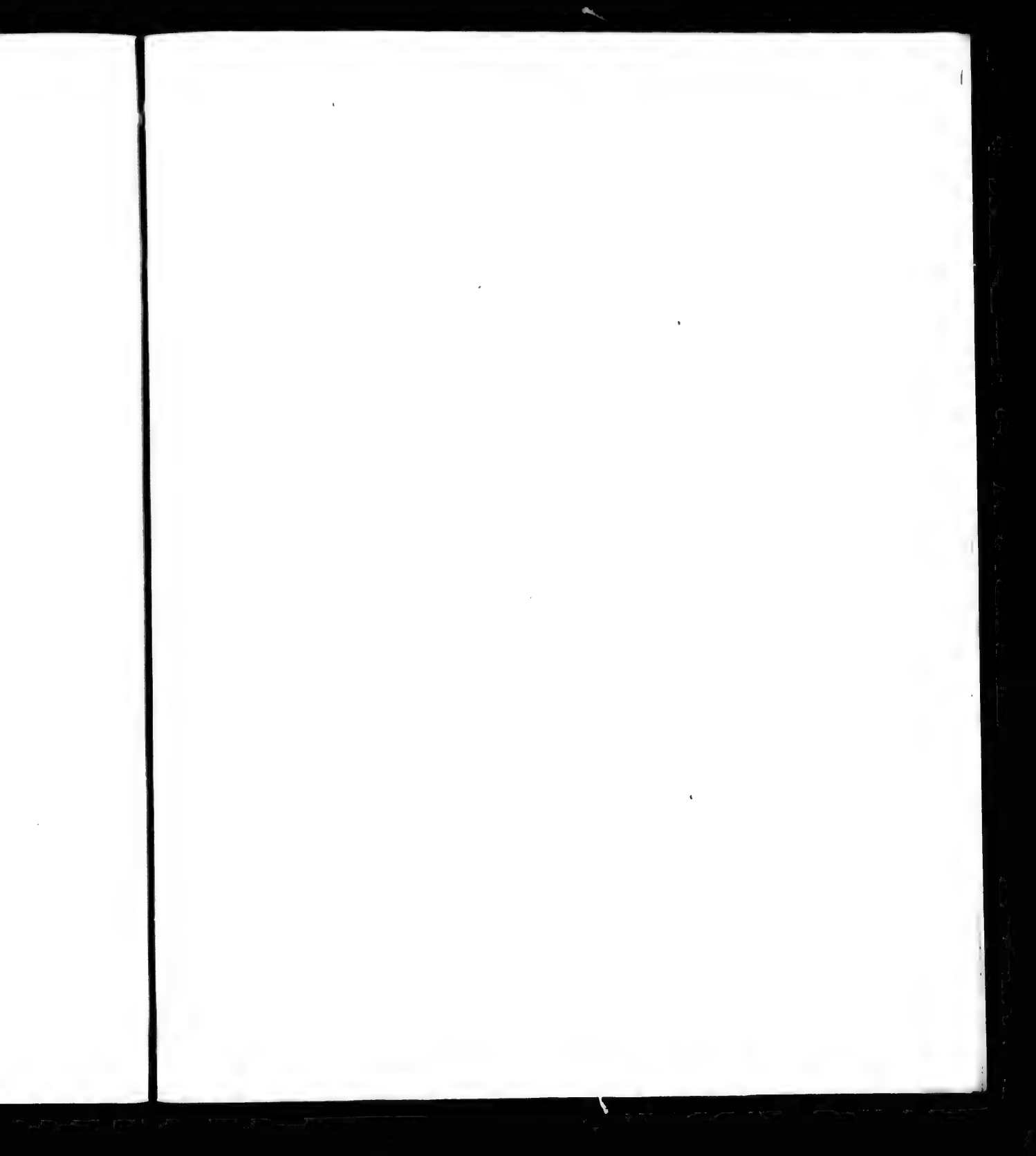
Jeune fille de Palenque,
dans la province de Yucatan.

Planche Vingt-Huitième.

JEUNE FILLE DE PALENQUE.

Les provinces méridionales du Mexique sont peuplées d'une race d'hommes qui par ses traits, ses costumes et ses monumens paraît descendre d'une autre race que celle des Aztèques, et avoir peuplé antérieurement à ceux-ci les plateaux d'Anahuac, d'où ils auraient été refoulés vers le midi. En Amérique comme en Europe la trace des migrations est du nord au midi. Les femmes indigènes de Tehuantepec, du Yucatan, de Guatimala et celles surtout des environs de Palenque offrent des traits plus réguliers, un teint parfois clair, et un costume qui rappelle quelque chose de celui des anciens Egyptiens et des Phéniciens. Quelques savans prétendent trouver dans les bas-reliefs et les nombreux monumens indiens qu'on déterra au Palenque, des traditions de l'architecture phénicienne, et se plaisent à y puiser des argumens pour prouver que la race humaine n'a eu qu'une seule et unique origine, et que les fils d'Adam ont peuplé toute la terre. Quoi qu'il en soit de ces opinions, qui sont basées sur des restes d'antiquités trop peu connus et trop peu examinés, il est de fait que les monumens palenquiens appartiennent à une civilisation beaucoup plus avancée que celle des Aztèques et des peuples du nord. La belle collection de dessins recueillis par M. de la Tour Allard de la Louisiane peut en faire foi. Les ruines de Mictla et celles du Palenque et d'autres points des provinces de las Chiapas, de Yucatan et d'Oaxaca attestent l'existence d'un peuple puissant et nombreux qui a presque disparu de la surface du globe. Autour des tombeaux d'une nation qui n'est plus, la nature déploie en silence son luxe solitaire, et l'aigle blanc et le casoar planant sur des forêts impénétrables, guettent du haut des airs le reptile venimeux qui doit périr dans leurs serres. La liste de ces dangereux habitans des solitudes méridionales est très-longue et très-variée. Le serpent à sonnettes, le scorpion de la grosseur des lézards, le coralillo aux couleurs éclatantes et à la morsure mortelle, le métate qui ressemble à un long caillou, et beaucoup d'autres dont les noms indiens sont difficiles à retenir, semblent s'être emparés de ce sol humide et ombragé, pour en interdire l'accès aux avides recherches des hommes. Des bois précieux, encore inconnus en Europe, s'élèvent dans ces régions, et il est à désirer que des routes nouvelles les traversent bientôt, pour offrir au commerce les trésors nombreux et variés qu'elles recèlent.







COSTUMES MEXICAINS.

Ecrivain public, sur la grand'place à Mexico.

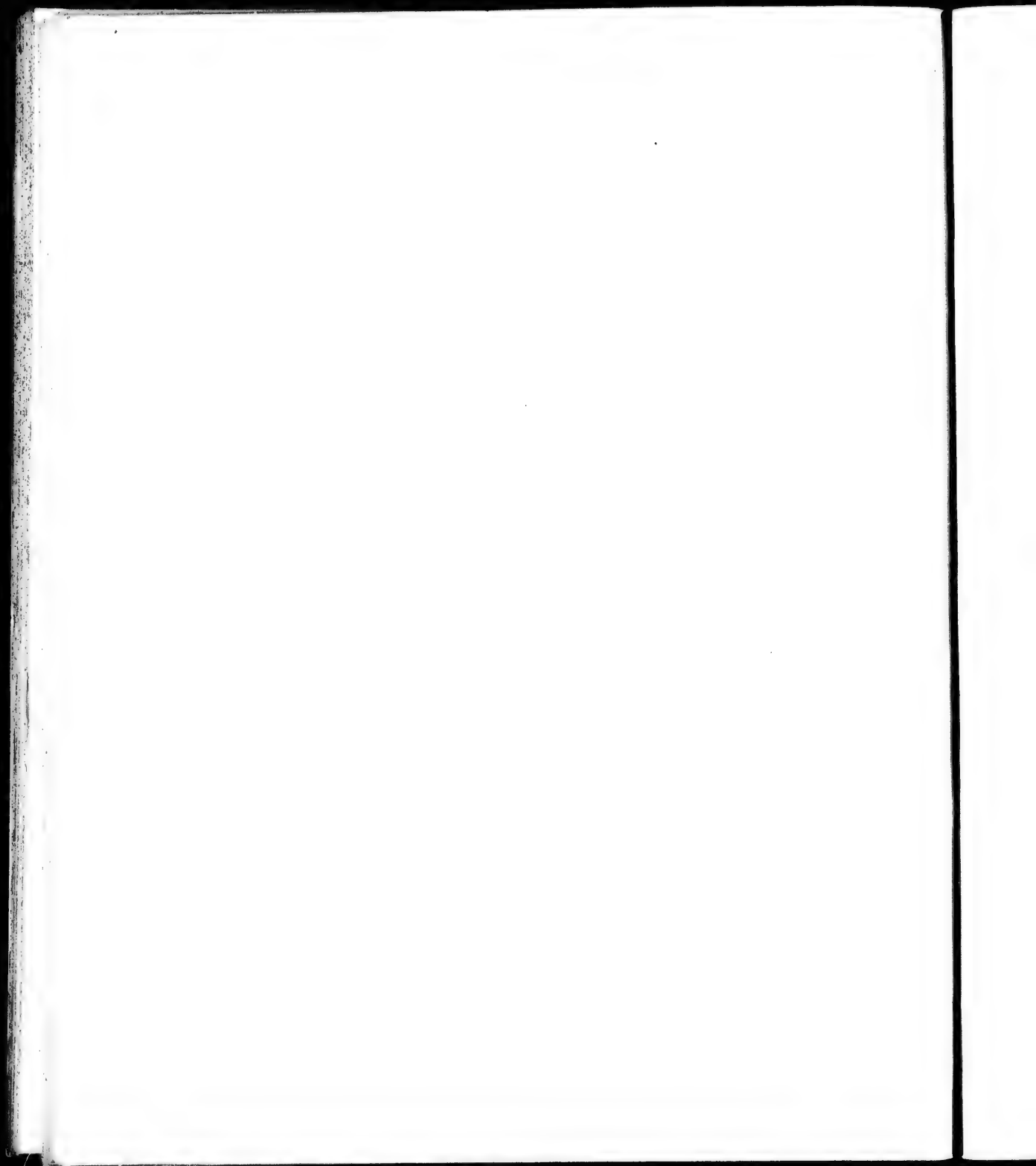
Planche Vingt-Neuvième.

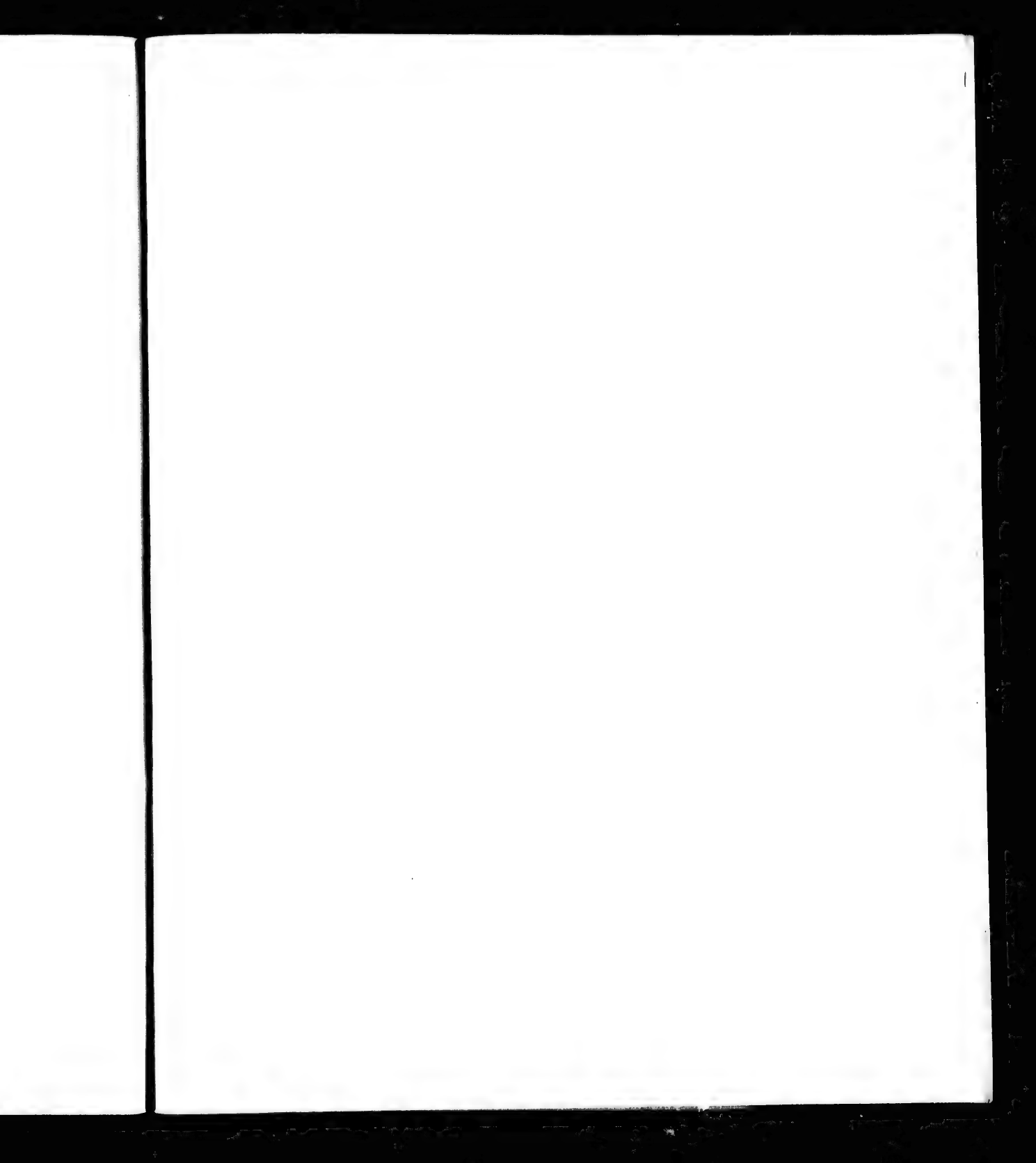
ÉCRIVAIN PUBLIC.

Ce n'est pas seulement au pied des autels que les femmes du peuple déposent leurs secrètes pensées et l'aveu de leurs faiblesses; peu d'entre elles sachant confier au papier les peines de leur cœur et les tourmens de la jalousie, elles ont recours à l'écrivain public établi au milieu de la grande place de Mexico où il n'a pour se garantir des feux du soleil que le chétif abri de son *jetate* (natte de jone). C'est d'ordinaire un Espagnol à qui la fortune n'a pas souri dans le Nouveau-Monde, ce qui équivaut à peu près à un certificat de peu de conduite. Réduit au métier de barbouilleur de papier, il possède le secret de bien des ménages, le fil de bien des amourettes, le mystère de bien des infidélités; que d'humbles adresses, que de pétitions, que d'affaires ne passe-t-il pas par ses mains? on dirait qu'il est l'écueil contre lequel viennent se briser tous les cancons de la ville.

Malgré l'humble apparence de son établissement, il suffit pour lui procurer l'aisance. La vente de l'encre, des plumes taillées, des pains à cacheter, des chansons et des complaintes, grossit ses revenus, et ne laisse pas au métier d'écrivain public que d'avoir ses agrémens.

Son costume à demi-européen démontre son origine espagnole. La jeune Créole assise à côté de lui, à la mode du pays, a renoncé au tapalo; le mouchoir de casimir ou de crêpe de Chine le remplace, et couvre sa tête et ses épaules; car si la mode française a étendu son empire sur toute la toilette des personnes d'une certaine aisance, elle n'a pas envahi la coiffure aucune n'oserait entrer dans le temple de Dieu avec la tête ombragée d'un immense chapeau comme en Europe.







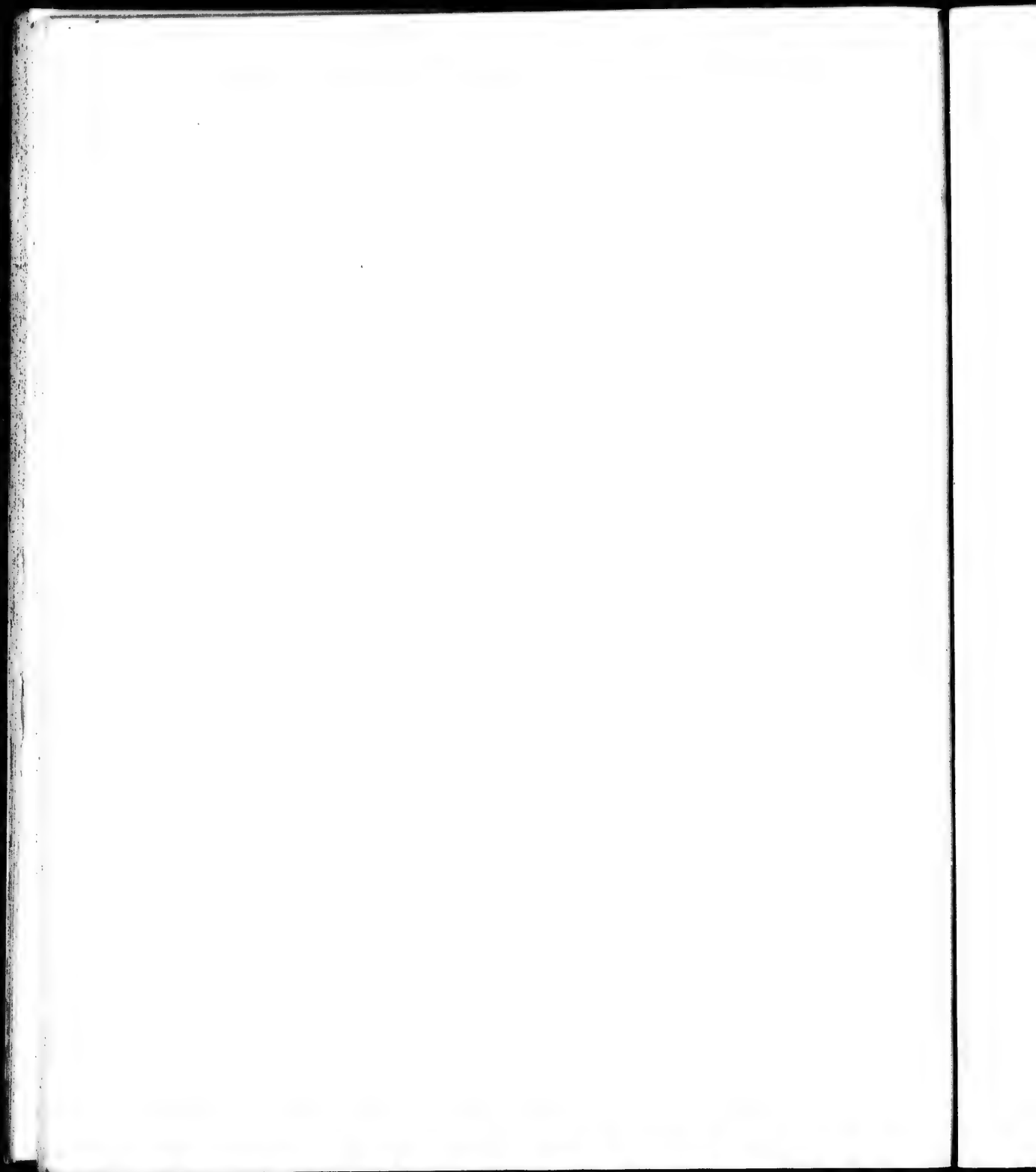
Fray Gregorio Carmelite.

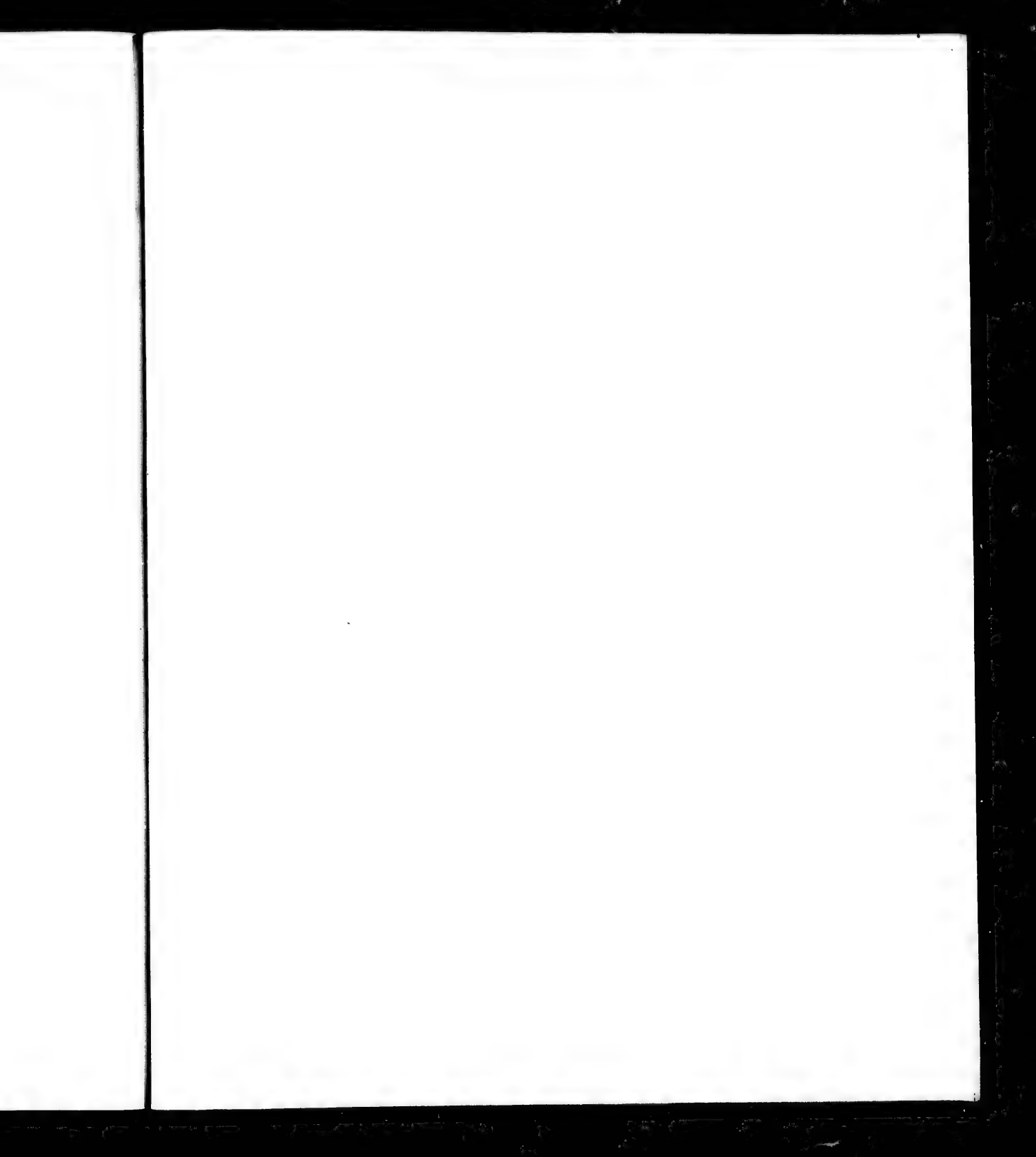
*Il venoit chercher les Indes de l'insurrection
et les portoit dans les mondes*

Planche Trentième.

FRAY GRÉGORIO, CARMELITE.

Un phénomène fort remarquable dans l'histoire moderne du Mexique, c'est que le mouvement insurrectionnel qui décida de son indépendance fut commencé et guidé par des membres du clergé; Hidalgo, Morelos, Matamoros étaient des curés. Rayon était chanoine, Fray Grégorio moine. Les trois premiers, surpris par les Espagnols, furent exécutés selon les sévères instructions du vice-roi. Fray Grégorio, au moment d'être fusillé, obtint, en promettant quelque révélation, de passer plusieurs années dans un cachot de Cadix, d'où il ne sortit que lors de la proclamation de la constitution de 1820. La difficulté d'obtenir la sécularisation de Rome lui fait porter encore l'habit monacal pour lequel il a moins de vocation que pour l'écharpe de général. Le costume sacerdotal néanmoins lui procure plus de vénération et de respect de la part du bas peuple et surtout des femmes, que ne lui en attireraient tous les lauriers et les couronnes que la patrie reconnaissante décerne à ses défenseurs. L'habit sacerdotal conserve encore un prestige tout-puissant sur les Mexicaines. Elles croient qu'en touchant ces hommes sacrés, elles sont en contact avec des êtres d'une autre nature, avec les gardiens de ces lieux enchantés de ce paradis vers lequel elles s'élancent avec leur imagination méridionale. On en voit au sortir des églises embrasser à genoux, avec une sorte d'extase, la robe de bure grossière des élus du Seigneur. Mais, pour en revenir au principal sujet de cette planche, l'esprit qui anima, en 1810, une partie du clergé mexicain, s'explique par l'injustice avec laquelle l'Espagne en agissait même avec les ecclésiastiques américains. Ceux-ci ne parvenaient presque jamais aux hautes et lucratives dignités de l'église. L'intérêt personnel et l'intérêt national se trouvèrent d'accord, et l'indépendance eut des chefs tonsurés. Il n'en est pas de même de la liberté. Celle de la presse, entre autres, est aussi odieuse au clergé mexicain qu'à celui de France et de tous les pays.







COSTUMES MEXICAINS.

(Lepero) Vagabond.

London. Printed & Published by Engelmann, Great Strand N° 10 in N° 1000 St. 1861.

Planche Trente-unième.

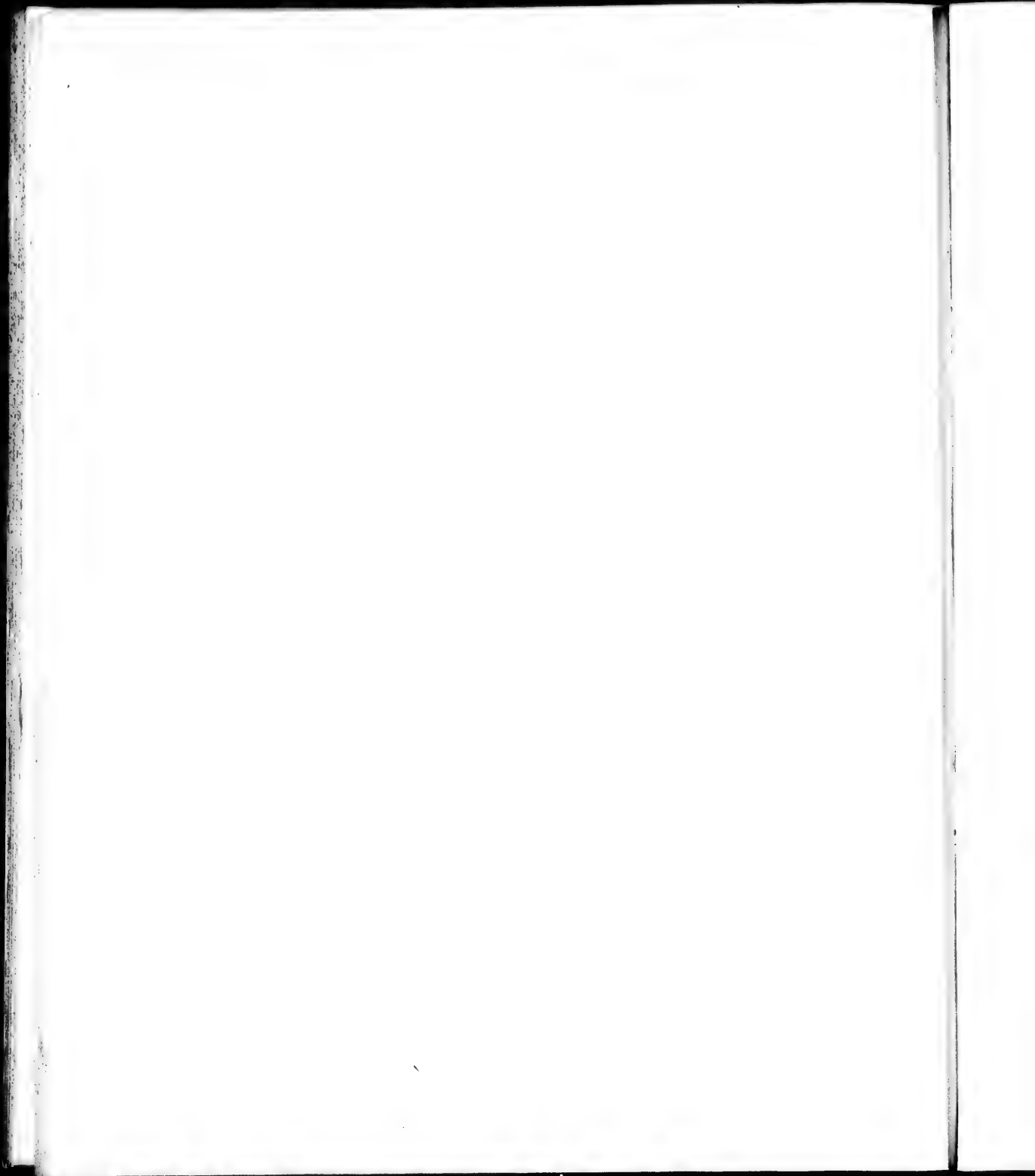


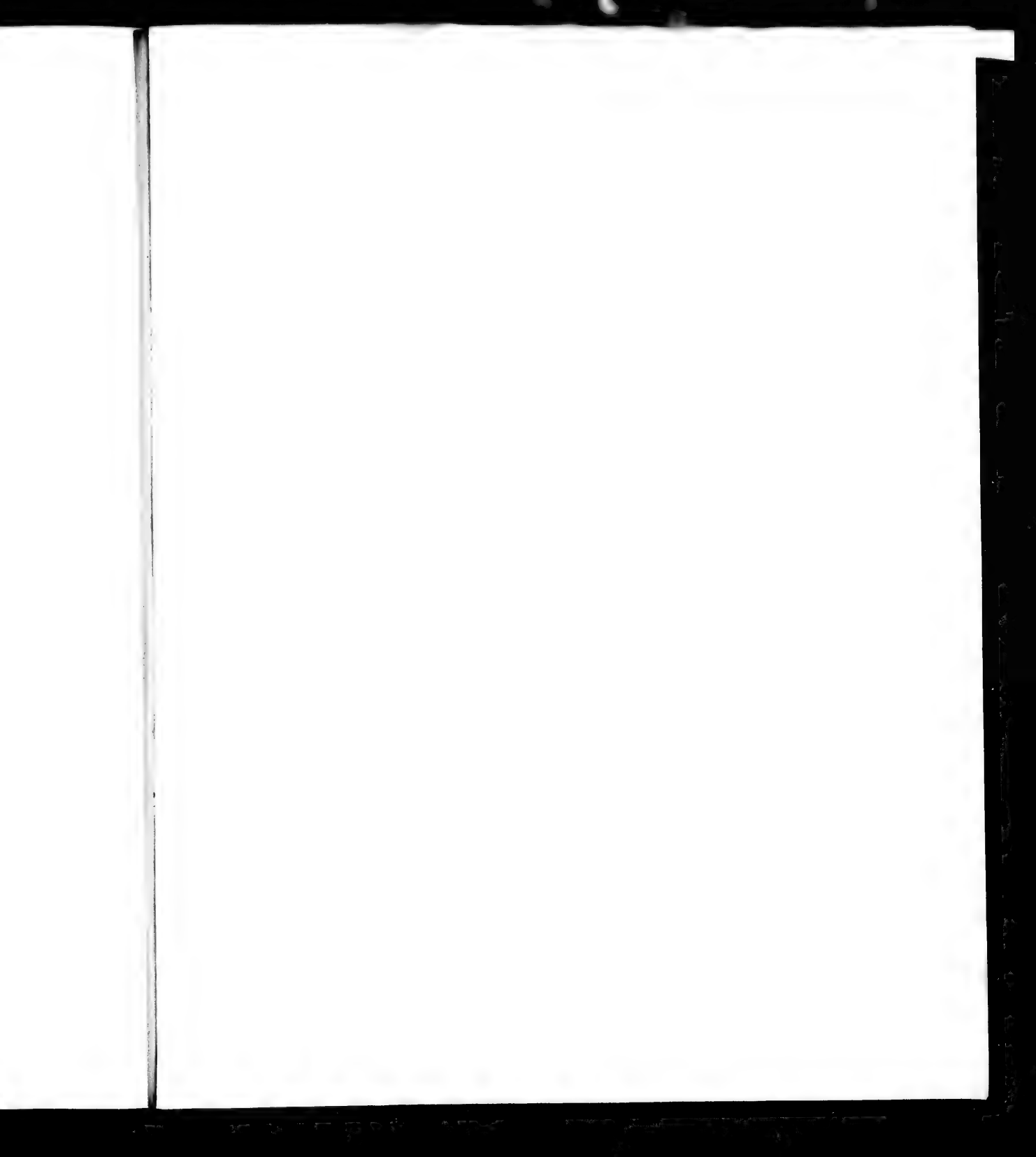
LÉPÉRO — VAGABOND.



C'est le nom qu'on donne à Mexico à un homme de la dernière classe du peuple, de race croisée indienne et espagnole.

Le Lépero est le Lazzaroni de Naples; mais s'il y a quelque chose de plus ignoble dans ses traits, il est cependant plus indépendant; car il a moins de besoins. Sur les débris d'une civilisation imparfaite, il vit au milieu d'une ville populeuse presque dans l'état de nature. Pas de chemise, pas de chaussure, un morceau de cuir et une *manta* (blanket) de laine forment son habillement. Cette même couverture devient son lit pendant la nuit, et l'entrée d'une porte cochère ou les degrés d'une église lui servent d'habitation. Placé dans le jour au coin d'une rue, une commission à remplir, un fardeau à porter suffisent pour lui procurer la plus frugale des nourritures; une demi-douzaine de gâteaux de maïs, saupoudrés de piment, fournit à ses repas; l'eau de la fontaine est sa boisson. Un ciel pur constamment tempéré lui épargne la nécessité d'autres vêtemens. Vivant au jour le jour sans s'occuper du lendemain, aussitôt qu'il a gagné de quoi passer les vingt-quatre heures, couché à l'endroit qui lui sert de gîte, un léger sommeil suspend ses facultés, jusqu'à ce qu'une nouvelle aurore, renouvelant ses besoins, l'oblige à chercher de nouveaux moyens de les satisfaire.







COSTUMES MEXICAINS.

Ranchero Mexicain, enlevant un glorieux du front de son bataillon avec le lasso noué au couant? botocaque

London: Printed & Published by Engelmann, Great Strand No. 14. New York: N. Y. 1851.

Planche Trente-Deuxième.

CRÉOLE A CHEVAL JETANT LE NŒUD COULANT.

Amour sacré de la patrie, c'est toi qui enfanter les prodiges de la vertu et du courage. Noble enthousiasme, élan généreux, tu élèves l'homme à l'égal des dieux; d'un pâtre tu fais un héros, et du fer destiné à ouvrir le sein de la terre, tu façones le glaive qui porte la terreur au cœur des tyrans. Le fanatisme aveugle peut pousser l'Arabe du désert devant les bataillons hérissés de fer et de feu, mais une illusion plus puissante que la vérité l'entraîne au danger, une récompense immense lui sourit, les houris célestes l'attendent; s'il périt dans le combat; mais le patriote qui brave la mort pour la liberté de son pays, se dévoue à ses semblables; nul prix ne le tente, l'encouragement, si ce n'est celui qu'il trouve dans la conscience nationale. S'il tombe, s'il meurt, sa récompense ne l'accompagne pas; mais son nom est sur la terre, gravé sur quelque pierre ou dans le souvenir de ses concitoyens. Nul égoïsme ne ternit l'éclat de son action. Le sentiment du joug qui l'opprime est son aiguillon, et le désir de la liberté lui donne des ailes. Ce Créole mexicain, ce simple habitant des campagnes, rempli d'idées naturelles, voit des soldats étrangers fouler le sol de son pays pour l'asservir; son cœur se gonfle et s'enflamme d'une juste indignation, il ne compte pas le nombre de ses ennemis, il ne consulte pas la bonté de ses armes: le même nœud qu'il lance aux taureaux sauvages pour enlever leur dépouille lui servira au besoin. Son coursier de noble race d'étalons andalous comprend sa haute mission et dévore le sol de sa course rapide. Déjà il atteint le front des ennemis, il enlève un chef et le traîne attaché à la corde fatale parmi les siens. En vain une grêle de plomb meurtrier siffle à ses oreilles, la mort étonnée n'ose atteindre le héros. Sa bravoure téméraire reçoit le prix de la réussite. C'est le seul qu'il ambitionne. Satisfait d'avoir payé sa dette à la patrie, il se retire dans son humble ferme, et anime par ses récits la jeunesse qui l'écoute à imiter son exemple.



